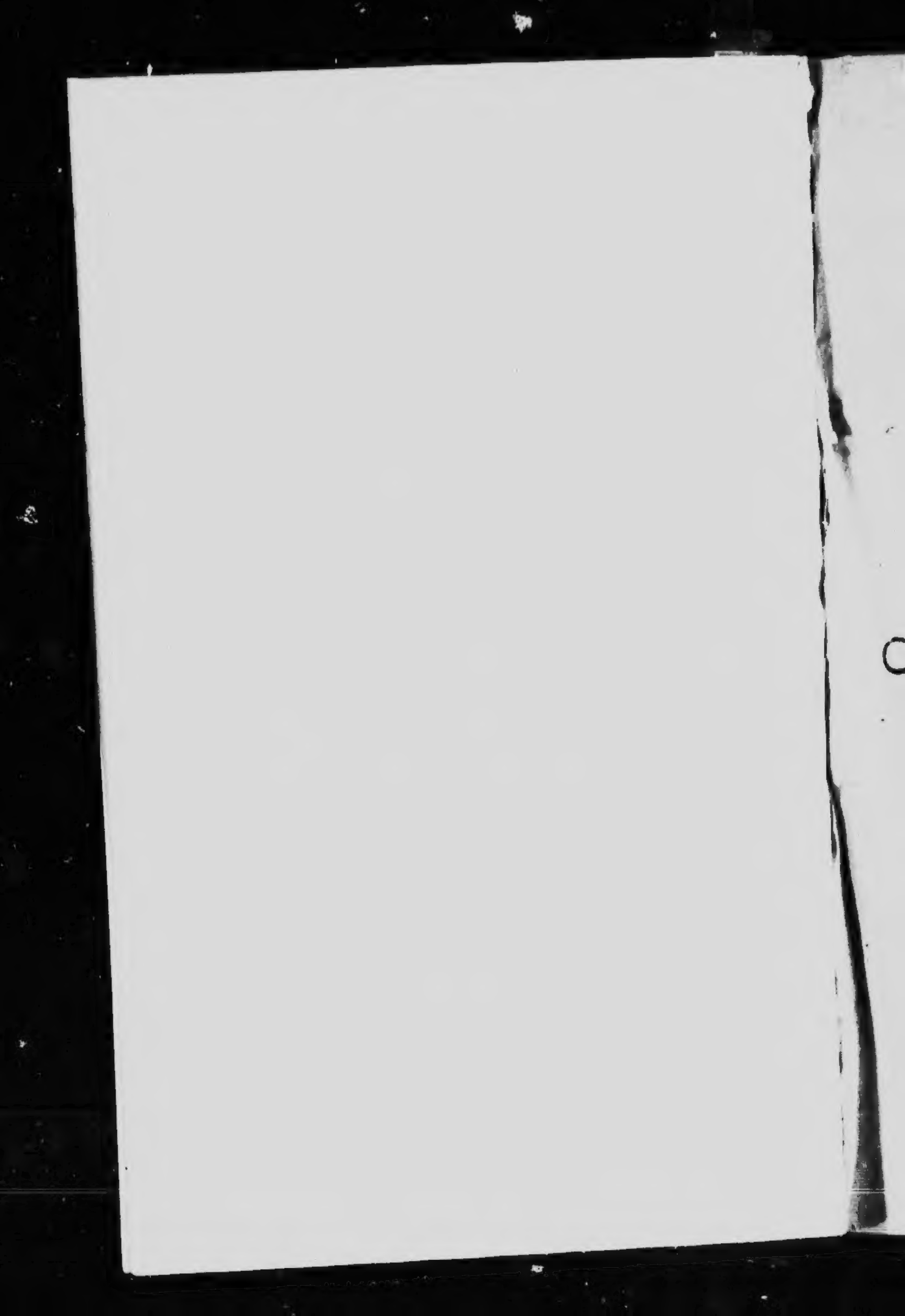


LA
CHASSE ROYALE



LA

CHASSE ROYALE

PAR

AMÉDÉE ACHARD



23



MONTREAL
LA LECTURE, 42 Place Jacques-Cartier
1906



CI

Un j
mencem
hommes
l'armée
traçait a

La vi
semblait
aucune
et rien
Savoie et
canons t
sures; les
sus les gl
trompette

LA

CHASSE ROYALE

I

UN LAZZARONE

Un jour d'automne, vers midi—on était alors au commencement du mois de septembre 1706—deux gentilshommes suivaient en causant la courbe immense que l'armée française, aux ordres du duc de la Feuillade, traçait autour de Turin.

La ville était investie de toutes parts, mais elle ne semblait pas s'en trouver fort incommodée. On ne voyait aucune brèche aux remparts, point de ruines fumantes et rien qui dénotât que la capitale de M. le duc de Savoie eût la moindre envie de battre la chamade. Les canons tendaient leurs gueules béantes par les embrasures; les baïonnettes des sentinelles luisaient par-dessus les glacis; on entendait le bruit des tambours et des trompettes, et de minute en minute un éclair, suivi

d'une forte détonation, indiquait que la garnison de Turin faisait bonne garde.

Du côté des assiégeants, on répondait consciencieusement à tous les coups; les boulets n'étaient pas plutôt arrivés qu'ils étaient rendus; ils enlevaient de part et d'autre des sacs de terre, des gabions et quelquefois, par-ci par-là, un homme ou deux, et c'était tout.

L'armée française, il faut bien le dire, faisait autour de Turin la plus étrange figure qui se pût voir. Jamais siège n'avait été plus mal mené. Rien n'avançait et l'on ne savait pas par où avancer. Les ordres étaient mal donnés et plus mal encore exécutés; on n'avait rien su prévoir et on ne savait rien empêcher. Les choses allaient un peu au hasard, et jamais le hasard ne les avait si mal conduites. Aucune batterie qui fût à sa place, aucun poste qui fût bien gardé.

Les lignes de circonvallation étaient trop vastes et les troupes trop peu nombreuses. Le service épuisait le soldat sans nul profit. Le duc de la Feuillade, qui avait eu la direction du siège avant l'arrivée en Italie du duc d'Orléans, avait éreinté la cavalerie et mis l'infanterie sur les dents par ses folles courses après l'astucieux et brave duc de Savoie, qui se moquait de lui. Il y avait des jours où la canonnade faisait grand bruit; le soir venu, on savait à peu près ce qu'on avait brûlé de poudre et perdu d'hommes, mais on savait encore mieux qu'on n'avait rien gagné à tout ce tapage. Artilleurs, fantassins, cavaliers, tout le monde était découragé. Les meilleures choses, on ne les faisait pas; les pires, on les entreprenait; le temps se passait en travaux inutiles et fatigants, on aurait dit que l'esprit d'erreur présidait aux opérations du siège. Il y avait deux mois déjà qu'il était commencé, et personne ne prévoyait quand il finirait.

Ce mouvement joyeux qui indique la vaillance et le bon espoir des troupes avait disparu du camp: point de

chants, plus de jeux. Les hommes de corvée travaillaient mollement, et les canonniers servaient leurs pièces sans ardeur et seulement parce que la discipline les y forçait. Chacun avait cette conviction que toutes les entreprises tourneraient à mal, et l'on était cependant las d'indécision et d'immobilité.

Parmi tous les soldats que les deux gentilshommes rencontraient sur leur passage, les uns dormaient autour des faisceaux, d'autres montaient la garde tristement, aucun ne montrait cette activité de bonne humeur qui est l'indice de l'espérance, sinon du succès. Quand un boulet passait sur le sol en ricochant, les sentinelles en suivaient de l'oeil les bonds irréguliers, et reprenaient leur marche silencieusement, après qu'il s'était enfoncé dans la vase. On aurait dit que le fanatisme turc engourdissait l'armée.

Des deux gentilshommes qui se promenaient sur la lisière du camp, étudiant son assiette, l'un, le plus âgé, pouvait avoir une trentaine d'années; l'autre en avait vingt-quatre ou vingt-cinq au plus. Tous deux avaient dans leurs manières cette aisance, cette grâce et cette dignité qui faisaient partie, en quelque sorte, des privilèges de la noblesse. Le plus jeune regardait de tous côtés comme un nouveau venu, et ne se gênait pas pour montrer une surprise dont les témoignages devenaient de plus en plus vifs à mesure qu'il avançait dans sa promenade; l'autre souriait.

Il y avait de l'indignation dans la surprise du plus jeune et, tout ensemble, de la tristesse et de l'ironie dans le sourire du plus âgé. On aurait dit le sourire d'un homme qui, après avoir cherché au fond des choses, a pris son parti du mal qu'il y a trouvé.

Celui-ci avait tout à fait l'air d'un grand seigneur, calme, grave, imposant, le regard fier et ferme, le geste noble, la parole aisée et sobre; l'autre, comme un jeune coq qui chante au soleil levant, parlait d'une voix im-

pétueuse et faisait sonner ses éperons en frappant du talon sur les cailloux.

—Faites donc trente lieues à franc étrier par l'abominables chemins, disait-il, pour trouver les choses dans un aussi triste état? Vive Dieu! il n'était pas si nécessaire de me presser et j'aurais pu marcher comme la tortue de ce bon La Fontaine, que je serais toujours arrivé trop tôt Il n'était bruit que de vos prouesses à Marly, on ne parlait que d'escadrons détruits, de régiments taillés en pièces, de contres-carpes emportées, de bastions renversés!

—Dépêches que tout cela, mon cher.

—Eh bien! mon cher duc, permettez-moi de vous dire que vos dépêches sont écrites d'un merveilleux style. J'en ai vu chez notre premier ministre des échantillons qui feraient honneur aux illustres de l'Académie. Quelles épithètes et quelles fleurs de rhétorique! Il est prodigieux vraiment que de pareilles phrases n'aient pas mis le feu au papier. On y voyait Turin en cendres et le Piémont en poudre.

—Et vous trouvez, j'imagine, que le Piémont et Turin se portent assez bien comme cela.

—Mais il me semble que M. le comte de Thaun, qui commande dans la place, serait par trop difficile s'il ne se montrait pas content de nos procédés.

Comme le gentilhomme parlait encore, deux boulets passèrent, à vingt secondes de distance l'un de l'autre; le premier renversa le piquet d'une tente dont la toile ensevelit cinq ou six dormeurs, réveillés en sursaut ;le second coupa en deux une sentinelle.

Il n'y eut ni éclats de rire d'abord, ni plainte ensuite; on releva la tente et la sentinelle, le mort fut jeté dans un trou creusé en terre par une bombe, et ceux qui s'étaient réveillés se rendormirent.

—Eh! reprit le gentilhomme, il paraît que lorsqu'on parle de M. de Thaun, on est sûr d'en recevoir des nou-

velles ! Quand je suis parti, je craignais de trouver la ville prise d'assaut dès mon arrivée ; j'ai peur à présent que la ville n'enlève le camp et que la garnison ne passe notre armée au fil de l'épée.

—Eh ! ça pourrait bien être répondit le duc.

—Parlez-vous sérieusement et croyez-vous que la chose soit possible ? s'écria vivement son interlocuteur.

—En principe, mon cher comte, tout est possible et bien souvent surtout les choses qui le paraissent le moins. En l'espèce, comme dirait un procureur, c'est probable... et même, si je ne voulais pas avoir l'air de médire de nos chefs, j'ajouterais que c'est inévitable.

—Voilà qui m'étourdit ! reprit le comte en regardant le duc bien en face. Le duc d'Orléans a pris le commandement de l'armée, vous êtes monsieur de Riparfonds, et c'est vous qui vous répandez en de telles prophéties ?

—Moi-même.

—Voyons, continua le comte, voilà deux mois à peu près que vous avez quitté la cour, et en deux mois bien des choses peuvent survenir. L'amitié qui existait entre M. le duc d'Orléans et vous existe-t-elle toujours ?

—Toujours.

—Monseigneur n'a pas, que je sache, perdu le commandement de l'armée ?

—Nullement.

—Si donc le duc d'Orléans a le commandement suprême, c'est à lui à donner des ordres ?

—Sans doute.

—Il faut donc attribuer à M. le duc d'Orléans toutes les fautes dont les témoignages sautent aux yeux, et le rendre responsable de toutes les imprudences qui se sont commises, se commettent et se commettront ?

—Non pas !

Le comte s'arrêta court, les yeux fixés sur M. de Riparfonds. Il allait répliquer lorsque le duc, appuyant

sa main sur le bras du gentilhomme, l'arrêta doucement.

—Votre raisonnement est logique, dit-il.

—Vous en convenez ?

—Certainement, mais il n'est pas exact.

—Ah ! il y a un *mais?*

Au moment où M. de Riparfonds allait répondre, un groupe de cavaliers parut au milieu d'un chemin creux dans lequel les gentilshommes venaient de s'engager. A la tête de ce groupe marchaient deux officiers généraux tout chamarrés de broderies.

Rien de si dissemblable que ces deux hommes qui parassaient égaux en droits, sinon en grade.

L'un, fort petit et fort vif, s'agitait beaucoup en s'adressant à son compagnon, qui l'écoutait d'un air souriant, il s'abaissait et se relevait tour à tour avec une pétulence extrême ; mais, quoi qu'il fît, l'exiguité de sa taille ne permettait pas qu'il parût beaucoup, et c'était à peine si on voyait sa tête poindre entre les oreilles du grand cheval sur lequel il était perché. De toute sa personne, ce qu'il y avait de plus apparent, c'était le chapeau à plumes blanches dont il était coiffé et les deux lourdes bottes à gros éperons qui emprisonnaient ses courtes jambes.

L'autre, grand, bien fait, superbe dans son air, magnifique et gracieux, avait la physionomie si spirituelle et si noble, qu'on ne songeait pas à remarquer sa laideur, qui était extrême. C'était un de ces hommes qui séduisent avant de parler, et ils n'ont plus ensuite que la peine d'ouvrir la bouche pour entraîner ceux qu'ils ont charmés. Il se montrait fort attentif à tout ce que son compagnon disait, et inclinait sa tête à tout instant en signe d'approbation.

Les tambours battaient aux champs, et les soldats prenaient les armes sur le passage de ces deux cavaliers

qui saluaient tour à tour, le petit avec vivacité, l'autre avec une charmante dignité.

—Voyez-vous, disait le petit des deux cavaliers, nous sommes bien dans nos lignes, restons-y! Monseigneur prétend que le prince Eugène passera la Doire; je n'en crois rien. Et vous?

—Moi, je crois ce que vous croyez.

Le petit salua d'un air charmé.

L'autre reprit:

—C'est à vous à donner des ordres et à nous de les exécuter. On n'a pas tous les jours la fortune d'avoir des capitaines tels que vous à la tête d'une armée. Ce que vous faites sera bien fait.

Le petit salua de nouveau son grand compagnon, et sourit radieusement.

Le duc de Riparfonds et son ami s'écartèrent du chemin que suivait la compagnie, rendirent aux deux officiers généraux leur salut et continuèrent leur promenade.

Quand ils furent à trente pas, le duc de Riparfonds arrêta son ami, et lui désignant du regard les cavaliers qui s'éloignaient lentement:

—Voulez-vous connaître, dit-il, la conjonction qui met votre logique à bas?

—Oui.

—Eh bien! mettez la conjonction au pluriel, il y en a deux; elles viennent de passer à cheval.

—Quoi! M. le maréchal Marchin et M. le duc de la Feuillade?

—Précisément.

—C'est à n'y rien comprendre, s'écria le comte.

—C'est fort clair, cependant; M. le duc d'Orléans a le commandement, mais il n'a pas l'autorité.

—Et les ordres qu'il donne ne sont pas exécutés?

—Tout juste.

—Croyez donc après cela aux bulletins! reprit le comte en éclatant de rire.

—C'est fort gai, mais c'est fort triste, continua le duc. Ah! Sa Majesté le roi serait certainement ravie, si elle pouvait voir, du fond des appartements où l'enferme madame de Maintenon comment les troupes sont gouvernées. Nous faisons de magnifiques dépêches, mais d'ouvrage point. Avez-vous remarqué comment ce grand duc, dont le diable et M. de Chamillart ont fait un lieutenant général, écoute le petit maréchal et de quelle façon il opinait du bonnet? Il l'écoute, mais il le conduit.

—C'est donc M. de la Feuillade qui gouverne ici?

—Lui-même, et croyez, mon cher comte, qu'il mène les choses gaillardement. Nous avons crevé mille chevaux à courir après M. de Savoie qui bat la campagne, épuisé l'armée en détachements inutiles, et crié cent fois victoire pour de méchantes bicoques qu ne valent pas les hommes qu'elles nous ont coûtés.

—Et le duc d'Orléans?

—Il a vu le mal, l'a combattu, mais ne l'a pas vaincu. M. de la Feuillade est le gendre et le favori du premier ministre; le maréchal Marchin est un passable général, mais c'est un plat courtisan, et il a peur du premier ministre. Comprenez-vous?

—Très bien. Et, en attendant, nous avons Turin sur les flancs et le prince Eugène sur les bras.

—C'est-à-dire une place fortifiée par Vauban d'un côté, et le meilleur général de l'Empire de l'autre. C'est déjà trop de la moitié.

Tout en causant, les deux gentilshommes avaient pris un sentier qui filait des lignes françaises dans la campagne. Ce sentier, étroit et pierreux, était la seule partie sèche d'un champ que les pluies avaient détrempé; quelques arbres l'ombrageaient çà et là, et en certains

endroits une herbe rase et fine comme du velours le tapissait.

En le suivant, on arrivait à un tertre couronné de trembles et de tilleuls, d'où la vue s'étendait au loin. Les deux promeneurs n'en étaient plus qu'à une centaine de pas, lorsque au détour d'un buisson ils rencontrèrent une espèce de soldat qui dormait en travers du sentier, la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

Un pli de terrain gazonné lui servait d'oreiller, et ses jambes, mollement allongées, reposaient dans l'herbe chaude. Un grand manteau de drap vert l'enveloppait si bien, qu'il était impossible de reconnaître, par l'inspection de son uniforme, à quel corps il appartenait; le bout de l'épée saillait hors du manteau, et on en pouvait voir encore la lourde et forte poignée, dans laquelle le main nerveuse du soldat était passée comme s'il voulait être prêt au combat au moment du réveil.

Son chapeau, orné d'une plume rouge, avait roulé sur le gazon, laissant à nu la tête du soldat: une fine moustache noire en ombrageait la lèvre supérieure, et, bien que les yeux fermés n'éclaircissent pas le visage de ce rayonnement qui vient de l'âme et qui donne aux traits leur vie et leur caractère, ce visage endormi charmait par son expression de jeunesse, d'audace et de fierté.

Le dormeur pouvait bien avoir de vingt-trois à vingt-quatre ans, quoique le hâle et la fatigue de ses traits ne permissent pas d'apprécier son âge au juste. Le manteau troué en divers endroits et usé partout, les bottes éraillées, le feutre et le plumet fanés, donnaient de la fortune de ce lazzarone militaire une assez piètre idée, mais en attendant que la richesse lui vînt, il dormait les poings fermés.

Grâce à sa position, le passage du sentier était parfaitement intercepté; il fallait franchir d'un bond son corps couché en équerre ou descendre le talus boueux,

et c'est à quoi la dignité du duc de Riparfonds et de son compagnon ne pouvait se résoudre.

Le plus jeune des deux poussa le dormeur du bout d'une houssine qu'il avait à la main, et, voyant qu'il ne se réveillait pas, lui en chatouilla légèrement la moustache.

Le soldat, cette fois, se frotta le nez comme si une mouche l'avait effleuré en passant, ouvrit les yeux bientôt après, regarda les deux gentilshommes et ne remua non plus qu'une souche.

—Hé! drôle! s'écria le promeneur à la houssine, ôte-toi de là promptement!

Cette fois, le lazzarone se souleva à demi, et, la tête dans sa main, accoudé nonchalamment sur le gazon, examina complaisamment son interlocuteur des pieds à la tête.

—Hé! maraud! m'as-tu entendu? reprit le gentilhomme.

—Parfaitement! répondit le soldat qui frisait sa moustache de l'air d'un capitan.

—Eh bien, donc, dépêche-toi!

—C'est donc à moi que vous parlez?

—Je crois, Dieu me pardonne, que ce maraud-là fait l'impertinent, dit le gentilhomme en se tournant vers le duc de Riparfonds. Allons! décampe vite ou tu vas me forcer à te châtier.

—Ce serait vraiment la première fois que la chose m'arriverait.

—Ce ne sera pas du moins la dernière.

—Ah! vous croyez?

—J'en suis sûr... Tenez, mon cher duc, passez-moi votre canne... Quelques coups de bâton enseigneront la politesse à ce paresseux.

Le sang monta au visage du soldat.

—Ah! s'écria-t-il, c'est ainsi que l'on cause ici! Vous

parlez de coups de canne, mon beau monsieur! va donc pour des coups d'épée.

—D'honneur, il est fort amusant, dit le gentilhomme en éclatant de rire.

Mais plus leste qu'un tigre, le soldat sauta sur ses pieds, et, rejetant son manteau en arrière, la tête nue, la main droite sur la garde de sa longue rapière, le front haut, l'oeil étincelant, il salua comme aurait pu le faire un grand seigneur de la cour de Versailles.

—Messieurs, dit-il d'une voix sonore et ferme, j'ai l'honneur de m'appeler Hector-Dieudonné de Chavailles, marquis de Chavailles.

II

FLAMBERGE AU VENT

Au nom que venait de prononcer le soldat, le duc de Riparfonds, qui jusqu'alors était demeuré fort tranquille spectateur du débat, fit un pas en avant.

—Vous avez dit, je crois, Hector-Dieudonné de Chavailles, marquis de Chavailles?

—Justement.

Le duc s'inclina.

—Je me nomme Guy-Philippe-Henri de Riparfonds, duc de Riparfonds, dit-il alors.

A son tour le soldat s'inclina.

—Si bien, reprit-il, que j'ai l'honneur d'être votre cousin.

Obéissant aux lois de la politesse raffinée du temps, les deux jeunes gens se saluèrent de nouveau.

Tout étourdi de cette reconnaissance imprévue, le gentilhomme qui avait voulu jouer du bâton si lestement se croisa les bras et ne dit mot.

—Je ne m'attendais pas, je l'avoue, ajouta M. de Riparfonds, au plaisir de rencontrer un de mes parents en un tel endroit.

Et comme il hésitait à continuer, Hector, reprit en souriant:

—Et en pareil équipage.

—Eh bien! je ne le nierai pas, poursuivit le duc, et

comme j'ai pour habitude de dire assez franchement les choses comme je les pense, je ne vous cacherai pas qu'avant de vous reconnaître publiquement pour un des miens, j'en veux des preuves.

—C'est-à-dire que vous doutez de ma parole?

—Monsieur, j'ai toujours tenu les choses qui touchent à la dignité de ma maison pour graves à tous égards. J'en porte fièrement le nom et ne veux le compromettre en rien. Qui que vous soyez, vous paraissez un galant homme, et, loin de vous offenser, ma juste susceptibilité doit vous prouver le cas que je fais de ceux de ma famille.

—Et puis, s'écria le gentilhomme à la houssine, nous vivons dans un temps et dans un pays où toutes sortes de gens battent la campagne, se donnant volontiers pour ce qu'ils ne sont pas et prenant ce qui ne leur est pas dû. N'ai-je pas rencontré l'autre jour, à Chambéry, un faquin qui s'intitutlait prince de je ne sais quoi, et qu'il m'a fallu cravacher pour lui faire confesser qu'il était laquais de père en fils depuis dix générations?

Le soldat regarda le gentilhomme et se tourna vers le duc.

—Je suis trop fier moi-même, reprit-il, pour ne pas comprendre la fierté et l'excuser. Vous voulez des preuves, monsieur le duc? Vous allez en avoir. Et d'abord, laissez-moi vous rappeler qu'une Riparfonds se maria à mon grand-père en même temps qu'une Chavailles épousait un Riparfonds. Si vous êtes, comme j'ai lieu de le supposer, le petit-fils de l'une, étant moi-même le petit-fils de l'autre, nous sommes cousins issus de germains. Nos pères se sont rencontrés à Vienne en Dauphiné, il y a une douzaine d'années, et si vous avez quelque souvenance d'un petit bonhomme haut de trois pieds et demi, qui faisait le diable sur un poulain et qui faillit un jour se rompre le crâne contre un mur...

—Certes, interrompit le duc, je m'en souviens si bien que je crois voi. encore la profonde blessure qu'il se fit à la tête, près du front. Peu s'en fallut qu'il ne restât sur le coup.

—Regardez donc, monsieur, reprit le soldat en écartant une boucle de cheveux qui voilait une longue cicatrice.

—Assez, M. le marquis, répondit le duc; depuis que vous parlez, mes souvenirs reviennent en foule; le jeu de votre physionomie, votre voix, vos regards, tout me rappelle un passé que j'ai le tort grave d'avoir trop promptement oublié; me le pardonnez-vous?

En terminant ces mots, le duc ouvrit ses bras au marquis de Chavailles, qui s'y jeta, et les deux jeunes gens échangèrent une accolade, selon la mode du temps.

—Maintenant, mon cousin, reprit le duc, permettez-moi de vous présenter à mon ami, le comte Paul-Emile de Fourquevaux.

Les deux gentilshommes se saluèrent courtoisement.

—Il me semble, dit ensuite M. de Fourquevaux, que j'ai eu tout à l'heure la maladresse de vous aborder d'une façon quelque peu cavalière.

—A vrai dire, c'est ce que je crois.

—Me prouverez-vous, monsieur le marquis, que vous n'en avez aucune rancune, en daignant tirer un peu, et pour deux minutes seulement, cette formidable épée dont votre main caresse encore la garde?

—J'allais tout justement vous en faire la proposition.

—Y pensez-vous, messieurs? s'écria le duc.

—Et pourquoi non! reprit Hector, M. le comte m'a parlé un peu lestement, j'ai eu le plaisir de lui répondre sur le même ton; la connaissance est à moitié faite, il faut l'achever.

—Moi, j'en ai le plus vif désir, dit Pault-Emile de Fourquevaux. J'éprouve pour votre cousin, mon cher

duc, une sympathie vraiment surprenante: un coup d'épée y mettra le sceau.

Que craignez-vous? ajouta le marquis. Les édits de nos gracieux rois?... Le tribunal des maréchaux?.... La Bastille?... Permettez-moi de vous faire observer que nous sommes à plus de deux cents lieues de Marly, que personne n'en saura jamais rien, et que les choses sont en trop bon chemin pour être arrêtées.

—Parbleu! cher duc, vous seriez vraiment plus féroce qu'un tigre d'Hyrcanie, si vous m'empêchiez de goûter la seule joie qui puisse mettre un terme à la monotonie de mon existence? Voilà deux jours que je suis à l'armée, et savez-vous que voilà quarante-huit heures que je m'ennuie horriblement! une occasion se présente de m'égayer un peu, et vous prétendriez me la dérober! mais j'aimerais mieux être tué dix fois que de ne pas me battre une seule.

—Voyons, mon cher cousin, reprit Hector, laissez-vous attendrir, et permettez-nous de nous pourfendre un peu.

Le sang-froid du marquis de Chavailles et l'indignation comique du comte de Fourquevaux firent sourire le duc.

—Puisque vous y tenez tant, marchons, dit-il.

On gagna le monticule où croissaient les trembles et les tilleuls, et l'on s'arrêta sur une pelouse qu'un rideau de broussailles dérobait à la vue des passants.

—Voilà un lieu merveilleusement propre à ce genre de récréations, dit Paul-Emile qui ne se tenait pas de joie.

Et, tirant son épée, il se mit à ferrailler contre un arbre.

Hector jeta son grand monteau vert sur l'herbe et dégaîna.

Paul-Emile vint à lui; mais comme il allait tomber en garde, le marquis s'arrêta.

—Permettez, dit-il.

Et, s'avançant vers le comte, il le pria de lui prêter son épée pour un instant.

—Par ma foi! s'écria-t-il, après qu'il l'eut appliquée contre sa rapière, il s'en manque de quatre ou cinq pouces que votre épée soit aussi longue que la mienne. Voyez! c'est un joujou!

—Qu'importe!

—Troquons, alors!

—Ah! M. le marquis, vous avez donc envie que nous recommencions après que nous aurons fini? Il y a de ces propositions qui sont presque une offense.

—J'imagine que vous l'eussiez faite à ma place; mais il est un moyen simple de tout concilier. Que M. le duc de Riparfonds me prête son épée, et nous irons de pair.

—Elle vous paraîtra bien courte, habitué que vous êtes à cette lame de reitre allemand, répondit le comte.

—Bah! elle sera toujours assez longue pour vous rendre ce que vous me prêterez.

Le duc de Riparfonds tira son épée du fourreau et la présenta au marquis de Chavailles qui, ayant salué son adversaire, croisa le fer.

—Enfin! s'écria Paul-Emile, il ne sera pas dit qu'on s'ennuiera toujours au pays de M. de Savoie.

Le sourire le plus gai épanouissait ses lèvres, et ses yeux brillaient comme du feu.

Au bout de dix secondes, il parut au duc de Riparfonds que son cousin le soldat maniait l'épée comme le meilleur prévôt de Versailles. Il maintenait toujours la pointe au corps et son poignet semblait de fer.

—Voilà un parent, se dit le duc, qui va me coûter un ami.

Le comte ne paraissait pas se douter de cette supériorité et pressait M. de Chavailles comme un écervelé.

A la cinquième ou sixième passe, M. de Fourquevaux

ayant attaqué sur les armes, le marquis vint à la parade en prime et riposta par un coup si rapide, que l'épée perça l'épaule du comte avant qu'il pût retomber en garde.

Quelques gouttes de sang mouillèrent l'habit du gentilhomme, et le marquis rompit.

M. de Fourquevaux courut à lui.

—Votre main, monsieur, je vous prie, et veuillez me tenir pour votre ami! s'écria-t-il.

—De grand coeur, répondit Hector.

-Ah! cher marquis, souffrez que je vous embrasse. Quel beau coup! Ce n'est qu'une égratignure, mais il n'a tenu qu'à vous que l'épée ne sortit par le dos!... Oh! ne vous en défendez pas!... N'ai-je pas vu comment le coup était porté? Une balle ne va pas plus vite.

—Que voulez-vous, cher comte, on fait ce qu'on peut!

—Diable! vous pouvez trop. Vous m'enseignerez ce coup-là!

—Oh! il est fort simple.

—Je ne doute pas de sa simplicité, mais je doute encore moins de son excellence... Avez-vous remarqué, mon cher Guy? continua Paul-Emile en s'adressant au duc. L'attaque était en quarte sur les armes; M. le marquis a tourné la main tout au plus, et j'ai senti la pointe avant d'avoir vu l'épée... Tenez! le noeud de rubans que m'a donné Cydalise à mon départ de Paris en est tout percé.

—Il est certain, dit M. de Riparfonds, que vous avez la main rapide et sûre, mon cher cousin.

—Il n'y a pas grand mérite à cela, répondit M. de Chavailles; quand on sait peu de chose, encore faut-il bien le savoir.

—Je ne suis donc qu'un écolier! s'écria brusquement M. de Fourquevaux, les yeux fixés sur M. de Chavailles et les doigts sur le noeud de rubans jonquille tigrés de rouge.

—Un écolier comme il y a peu de maîtres...

—Ah! fit M. de Riparfonds à cette réponse, dont la politesse ne dissimulait pas la vanité .

—Mais, continua M. de Chavailles en souriant, vous attaquez trop vite et trop souvent pour savoir vous défendre.

En achevant ces mots, il ramassa dans l'herbe sa grande rapière et la mit dans le fourreau; les deux gentilshommes l'imitèrent et l'on reprit le chemin du camp.

—Notre escapade ne vous a-t-elle pas mis en appétit, messieurs? reprit Hector lorsqu'ils eurent descendu le monticule.

—Eh! dit Paul-Emile en soupirant, si nous étions à Versailles, il me semble que bon dîner n'aurait jamais meilleurs convives; mais dans ce pays de marmottes, quelle satisfaction voulez-vous que d'honnêtes gens goûtent à table?

—Eh bien! messieurs, si vous le permettez, je vous offrirai de partager mon ordinaire; un ordinaire de soldat, je vous en préviens, reprit Hector.

—Hum! fit M. de Riparfonds en jetant sur son cousin un regard dont la signification ne pouvait pas lui échapper.

—Vous jugez de la cuisine sur l'habit, reprit M. de Chavailles, et vous n'en concevez pas, avouez-le, une merveilleuse idée

—Bah! interrompit M. de Fourquevaux, essayons toujours... Au train dont vont les choses devant Turin, j'imagine qu'il ne doit pas y avoir grande différence entre la table d'un duc et pair et la table d'un soldat.

—Je vois que vous avez encore sur le coeur mon souper d'hier au soir, répondit M. de Riparfonds.

—Presque.

—Eh bien! j'ai peur que vous ne gardiez pas le mien si longtemps, ajouta M. de Chavailles.

M. de Chavailles prit sur la droite un sentier qui aboutissait à la partie du camp adossée au Pô. C'était le quartier des troupes appartenant à la brigade de M. le Guerchois. Le même spectacle que le comte de Fourquevaux avait remarqué partout où l'avait conduit M. de Riparfonds, il le retrouva au quartier de la Vieille-Marine: l'ennui, l'abattement, le silence. On voyait seulement au bord du fleuve des soldats armés de longues gaules, qui veillaient comme ces pêcheurs qui guettent le poisson, des lignes à la main. Quelquefois l'un d'eux, cherchait à ramener sur la rive un objet inerte qui fuyait au fil de l'eau.

—Que font là ces sentinelles? demanda M. de Fourquevaux.

—Elles pêchent à la poudre, répondit M. de Chavailles.

Le comte l'interrogea du regard.

—C'est fort simple, reprit le soldat; l'ennemi, qui est maître du cours du Pô, confie au fleuve des outres pleines de poudre que l'eau porte à M. de Thaun. M. de Thaun pense qu'il n'en a point assez, nous trouvons, nous, qu'il en a trop, et de ces deux opinions contraires découlent l'expédition et la pêche.

—Si bien que l'effet de la seconde détruit l'effet de la première.

—Oh! il y aurait beaucoup à dire là-dessus, reprit le soldat en souriant.

—Dites-m'en toujours quelque chose.

—Allons voir, ce sera plus court.

Au moment où ils approchaient des bords du fleuve, l'une des sentinelles, sautant de pierre en pierre, s'avançait au milieu des eaux qui filaient en clapotant. Armé de sa gaule flexible, le soldat cherchait à pousser vers le rivage un outre qui roulait pesamment, mon-

trant son gros ventre humide à la surface du Pô. La gaule effleurait la peau velue l'outre chavirait et l'eau la chassait en avant.

Trois fois le soldat attendit l'outre au passage, et trois fois l'outre disparut en plongeant.

A la quatrième tentative inutile, le pêcheur exaspéré lança la gaule contre l'outre, dont la face pansue plongea au choc du bois, et l'outre et la gaule descendirent le fleuve de compagnie.

Le soldat fit un pas en avant comme un homme qui a pris tout à coup son parti, et il allait entrer dans le fleuve lorsque l'idée lui vint d'y plonger d'abord la main.

—Ma foi non... dit-il en la secouant, l'eau est trop froide.

Et fort tranquillement il regagna le rivage, en ayant bien soin de ne pas se mouiller les pieds.

—Comprenez-vous à présent? demanda M. de Chavailles au comte.

—Très bien! Voilà des drôles qui trouvent plus commode de recevoir des boulets que d'attraper des rhumes.

Les trois gentilshommes firent encore une centaine de pas et s'arrêtèrent sur la lisière d'un champ de vignes, au bord duquel s'élevaient des files de tentes.

—Voilà où campe le régiment de la Couronne, auquel j'appartiens, dit M. de Chavailles; cette tente que vous voyez là-bas sur la gauche, auprès d'un amandier, c'est la mienne. Nous avons l'auberge, maintenant cherchons le cuisinier.

Ils firent quelques pas encore du côté de l'amandier, et M. de Chavailles, mettant ses deux mains en porte-voix devant sa bouche, appela de toutes ses forces:

—Hé! Coq-Héron! Coq-Héron!

Au second appel, une tête sortit d'une tente voisine, un corps osseux et maigre suivit la tête, de longues jambes semblables à des échasses suivirent le corps, et un

grand diable de soldat qu'on croyait toujours voir de profil même lorsqu'on le regardait de face, se dressant sur ses pieds répondit gravement:

—Eh! monsieur le marquis, ce n'est pas la peine de crier si fort quand les gens sont si près!

—C'est très bien, mon brave, dit M. de Chavailles en s'approchant de Coq-Héron; et, lui frappant doucement sur le bras, il ajouta:

—Voilà deux gentilshommes que je te présente; je ne les connais pas depuis longtemps, et l'un d'eux n'est au camp que depuis deux jours, mais je les regarde l'un et l'autre comme d'anciens amis: M. de Riparfonds est un de mes parents et je me suis battu contre M. de Fourquevaux.

Coq-Héron salua majestueusement les deux gentilshommes.

—Maintenant que tu sais à qui tu as affaire, reprit M. de Chavailles, je dois te prévenir, mon vieux camarade, que j'ai invité ces deux seigneurs à dîner, et nous avons tous très grand'faim.

—Ah! vous avez grand'faim!

—Un appétit de diable... Tu comprends, le grand air, l'exercice, et l'heure aidant...

—C'est pour le mieux; mais avec quoi prétendez-vous faire dîner messieurs vos amis?

—Apparement, avec ce que tu leur donneras.

—Et que leur donnerai-je, si je n'ai rien!

—Rien du tout?

—Absolument rien.

—C'est peu de chose.

—Diable!... c'est même moins, murmura M. de Fourquevaux.

—C'est votre faute aussi, reprit Coq-Héron, vous ne prévenez jamais les gens... On dirait, à vous entendre, qu'il n'y a qu'à se faire servir, comme chez un traiteur. Et, cependant voilà bientôt six semaines que vous êtes

sous les murs de Turin... un abominable endroit il n'y a rien à mettre sous la dent!... Vous avez là, monsieur le marquis, une triomphante idée... trois convives pour un petit morceau de pain et deux oignons ..

—C'est à quoi j'ai pensé, mais un peu tard, je l'avoue.

—Oui, l'appétit vient au galop et la réflexion au pas...

—Enfin, mon pauvre vieux, la chose est faite, et mes convives se contenteront de ce qu'il y a... Pourvu que le petit morceau de pain soit très gros et les deux oignons d la taille d'une citrouille, tout ira pour le mieux. Va servir!

—Ah çà! M. le marquis, s'écria Coq-Héron d'une voix indignée, me croyez-vous homme à offrir un pareil festin aux dignes seigneurs que vous avez pour amis! Pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît?... Voyez donc le beau régal! du pain et des oignons!... un plat dont n'auraient pas voulu les chiens de monsieur votre père...

—Que veux-tu, mon ami, puisqu'il n'y a rien...

—Qui a dit cela?

—Ma foi! je le croyais!

—Et voilà justement où est votre tort! il y a toujours quelque chose, M. le marquis...

—En es-tu bien sûr?

—Comment, si j'en suis sûr!... Je suis donc comme l'homme de la parabole évangélique, à présent? J'ai des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre! Moi, je vous dis qu'il y a beaucoup de choses...

—C'est ce que nous verrons...

—Certainement! Parler de pain et d'oignons pour trois gentilshommes, et m'ordonner de servir ce ragoût, à moi qui ai l'honneur d'être à M. de Chavailles!... Oh! vous avez beau secouer la tête et faire la moue...

vous dînerez et vous dînerez bien, bon gré, mal gré... ou j'y perdrai mon nom!

—J'ai grand'peur que tu ne t'appelles plus demain.

—Ce serait vraiment dommage, dit M. de Fourquevaux! un si beau nom!

—Ne craignez rien, mon gentilhomme, j'aurai bientôt prouvé à monsieur le marquis ce que sait faire un homme de coeur! s'écria Coq-Héron exaspéré.

—Je ne demande pas mieux que de le savoir, dit philosophiquement M. de Chavailles; jamais conviction n'entrera dans un coeur plus disposé à la recevoir.

Coq-Héron affermi son chapeau sur sa tête d'un coup de poing et tourna les talons.

—Tu cours à tes fourneaux? lui cria M. de Chavailles.

—Oui, j'y cours.

—Bien! alors nous en avons pour deux ou trois heures... Ces messieurs auront le temps de visiter avec moi les travaux du chemin couvert.

—Trois heures!... y pensez-vous?...

—C'est juste... un si beau festin... ne te fâche pas et mettons en quatre.

—Je vous demande une demi-heure, répondit Coq-Héron, et il partit comme un lièvre.

—Voilà un plaisant original! s'écria M. de Fourquevaux lorsque Coq-Héron eut disparu derrière une tente.

—Cet original se jetterait au feu pour moi, répondit M. de Chavailles; mais pour en être obéi, il faut toujours lui demander le contraire de ce qu'on désire. Asseyons-nous tranquillement sous cette treille, et soyez certain qu'il ne tardera pas à reparaître. Si je lui avais donné une heure pour préparer son dîner, il en aurait pris quatre; en lui en offrant trois, j'étais sûr qu'il se contenterait d'une demi-heure au plus.

—Mais le dîner, où le prendra-t-il? demanda le comte, qui ne laissait pas d'être un peu inquiet.

—Puissions-nous n'en faire jamais de plus mauvais! s'écria le marquis en s'étendant sur l'herbe: mon maître Jacques est fort expert en ces matières.

—Votre maître Jacques a un nom, dit alors M. de Riparfonds, qui réveille tous mes souvenirs. Sa figure aussi est de celles qu'on n'oublie pas. Que de truites n'ai-je pas pêchées en sa compagnie au temps où j'habitais le château de Chavailles!

—Coq-Héron m'a vu naître, reprit le marquis, et depuis ce jour-là il ne m'a plus quitté. Il me parle en ami, il agit en serviteur fidèle; tout ce qui lui plaît de me dire, je le souffre complaisamment, étant bien sûr qu'il finira toujours par faire ce que je veux. Rien ne l'étonne, rien ne l'effraye, et je pourrais presque ajouter, rien ne l'émeut, si ce n'est ce qui m'intéresse. Il m'a suivi partout avec le dévouement aveugle d'un chien; et je ne lui connaîtrais pas de défaut s'il n'avait l'amour de la contradiction. Il pousse cet amour jusqu'à ce point fabuleux que, pour le faire changer d'opinion, je ne sais qu'un moyen praticable, c'est celui d'adopter la sienne.

En ce moment Coq-Héron revint tout essoufflé. Le digne serviteur portait entre ses bras une pile d'assiettes, des verres, des couteaux, des fourchettes et du linge. En un tour de main, il eut tiré un coffre d'une tente voisine, trouvé des escabeaux et mis le couvert.

—La table est dressée, dit-il, les plats vont venir; et il disparut.

Cinq minutes après on le vit reparaître chargé de trois ou quatre bouteilles proprement capuchonnées de cire, et d'un gros pâté dont la croûte appétissante et rebondie reluisait au soleil comme une cuirasse.

—Voici qui vous permettra d'attendre, dit gaiement Coq-Héron.

Et il posa les bouteilles et le pâté sur la table.

A cette vue, le visage de M. de Fourquevaux s'épa-

nouit, il décoiffa l'une des bouteilles, goûta du vin qu'elle contenait, flaira le pâté et l'éventra joyeusement.

—Coq-Héron, mon ami, s'écria-t-il, vous êtes un grand homme!

—Attendez, monsieur, répondit modestement le soldat, je ne mérite pas encore vos éloges.

Et il repartit à toutes jambes.

Quand il revint, il était cette fois suivi de deux soldats qu'il avait recrutés pour les besoins du service. L'un d'eux portait un jambon magnifique, un quartier d'agneau rôti, des andouilles et des boudins cuits sur la braise; l'autre, des perdreaux, des cailles et un levraut à la broche. Coq-Héron marchait en tête de ce corps d'armée avec un supplément de bouteilles et un panier de fruits; son visage rayonnait.

Il posa le tout sur la table, jeta une serviette sur son bras, mit des assiettes aux mains de ses recrues et attendit, plus grave qu'un électeur de l'Empire romain.

—Décidément, s'écria M. de Fourquevaux, M. de Chavailles ne savait ce qu'il disait! Voilà qui est digne de la table de notre glorieux monarque. À ta santé, Coq-Héron!

—Merci, monsieur... On a fait ce qu'on a pu... Mais il ne faut pas en vouloir à M. le marquis; ce qu'il en disait n'était que pour me contrarier.

—En vérité! dit M. de Riparfonds.

—Oui, monsieur, c'est le défaut de mon maître; s'il n'avait pas celui-là, il n'en aurait point.

—Que veux-tu, mon pauvre Coq, dit en soupirant M. de Chavailles, l'homme n'est pas parfait, tu sais bien, d'ailleurs, que je finis toujours par me rendre à tes raisons, surtout quand elles sont aussi bonnes que celle-ci.

—Écoute, Coq-Héron, reprit M. de Fourquevaux qui avait une folle envie de rire, si jamais tu es mécontent de ton maître, viens avec moi; je te promets que tu feras toujours ce que tu voudras et que tu ne seras jamais

contrarié, pourvu que tu agisses en toutes circonstances comme tu viens de le faire.

Tout en parlant, le comte ne perdait pas un coup de fourchette et son appétit, surexcité par l'attente, semblait puiser de nouvelles forces à chaque nouvelle attaque.

—Dis-moi donc un peu, reprit-il en s'adressant à Coq-Héron, comment t'y es-tu pris pour arriver à un aussi délicieux résultat?

—Oh! c'est fort simple, répondit le soldat d'un air modeste: j'ai acheté le quartier d'agneau et les andouilles, j'ai emprunté le vin et le jambon, et j'ai pris le reste. Voilà tout.

—Mais c'est très suffisant! s'écria M. de Fourquevaux. Les généraux d'armée en campagne n'agissent pas autrement.

—Notre ami Coq-Héron, ajouta M. de Riparfonds, a fait usage des trois verbes qui résument la science des gouvernements: acheter, emprunter et prendre.

—Aussi en ai-je fait mon premier ministre, interrompit M. de Chavailles.

Malgré leur furieux appétit, les trois convives ne purent venir à bout du dîner de Coq-Héron, on enleva les plats à moitié pleins, Coq-Héron servit le fruit avec les bouteilles qu'il avait mises de côté pour le dessert, et les deux soldats transformés en laquais se retirèrent.

—Voici l'instant, dit M. de Fourquevaux, qui s'était couché sur l'herbe, où, dans les vieux contes, le héros narre ses aventures. C'est un exemple que je serais fort curieux de vous voir imiter, mon cher monsieur de Chavailles. Depuis une heure ou deux, la vie m'apparaît sous un aspect moins triste; faites donc qu'elle m'apparaisse tout à fait charmante, comme une joyeuse histoire. Si M. de Riparfonds n'était pas si grave, il vous en aurait déjà fait la demande, mais moi j'y mets moins de façon.

—Volontiers, répondit M. de Chavailles; je vous préviens seulement qu'il faudra prendre les choses d'un peu haut.

—C'est-à-dire que l'histoire menace d'être quelque peu longue?

—Peut-être encore plus.

Le comte soupira gaiement.

—Allez toujours, dit-il; il y a du vin dans les bouteilles, cette herbe est tout à fait moelleuse, et jamais je ne me sentis plus en train d'écouter.

—Moi, je le suis toujours, dit le duc.

—Ecoutez donc!... Seulement, permettez-moi de mettre mon individu à la troisième personne. Ce sera un nom au lieu d'un pronom. Hector au lieu de *je*.

—Est-ce par modestie?

—Par vanité peut-être.

—Les deux mots sont quelquefois synonymes, dit M. de Riparfonds; faites comme vous l'entendrez.

—Eh bien donc, je commence.

III

LE SEIGNEUR CHATELAIN

On voyait vers la fin du siècle dernier, et l'on voit encore de nos jours, sur les confins du Dauphiné, non loin de Vienne, un vieux château noirci par le temps, massif, carré, lourd et sinistre, dont la façade, écorchée par une grêle de balles et çà et là trouée par une douzaine de boulets, dominait une vallée qui s'en allait en serpentant mourir au bord du Rhône. Ce château, auquel dans le pays on donnait le nom populaire de Château-des-Dames, parce qu'il y avait, aux côtés de la porte principale, quatre figures de fées bizarrement travaillées, avait soutenu dix sièges et vaillamment figuré dans l'histoire de la province. Ligueurs, protestants, frondeurs et royalistes, l'avaient pris et repris, balafrant ses murs, lézardant ses tours, effondrant sa toiture. Il menaçait ruine toujours et ne s'écroulait jamais. Le seigneur qui l'habitait alors, et qui se gardait bien d'y faire aucune réparation, disait du Château-des-Dames, qu'il irait encore loin à moins que le diable ne s'en mêlât et ne le jetât par terre d'un coup de griffe.

Ce seigneur, qui était M. le marquis de Chavailles, pouvait avoir une cinquantaine d'années. C'était un homme grand, vigoureux, vif et alerte pour son âge, gai comme un page, habile à tous les exercices du corps, brave à la manière du grand Condé, chasseur comme

Nemrod, altier comme un chêne, entreprenant et déterminé, mais si bon, au demurant, qu'il donnait à quiconque lui demandait. On pouvait dire de lui que ce qu'il avait appartenait à tout le monde.

Durant sa jeunesse, et jusqu'à quarante-cinq ou quarante-six ans, il avait guerroyé, tantôt en France, tantôt en Italie, tantôt en Flandre; il était de ceux qui avaient suivi M. le prince de Conti en Hongrie. Comme il menait grand train et qu'il donnait beaucoup, il avait fini par manger le plus clair de ses biens. Ce qui lui restait des terres de son marquisat n'était rien en raison de ce qu'il avait possédé; mais, à vrai dire, il ne s'en souciait nullement ,et pourvu que le chenil, la cave et l'écurie fussent bien garnis, il ne s'inquiétait de rien.

Ce fut en 1676 que le marquis de Chavailles vint, pour employer une expression qui lui était familière, prendre ses quartiers d'hiver sous le vieux toit de ses pères et qu'il commença de mener cette vie de seigneur châtelain qu'il ne devait plus quitter qu'à l'article de la mort.

Quatre ou cinq ans après son retour au Château-des-Dames, un jour qu'il s'apprêtait à partir pour la chasse, on vint lui parler d'une orpheline de famille noble qui allait être mise à la porte de son logis par les créanciers de son père; là-dessus, le vieux guerrier monta sur son meilleur cheval, poussa du côté de la maison assaillie par la meute des gens de justice, et revint dans la soirée avec l'orpheline en croupe.

— Vivez ici comme chez vous, lui dit-il; la maison est assez grande pour deux; j'ai l'humeur fort accommodant et ne vous gênerai point.

Il y avait dans une aile du château une chambre assez bien meublée dont la jeune fille s'arrangea. Le protecteur et la protégée dînaient ensemble, se promenaient

un peu le soir dans le jardin, et le reste du temps, chacun vivait à sa guise.

Trois mois après, un chasseur du pays racontait à M. de Chavailles qu'un baron du voisinage, qui vivait avec des filles d'auberge, avait jasé sur le compte de la pauvre orpheline.

Le marquis ne répondit rien, ce qui était chez lui le signe d'une violente colère, fit seller son bon cheval et courut au grand galop chez le baron.

Quelques heures après il était de retour et montait chez sa protégée.

—On a tenu de méchants propos sur vous, lui dit-il brusquement.

—Ah! mon Dieu! fit-elle en pâlissant.

—Tranquillisez-vous... j'ai donné un grand coup d'épée au bavard... Mais il faut éviter que ces choses ne recommencent...

—Dites-moi ce qu'il faut faire, et je le ferai.

—C'est fort simple... et j'aurais dû y penser plus tôt: mariez-vous.

—Mais je n'ai rien!

—Vous avez ce que j'ai... peu de chose, il est vrai, mais enfin, ça vaut mieux que rien.

L'orpheline prit la main du marquis et la porta silencieusement à ses lèvres.

—Je me charge de trouver le mari, ajouta M. de Chavailles, à moins que vous-même n'ayez fait un choix.

La pauvre fille secoua la tête.

—Eh bien poursuivit-il, le mien est un brave gentilhomme qui a de la fortune et qui demeure à quelques lieues d'ici.

—Ainsi je devrai quitter ce château?

—Il le faudra bien.

L'orpheline se mit à pleurer amèrement.

—Ma foi! s'écria le marquis tout ému, il y aurait bien encore un moyen, mais vous n'en voudrez pas.

—Dites toujours.

—Voulez-vous de moi pour mari?... Je suis bien vieux, mais enfin je vous aimerai comme un père.

—Et moi, je vous aimerai de tout mon coeur, dit la demoiselle en tendant la main au marquis.

Le lendemain ils étaient mariés, et dix mois après venait au monde un gros garçon, que le chapelain du château baptisa sous les noms de Hector-Dieudonné de Chavailles.

Cette naissance rendit le marquis si heureux, que, durant six semaines, il oublia de chasser.

Deux ans après, la marquise de Chavailles mourut en donnant le jour à une petite fille qui mourut aussi.

—J'étais trop heureux, dit le marquis, Dieu a voulu m'humilier dans mon bonheur.

Ce fut le premier malheur de sa vie; cet homme, qui n'avait jamais connu la tristesse, connut le désespoir.

Sa forte organisation le sauva. Il se raidit contre le mal et le terrassa; mais comme un moissoneur qui emporte toutes les gerbes d'un champ, la mort en s'en allant emporta la paix, le repos et le bien-être de la maison.

La ruine visita de nouveau le seuil d'où la prudence d'une femme l'avait chassée. La plus grande partie de ce qui restait au marquis s'en alla par lambeaux. Ce qu'on ne lui volait pas, il le donnait.

Il avait appelé, pour tenir sa maison, une soeur cadette qui était d'un autre lit que celui dont lui-même était issu, et qui, plus jeune d'une vingtaine d'années, souple, insinuante, flatteuse, réservée, doucereuse, avait le masque de toutes les qualités et l'apparence de toutes les vertus, ce qui lui permettait d'économiser sur le fond.

Ce fut à cette tante que fut confiée l'éducation du petit Hector.

Mais, grâce au ciel, il y avait auprès du marquis un brave soldat qui s'était fait son serviteur après l'avoir accompagné dans la moitié de ses campagnes en qualité de page, puis d'écuyer. Ce soldat, qui pouvait avoir une trentaine d'années et qu'on appelait Coq-Héron, du nom de la rue où il était né, se chargea d'apprendre à l'enfant ce qu'on ne lui enseignait pas.

Madame de Versillac,—c'était le nom de la soeur de M. de Chavailles,—semblait prendre un grand soin du petit, bien qu'à vrai dire elle ne s'en occupât jamais; mais Coq-Héron suppléait à tout. Il avait des ruses sans nombre pour contraindre son élève à lire et à écrire, et, par l'appât des récompenses qui consistaient en jouets de toute espèce, il l'attachait au travail.

Il y avait au château une grande bibliothèque toute remplie de livres vieux et nouveaux, que la poussière rongeait au temps où madame de Chavailles n'habitait pas encore sous le toit du marquis. Guidé par son bon sens naturel, Coq-Héron mit tour à tour aux mains d'Hector les livres que la marquise aimait le plus, estimant qu'une si sainte femme ne pouvait lire que des choses honnêtes et convenables.

L'enfant, qui avait la mémoire bonne, profitait de ces lectures, quoiqu'elles ne fussent pas toujours très bien appropriées à son âge; lorsqu'il s'agissait de sciences ou de dissertations, il lui arrivait bien quelquefois de s'endormir sur le livre, mais lorsqu'il était question de batailles, d'aventures, d'histoires surprenantes et de ces grands faits d'armes qui illustrent la vie des héros, Hector dévorait le volume jusqu'à sa dernière page. Ces jours-là, il ne rêvait plus que prises de villes, lointaines expéditions, voyages et combats.

Ce fut ainsi qu'il apprit l'histoire ou à peu près.

Le système qui avait présidé à l'étude de l'histoire

présida à l'étude des langues. Coq-Héron, en guerroyant dans l'Alsace et le Palatinat, avait appris un peu d'allemand; madame la marquise savait l'espagnol; le professeur voulut que son jeune élève réunit la science de la mère à la science du soldat. Il découvrit à Vienne un vieil abbé fort savant qui consentit, pour deux écus et les dîners, à venir trois fois la semaine au château, où, fort doctement, il enseignait ces deux langues à Hector. La géographie et un peu de géométrie vinrent ensuite: le tout était bien un peu mêlé, mais il en restait toujours quelque chose dans la tête de l'enfant.

Aussitôt que l'heure de l'étude était passée, Coq-Héron emmenait Hector, et c'était le moment où commençait l'éducation militaire. L'écurie et la salle d'armes du marquis étaient à la disposition de l'élève et du professeur. Ils en abusaient. La moitié du jour se passait à monter à cheval, tirer à la carabine ou au pistolet, et faire des armes. Dès l'âge de cinq ans, Hector ferraillait à l'aide d'un petit fleuret que Coq-Héron avait fabriqué tout exprès pour lui. La course, le pugilat et la natation allaient de compagnie avec le reste. Au bout de sept ou huit ans de ce régime quotidien, il n'y eut plus de cheval indompté, de torrent impétueux, de précipice ou de bête sauvage qui pût épouvanter Hector.

Coq-Héron, plein tout à la fois de joie et d'orgueil, se complaisait dans son oeuvre, et souhaitait dans son âme de voir Hector assis sur le trône de France.

A cette époque-là, le petit bonhomme suivait son père à la chasse, tirait sur les loups comme sur les perdrix, attaquait les sangliers dans leurs bouges et ne sourcillait pas à la vue d'un ours. Il avait alors quatorze ans.

Cette éducation, qui s'adressait au corps et à l'imagination, avait eu pour double résultat de développer extraordinairement les forces physiques d'Hector et d'exciter en lui l'amour du danger.

Il lui arrivait tous les jours de se suspendre aux branches flexibles des sapins, d'escalader les pentes les plus abruptes, de plonger dans les eaux menaçantes du Rhône, de descendre au fond des abîmes, de lutter contre les jeunes taureaux. Le péril le fascinait, et jamais il n'éprouvait d'émotions comparables pour la douceur à celles qu'il savourait durant ces jeux où sa vie était en question.

M. de Chavailles laissait faire Coq-Héron, dont la droiture de coeur lui était connue; il était de ces gentilshommes de même souche qui croient assez volontiers que les nobles en savent toujours assez s'ils savent lire et signer. La merveilleuse aptitude de son fils aux exercices du corps le ravissait, le reste ne l'inquiétait guère; peut-être même trouvait-il que Coq-Héron abusait des livres, des plumes et du papier en ce qui concernait l'éducation d'Hector; mais Coq-Héron avait là-dessus d'autres idées que son maître, et M. de Chavailles ne le contrariait pas pour si peu.

Au demeurant, les choses allaient toujours du même train au Château-des-Dames; on vendait chaque année un arpent de terre pour équilibrer les recettes aux dépenses; on donnait à qui demandait: l'hospitalité était offerte à tout venant, et les sages résolutions du châtelain, qui se surprenait tous les mois à en vouloir réformer les abus, ne tenaient pas contre la force de l'habitude.

Il eût fallu une sévère administration pour maintenir la fortune de M. de Chavailles au point où elle était descendue. La marquise seule l'aurait pu. Elle morte, rien n'arrêta plus le courant.

Le père et le fils vivaient dans la meilleure intelligence; ils avaient les mêmes goûts et ne se gênaient pas pour les satisfaire. L'enfant avait la gaieté naturelle à son âge: le père, la bonne humeur d'un gentilhomme qui, toute sa vie, a marché dans le sentier de l'hon-

neur, sans peur et sans reproche, comme le chevalier Bayard. Cependant, un souvenir désolé restait debout dans son âme, comme un arbre mort au milieu d'un champ vert. Quelquefois il lui arrivait de devenir pensif en regardant son fils; il l'embrassait, une larme ou deux brillaient au bord de ses paupières, il soupirait et c'était tout.

Deux fois par an, le Château-des-Dames changeait d'aspect ;tout bruit y mourait, on aurait dit que la vie s'en retirait: c'étaient les jours anniversaires du mariage et de la mort de Mme de Chavailles. Le marquis, sa soeur, son fils et toute sa maison, en grands habits de deuil, assistaient à une messe qu'on célébrait dans la chapelle pour le repos de l'âme de la défunte: la journée s'écoulait en prières et en aumônes; le soir venu, le marquis, tenant Hector par la main, descendait dans le caveau où dormait la pauvre morte, s'agenouillait pieusement et baisait le marbre sacré.

La tristesse et la solennité de ces deux jours, et les cérémonies funèbres qui en accompagnaient le retour annuel, impressionnaient profondément l'âme d'Hector. Elles l'habituaient à penser à sa mère comme à une sainte qui s'est retirée du monde pour retourner au ciel, mais dont l'âme est toujours présente parmi ceux qu'elle aimés.

Un jour, le marquis étant à la chasse du loup, roula avec son cheval au fond d'un trou dont la neige voilait la surface. L'animal resta mort sur le coup; le chasseur fut ramené au château sur un brancard; il avait les jambes brisées en deux ou trois endroits, et des meurtrissures par tout le corps.

Un chirurgien fut mandé de Vienne; à la première inspection du blessé, il jugea que l'amputation de la jambe la plus maltraitée était nécessaire. Le chirurgien tira sa trousse, pansa les contusions, remit les os

luxés nettement et coupa la cuisse droite du patient, dont le fémur fracassé déchirait les chairs.

Le lendemain, le chirurgien leva l'appareil et tâta le pouls du malade; une fièvre violente s'était déclarée et l'aspect de la plaie n'avait rien de rassurant, M. de Chavailles, qui regardait le chirurgien dans les yeux, vit passer une ombre sur son visage.

—Vous pensez, monsieur, que je ne vais pas tout à fait comme vous l'espériez? dit-il en arrêtant sa main.

Le chirurgien hésitait à répondre.

—Parlez, sans crainte, reprit le patient, vous avez affaire à un vieux soldat.

—Eh bien! monsieur, répondit le praticien, puisqu'il en est ainsi, je crois que si vous avez des dispositions à prendre, vous ne ferez pas mal de vous hâter.

—Merci, monsieur; à présent, pansez-moi.

Quand l'opération fut terminée, le vieux marquis fit éloigner tout le monde, ne gardant auprès de lui que le fidèle Coq-Héron.

—Mon pauvre vieux, dit-il au soldat, aussitôt qu'ils furent seuls, voici le moment de la séparation, ne pleure pas et écoute-moi bien.

—Oui, monsieur le marquis, répondit Coq-Héron, qui renfonçait ses larmes avec ses poings.

—Je te confie mon fils; quoi qu'il arrive, tu ne l'abandonneras jamais.

—Jamais! dit le pauvre serviteur comme un écho.

—La parole d'un soldat est sacrée ;tu me le promets sur ton honneur de soldat.

Coq-Héron leva la main et promit.

—Bien! mais ce n'est pas encore tout, reprit le marquis; Hector est vif, impétueux, entreprenant; tu auras de la prudence pour deux, tu veilleras à ce qu'il ne se jette pas en étourdi au devant de tous les périls; mais s'il y court bon gré, mal gré, tu l'y suivras.

—Parbleu! répliqua naïvement Coq-Héron.

—Je crois, que je n'ai pas administré ma fortune très économiquement.

—C'est ce que je crois aussi.

—Ma pauvre chère femme est partie trop tôt.

—Trop tôt, répéta Coq-Héron d'un air navré.

—Quant à madame de Versillac, elle a une façon d administrer mes biens à laquelle je ne comprends pas grand'chose. Toutes les fois que je me suis avisé de la questionner à ce sujet, elle m'en a parlé si longuement et avec des détails si minutieux, que j'ai mieux aimé la croire sur parole que de l'écouter plus longtemps.

—Je conçois ça, dit Coq-Héron.

—La bonne dame a l'humeur un peu revêche malgré son petit air béat, et j'ai quelque idée que mon fils Hector ne s'accommodera pas de sa tutelle; mais tu seras là, mon ami.

—Toujours.

—Si madame de Versillac présente ses comptes, tu les examineras; mais, à vrai dire, c'est un soin auquel elle ne pensera peut-être pas; et j'imagine, d'ailleurs, que de ce grimoire il ne restera pas grand profit pour Hector.

—J'en ai peur.

—Tout est mangé, ou peu s'en faut, le fonds avec les revenus; mais, dans la prévision de ce moment, j'ai, depuis quelques années, amassé sans en parler à personne, tous les louis d'or qui me passaient par les mains.

—Ah bah! murmura Coq-Héron en ouvrant de grands yeux.

—Ma foi, oui! Il doit y en avoir aujourd'hui pour douze ou quinze mille livres. Ce n'est pas grand'chose, mais enfin ça pourra toujours vous aider dans un moment difficile.

—Certainement!

—J'ai mis ces louis dans un vieux coffre dont voici la clef, continua M. de Chavailles en tirant une clef de fer

de dessous son oreiller... Quant au coffre, tu le trouveras dans la salle d'armes, vers le fond, à main gauche, sous une vieille armoire du temps des croisades.

—Je le vois d'ici... Il est en chêne, garni de gros clous et fort vilain, et tout rempli, je crois, de lames d'épées, de gantelets, de brassards et d'autres engins de geurre.

—C'est ça même... l'or est sous le fer, dans un sac de cuir.

—Très bien!

—Tu t'en serviras pour les besoins d'Hector... ne le ménage pas... Quand le dernier louis sera parti, mon fils sera en âge de se pousser dans le monde. D'ailleurs, douze ou quinze mille livres ne sont pas une somme pour être économisée.

—Sans doute.

—Et puis, le fils fera probablement comme le père; il est d'un sang à ne jamais compter.—Laisse-le faire.

—Oui.

—Il est de bonne maison et il a une épée; vous guerroierez ensemble.

Malgré sa tristesse, Coq-Héron se frotta les mains à la pensée de courir de nouveau les aventures.

M. de Chavailles comprit ce mouvement et sourit.

En entendant les dernières paroles du marquis, le soldat s'était réjoui comme un vieux cheval aux sons de la trompette.

—Maintenant, disons-nous adieu et va chercher mon fils, ajouta le blessé.

Le soldat s'approcha du lit où gisait M. de Chavailles pour lui baiser les mains; mais le gentilhomme lui ouvrit les bras, et ils s'embrassèrent cordialement.

Lorsque Coq-Héron sortit, il étouffait; il courut à la chambre d'Hector, le prit par la main et le conduisit chez M. de Chavailles sans proférer un mot.

Hector se plaça debout au pied du lit de son père, silencieux et attentif.

—Je vous ai fait venir, mon fils, lui dit le marquis, pour recevoir mes derniers conseils et ma bénédiction; après quoi vous m'embrasserez, et je penserai à la mort qui s'impatiente et m'appelle. Dans tout le cours de votre vie, souvenez-vous que vous êtes gentilhomme, et que cet état vous commande l'honneur. Soyez donc brave et loyal toujours, après advienne que pourra! J'ai vécu en soldat, sans compter, et vous laisse sans fortune, mais sans dettes... Compter n'est pas d'un homme de notre sang; ainsi, donnez tant que vous aurez et ne regrettez rien... Les chefs des meilleures maisons de France ont commencé comme vous, n'ayant que la cape et l'épée. Suivez la carrière des armes, et voyez le monde... Pratiquez le bien, non en vue des autres, mais par respect pour vous-même... Si quelque jour vous vous mariez, pensez moins à donner une compagne agréable à votre vie qu'une mère vertueuse à vos enfants... L'avenir vient tandis que le présent passe. Il y a deux manières de se conduire dans le voyage terrestre que j'ai mis soixante et dix années à terminer. Les uns vont droit devant eux comme un boulet, les autres louvoient et glissent comme les rivières. Faites, ...els, selon que vous serez inspiré, mais en tout état, ...ez-vous que vous avez au ciel, pour vous juger, ... et votre mère. Français, battez-vous pour votre ...; gentilhomme, battez-vous pour le roi; soldat, battez-vous pour l'honneur. Et que Dieu, maintenant, ouvre les yeux de votre esprit et vous guide dans le bon chemin!

—Coq-Héron restera auprès de vous, reprit M. de ...ville, après s'être recueilli un instant; aimez-le comme un bon serviteur, respectez-le comme un vieux soldat. Son sang s'est mêlé au mien sur dix champs de

bataille. Promettez-moi de ne jamais l'abandonner, quand l'âge aura épuisé ses forces usées à notre service.

—Je vous le promets, dit Hector, qui se raidissait contre l'émotion.

—Soyez ferme, comme il convient à un homme, ajouta M. de Chavailles qui voyait des larmes trembler entre les cils d'Hector; votre mère m'a fait connaître le bonheur que j'ignorais; la mort m'enseigne l'espérance. J'ai patiemment attendu ce moment, comme un semeur d'épi. A présent, pensez à la vie terrestre, tandis que je penserai à l'autre.

M. de Chavailles fit signe à son fils d'approcher.

Hector, qui craignait d'éclater en sanglots s'il ouvrait la bouche, s'agenouilla silencieusement, le père étendit les mains sur la tête de l'enfant et le bénit au nom sa mère.

—Maintenant, mon fils, embrassez-moi, dit-il.

Hector, sans parler, et le visage inondé de larmes, se jeta sur son père qu'il étreignit de ses bras. Un instant on n'entendit que le bruit de ses baisers et de ses sanglots à demi étouffés; puis, après avoir collé une dernière fois ses lèvres sur le front humide d'Hector, le père, ramassant toutes ses forces, éloigna son fils de ses bras:

—Allez, et dites à mon confesseur que je l'attends, reprit le marquis.

Après avoir reçu les sacrements de l'Eglise avec le calme et la piété d'un soldat chrétien, M. de Chavailles renvoya tout le monde, se mit sur le côté, et ferma les yeux comme un homme qui veut dormir.

Tandis que le marquis se préparait à mourir, Mme de Versillac allait et venait du haut en bas dans le château, furetant de tous côtés, ouvrant les armoires et les bahuts, ravaudant partout et fermant les portes à clef après les plus minutieuses recherches. Elle brûlait certains papiers, en classait d'autres et ne cessait pas de

pousser de grands hélas! qui ne lui faisaient perdre ni un coup d'oeil, ni un tour de clef. Quand elle rencontrait quelqu'un de la maison, elle se frottait les yeux pour les rougir et passait son mouchoir sur son visage afin de laisser croire à des larmes qui ne coulaient pas.

Vers le soir, Coq-Héron se hasarda à rentrer tout doucement dans la chambre du malade, et s'approchant du lit, il écarta les rideaux.

M. de Chavailles était mort.

IV

LES PREMIERS OURS

Aussitôt après la mort de M. de Chavailles, Mme de Versillac s'empara du gouvernement de la maison. Tutrice naturelle du jeune Hector, qui avait alors quinze ou seize ans, elle fit valoir ses droits, et prouva que le Château-des-Dames et le peu de terre qui en dépendaient encore étaient engagés pour des sommes égalant à peu près leur valeur. Des papiers et des comptes qu'elle exhiba, il résulta que la tutrice était créancière du pupille. Usant tout de suite de la double autorité que lui donnaient ses droits litigieux et sa parenté, Mme de Versillac réforma l'écurie et le chenil, renvoya les piqueurs et vendit les équipages de chasse.

Hector, qui était tout à son désespoir, n'y prit pas garde tout d'abord, mais Coq-Héron pensa que le moment était venu de faire usage des pleins pouvoirs que lui avait laissés M. de Chavailles.

Il courut au sac de cuir qu'il avait prudemment caché dans sa chambre sous une dalle, prit une poignée de louis, et racheta les deux meilleurs chevaux des écuries de M. de Chavailles, avec une provision d'armes de toute espèce.

Quand madame de Versillac vit rentrer triomphalement les deux chevaux chargés d'une panoplie de carabines, d'épées, de poignards, de pistolets, de mousque-

tons, de rapières, elle manda Coq-Héron et s'enquit des ruses qu'il avait employées pour ravoir le tout.

Coq-Héron répondit tranquillment qu'il n'y avait pas de ruses là-dedans, ayant payé les armes et les chevaux du fruit de ses économies.

Madame de Versillac pensa que ces économies, dans une maison où on n'en avait jamais fait, se révélaient un peu subitement; mais, comme il ne lui était pas facile d'en découvrir l'origine, elle se borna à déclarer qu'étant disposée à réduire toutes les dépenses, elle engageait Coq-Héron à pourvoir à la nourriture des deux chevaux.

Coq-Héron répondit encore que s'il n'y avait plus assez de paille et d'avoine au château pour nourrir les deux coureurs de M. de Chavailles, il trouverait dans le voisinage des fermiers tout disposés à les prendre en souvenir des bontés du marquis.

Madame de Versillac ne répliqua pas, et les choses en restèrent là pour cette fois.

La bonne dame avait jeté le masque ausitôt qu'elle s'était sentie la maîtresse du logis. De douceur, de patience, de mansuétude, de modération, il n'en fut plus question. Les éclats de sa voix ne connurent plus de bornes, et sans transition aucune, l'anguille se métamorphosa en vipère.

Coq-Héron laissait faire et laissait dire Mme de Versillac; il avait dans la tête son plan de conduite, et les dernières paroles que lui avait adressées M. de Chavailles tintaient toujours à son oreille. On avait beau le molester, il souffrait tout sans se plaindre, résolu qu'il était à tout endurer pour demeurer auprès d'Hector.

Dans les commencements, Mme de Versillac s'avisa de vouloir morigéner le petit sauvage que M. de Chavailles et Coq-Héron avaient laissé grandir en liberté. Hector ne tint compte ni des avertissements, ni des remontrances, et Mme de Versillac s'entêtant, il prit l'ha-

bitude de disparaître au premier mot. Mme de Versillac n'était pas d'âge à le suivre dans les bois, et eût-elle été plus jeune, il est douteux qu'elle en eût eu l'envie. Elle se vengeait de ces actes de rébellion, le soir venu, en faisant fermer toutes les portes; mais Hector rentrait par les fenêtres, ou, s'il n'en trouvait pas d'ouvertes, il dormait dans une grange.

Il faut ajouter, pour excuser l'enfant, que Mme de Versillac, ayant l'humeur acariâtre de ces méchantes fées dont les vieux contes redisent les vilains tours, avait presque toujours tort. Les gens du pays affirmaient en outre, et tout bas, qu'elle détestait Hector, parce qu'Hector pourrait, à sa majorité, lui demander un compte sévère de la gestion de ses biens dont l'état, avec les pièces à l'appui, au dire des plus experts, n'étaient pas clairs. La haine de madame de Versillac, comme il se voit souvent, provenait donc de ses propres torts et des craintes qu'elle avait de se voir découverte.

Coq-Héron, qui venait en aide à Hector dans sa lutte quotidienne, n'était pas moins que son élève en butte à l'aversion de Mme de Versillac. Si elle était tenace, il était patient, et l'animosité de la tante ne pouvait pas l'emporter sur la constance du valet.

L'espérance de Mme de Versillac était de pousser son neveu à quelque acte violent qui permît d'employer contre lui les moyens coercitifs que les lois mettaient à la disposition des grands parents. Mais la vigilance du vieux soldat et son influence sur l'esprit d'Hector déjouaient toutes les tentatives de la tutrice.

Quant à recourir à ces moyens sans motif plausible, il n'y fallait pas songer. Le cri et l'indignation de tous eussent empêché la bonne tante de réussir.

Ce n'étaient pas encore des batailles rangées, mais c'étaient déjà des combats d'avant-garde et des escarmouches. Une sorte de petite guerre civile à l'image de la Fronde déchirait le Château-des-Dames. Mme de

Versillac représentait l'autorité royale, et Coq-Héron la puissance du Parlement.

Mme de Versillac s'avisait-elle, sous un prétexte improvisé, de mettre en vente les livres de la bibliothèque qui étaient le plus utiles ou le plus agréables à Hector, Coq-Héron courait à son sac de cuir et se rendait acquéreur des volumes qu'il rapportait gravement dans leurs rayons.

Une autre fois, la châtelaine donnait-elle congé aux professeurs ,en affirmant qu'au prix où était la science, il était impossible de faire ses humanités, à moins d'être millionnaire, Coq-Héron montait à cheval, courait à Vienne, s'entendait avec les professeurs, et le lendemain on les voyait reparaître au château.

Ces jours-là, Mme de eVrsillac frémissait de colère, allait et venait de chambre en chambre, grondait tout le monde, parlait de faire venir la maréchaussée, marmottait entre ses dents mille menaces, et mettait son imagination à la torture pour deviner d'où Coq-Héron tirait les sommes qu'il consacrait à l'éducation, aux plaisirs et aux fantaisies d'Hector.

Mais les [illegible] les menaces, les flatteries, les [illegible] vieux soldat également im[illegible] Mme de Versillac bruissaient à [illegible] comme un tourbillon de moustiques aux oreilles d'un sphinx de granit. Quand elle avait fini, il saluait et s'en allait.

Un aide était venu à Mme de Versillac pour la soutenir dans cette guerre implacable.

Six mois après la mort de M. de Chavailles, le château avait reçu la visite d'une espèce d'abbé, que la bonne dame avait reçu avec des témoignages de joie, un [illegible] des sourires qui ne lui étaient pas habituels. Durant trois jours, le château avait été sens dessus dessous de haut en bas. Une escouade de tapissiers envahit le [illegible] l'appartement pour le mettre en état de recevoir

l'hôte que la Providence confiait à ses lambris; des menuisiers et des ébénistes furent mandés pour préparer un ameublement du meilleur goût; les carrossiers de Vienne reçurent ordre de confectionner une voiture pour les promenades de M. l'abbé; un cuisinier s'installa au château avec une bande de marmitons; un sommelier remplit les caves des meilleurs vins, et Mme de Versillac, affairée au milieu de cette cohue de valets, montait et descendait, sans trêve ni repos, mettant la main à tout et remplissant le château du bruit de ses réprimandes. On ne faisait jamais ni assez vite ni assez bien ce que désirait M. l'abbé, et il ne voulait rien que ce qu'il y avait de mieux en toutes choses. [illegible] saint homme!

D'où venait-il? où Mme de Versillac l'avait-elle connu? quels rapports les unissaient? Comment s'étaient-ils rencontrés? A quel ordre religieux appartenait-il? Etait-il de ces abbés qui prennent et quittent le rabat à volonté! Quels étaient ses moyens d'existence, son but, son passé? C'est ce que personne au château, ni dans les environs, ne savait.

On l'avait vu arriver à pied dans la longue avenue du château, un soir d'été, tranquillement, au petit pas, comme un bon curé de campagne qui regagne son presbytère. Mme de Versillac avait failli s'évanouir de joie en le voyant; ils s'étaient enfermés une heure dans une pièce écartée, et, dès le jour même, il s'était installé au château comme un homme qui doit y faire un long séjour.

Ce digne abbé portait un habit de drap noir, des bas de soie, des souliers à boucles, un grand manteau et un chapeau à larges bords; ce costume, qui n'était ni crotté, ni poudreux le jour de son arrivée, mais au contraire propre et décent comme celui d'un homme qui vient à peine de sortir d'un salon, l'abbé ne le quitta plus. C'était un homme de taille moyenne, un peu gras, d'un

teint blafard, avec des yeux gris, des cheveux blonds et des lèvres minces qui semblaient avoir peur de laisser échapper un secret tant elles étaient pincées. Les traits du visage étaient assez réguliers, mais une quantité de petits boutons qui en soulevaient la peau, l'absence presque totale de sourcils dont la place était occupée par une ligne d'un rouge sanguin, les tons roux de la barbe et l'expression habituellement morne de ses yeux pâles presque entièrement dépouillés de cils, rendaient ce visage antipathique.

On ne pouvait refuser à l'abbé Hernandez beaucoup de connaissances et beaucoup d'esprit, les manières de la bonne compagnie, une grande facilité d'élocution, disant toujours juste ce qu'il voulait dire, et dans les meilleurs termes, de la dignité et de la grâce dans le geste, beaucoup de pénétration, l'art d'écouter et de ne parler qu'à propos, mais alors avec force et netteté. Il avait la jambe belle, le pied petit, la main blanche et douce comme celle d'une femme, le sourire onctueux, le ton caressant, la parole insinuante, l'air tranquille et reposé; mais quelque chose de clair et de vibrant dans le ton de la voix, de brusque dans le regard, le frémissement de ses narines et des muscles du front qu'il avait extraordinairement mobiles, la coupe hardie et ferme de son menton, la rapide coloration de son teint, qui, sous l'empire d'une émotion secrète, passait subitement de la pâleur au pourpre pour revenir ensuite à la lividité du cadavre, indiquaient assez que cette enveloppe de chat cachait un caractère de lion, volontaire, impétueux, tenace et violent.

L'abbé Hernandez n'était pas depuis huit jours au château que tout le monde le redoutait, et cependant on ne voyait rien dans son langage et ses actions qui pût le faire craindre. Son aspect seul imposait; son silence habituel, sa gravité embarrassaient; on se sentait mal à l'aise sous son regard qui semblait chercher

au fond du coeur l'ombre des pensées secrètes. On comprenait, sans que personne en eût fait la révélation, que désormais lui seul était le maître au château et qu'il n'avait plus besoin de parler pour commander.

Coq-Héron ne vit dans l'abbé qu'un nouveau venu et n'y prit pas garde au commencement. Hector le regarda avec cette inquiète curiosité des enfants que tout intéresse, et l'évita bientôt, sans qu'il eût pu expliquer, si on le lui avait demandé, le motif de son éloignement.

Mme de Versillac paraissait fascinée par la présence de l'abbé. Ses yeux se mouillaient et s'allumaient en l'écoutant; elle était pour lui d'une douceur, d'une prévenance, d'une attention à nulle autre pareilles. Elle, comme disait Coq-Héron, tout sucre et tout miel. Elle se ruinait, depuis son arrivée, en pommades, essences, rubans et dentelles; c'étaient tous les jours coiffes nouvelles et falbalas éblouissants. On préparait pour M. l'abbé de petits plats exquis, de la pâtisserie fine, des sucreries à ravir un couvent de nonnes; les vins les plus délicats étaient pour lui, encore n'étaient-ils pas toujours assez bons et fallait-il en faire venir des pays lointains. Elle le couvait des yeux tandis qu'il mangeait, et pour un ragoût brûlé, menaçait de mettre cuisiniers et laquais à la porte. D'avare qu'on l'avait connue, elle était devenue tout d'un coup prodigue: aussitôt qu'il s'agissait du saint homme, l'argent coulait entre ses doigts comme de l'eau. Elle lui avait fait arranger un oratoire qui avait tout à fait l'apparence d'un boudoir, et une chambre à coucher mondaine, galante et parfumée comme celle d'une demoiselle d'honneur.

Ils avaient tous les jours de longs tête-à-tête.

Tant que les choses restèrent dans ce milieu, Coq-Héron s'en préoccupa médiocrement; mais quand vint le jour où Mme de Versillac manifesta l'intention de mettre le jeune Hector sous la direction du saint abbé,

l'épouvante saisit le vieux soldat. En cela, Mme de Versillac usait de sa légitime autorité, et le coup était impossible à parer. Il fallut plier et se soumettre. Hector, à partir de ce moment, dut, trois ou quatre fois par semaine, se rendre dans la chambre de l'abbé, et patiemment écouter ses leçons.

Quinze jours après, une scission violente éclatait entre l'élève et le professeur.

L'abbé avait d'abord tenté de séduire l'enfant par la douceur et les caresses; l'enfant, mis en garde par la répulsion que lui inspirait l'abbé, accueillit froidement ses avances. Dépité bientôt par son peu de succès, et ne voyant dans Hector qu'un petit bonhomme qu'il réduirait au premier effort, l'abbé usa d'autorité. Hector se cabra comme un jeune cheval auquel on fait sentir le mors et l'éperon pour la première fois. Irrité cette fois, l'abbé employa la menace, et pour le coup Hector se révolta.

L'homme et l'enfant étaient assis en face l'un de l'autre aux deux côtés d'une table qui occupait le milieu d'un cabinet attenant à la chambre de l'abbé. Ils se regardèrent fixement sans parler, l'espace de quelques secondes. Les yeux mornes de l'abbé s'étaient tout d'un coup enflammés et brillaient comme des charbons ardents; l'enfant était très pâle, ce qui était chez lui le signe d'une violente émotion.

—Monsieur Hector, dit enfin l'abbé, de cette voix calme qui avait la sonorité du métal, voilà deux fois déjà que vous me faites répéter la même chose; c'est trop d'une. Obéissez!

—Je n'obéirai pas, dit l'enfant.

Il s'agissait d'une punition que l'abbé voulait infliger à Hector, et qu'Hector ne voulait pas subir, parce que, selon sa conscience, il ne la méritait pas.

—Ah! dit l'abbé, dont les lèvres étaient devenues blanches, vous refusez?...

—Oui.

—Ecoutez-moi bien, reprit l'abbé en serrant par-dessus la table le poignet de son élève; si vous ne vous soumettez pas tout de suite, vous serez mis à un régime qui brisera votre entêtement; il y a des verges au château. Ainsi, obéissez, ou prenez garde. C'est moi qui vous le conseille.

—Ecoutez-moi à votre tour, M. l'abbé, répondit Hector; et d'abord, ne vous avisez plus de me serrer le bras comme vous l'avez fait, parce que je pourrais bien, une seconde fois, n'avoir pas la patience de l'endurer. Ensuite, sachez, une fois pour toutes, qu'étant gentilhomme et le dernier de mon nom, je n'ai peur de rien. C'est une chose qu'on vous aurait apprise, si vous n'étiez pas si nouveau venu sous le toit de mon père. Ainsi, évitez-vous désormais la peine de menacer. Il n'y a pas de régime qui puisse me contraindre à céder... Un mot encore: vous avez parlé de verges, je crois. Aucune ne m'a jamais effleuré, mon père ne l'ayant pas voulu. Ce que M. le marquis de Chavailles n'a pas essayé, je ne vous engage pas, M. l'abbé, à l'oser.

—Voilà une petit discours fort éloquent, répondit l'abbé Hernandez; mais vous pourriez bien vous en repentir, et pour commencer, vous allez rester jusqu'à ce soir dans ce cabinet.

—Jusqu'à ce soir?

—Jusqu'a demain, si vous voulez.

En parlant ainsi, l'abbé se dirigea vers la porte, et en ayant dépassé le seuil, mit la main sur la clef de la serrure.

Hector se leva, jeta un rapide coup d'oeil autour de lui, et le laissa faire.

L'abbé s'arrêta, fit jouer la serrure, et montrant le verrou à Hector:

—Ce verrou est-il assez fort, qu'en pensez-vous? dit-il.

—Et cette fenêtre est-elle assez large, qu'en pensez-vous? répondit Hector.

Et, avant que l'abbé eût eu le temps de s'opposer à son action, Hector ouvrit la fenêtre et se précipita du haut en bas.

Elle était à vingt-cinq ou trente pieds du sol, et l'abbé put craindre que son élève ne se fût brisé les reins, mais s'étant élancé vers l'appui, il vit Hector, debout déjà, qui le saluait.

La terre meuble d'un potager qui s'étendait sous l'appartement de l'abbé avait amorti la violence de la chute; Hector d'ailleurs sautait avec la souplesse d'un chamois.

Hector raconta ce qu'il venait de faire à Coq-Héron, qui l'embrassa de joie, sella deux chevaux, prit deux fusils et l'emmena à la chasse, où le soldat et l'enfant restèrent trois jours.

L'abbé fit le même récit à Mme de Versillac, qui prit le ciel à témoin d'un aussi grand forfait et jura de punir son abominable neveu.

Ils avaient arrêté, elle et l'abbé, de faire entrer Hector dans les ordres, et c'était dans le but de mener à sa dévote conclusion son doucereux projet que l'abbé avait entrepris de recommencer l'éducation ébauchée par Coq-Héron. Hector ne trouvait donc plus sur la table que bréviaires et livres de théologie dont il était parfaitement résolu à ne jamais couper les pages virginales. Entre Mme de Versillac et lui, c'étaient chaque jour de nouveaux dialogues dont la péroraison se pouvait résumer en six mots: trois pour la tante, trois pour le neveu:

—Vous serez prêtre, disait la dame.

—Je serai soldat, répondait l'enfant.

Sur ces entrefaites, et comme Coq-Héron se demandait sérieusement si le moment n'était pas venu de faire voir du pays à son jeune maître et de le pousser dans

cette carrière des armes vers laquelle tout homme de quelque naissance était appelé dès le berceau, un incident détermina une crise qui décida de la vie d'Hector.

L'abbé Hernandez, stimulé par Mme de Versillac, poursuivait son plan d'éducation religieuse, et, bon gré, mal gré, il fallait bien s'y soumettre quelquefois. Ce n'est pas qu'Hector y consentît volontiers, quoiqu'il ne fût plus question de verges, mais Coq-Héron l'y contraignait, ne voulant pas de coup d'Etat avant l'heure choisie.

Un jour qu'il s'agissait d'une question ardue de théologie transcendante, Hector s'impatienta, répondit tout de travers à l'abbé, prit le livre, le jeta par la fenêtre, et jura, dans son exaspération, qu'il ferait subir le même traitement à tous ceux qui lui tomberaient sous la main.

—Ce serait édifiant! dit l'abbé.

—Parbleu! dit Hector que la colère tourmentait, si vous voulez en avoir le divertissement, je vais vous le procurer tout de suite.

Et, courant à la bibliothèque de l'abbé, il prit une douzaine de volumes au hasard et les jeta gaillardement par-dessus son épaule, comme il avait fait du premier.

—Que vous en semble? s'écria-t-il quand un rayon fut dépouillé.

L'abbé, durant le vacarme que faisaient les in-quarto en tombant à gauche et à droite sur le parquet, la table et le balcon, s'était levé fort tranquillement.

Il s'approcha d'Hector et regarda gravement dans la bibliothèque, comme pour juger du dégât qu'elle avait souffert.

—C'est très bien, mon ami, dit-il; vous êtes un petit garnement qu'il faudra châtier, et je m'en charge.

Et prenant Hector d'une main par l'oreille, de l'au-

tre, en souriant, il lui appliqua une pinchenette sur le nez.

L'enfant devint pâle; ses yeux brillèrent comme du feu, puis se voilèrent tout d'un coup, il fit un pas ou deux en arrière, poussa un cri d'hyène et tomba évanoui.

Quand il revint à lui, il sentit sur son visage une impression de fraîcheur; il y porta les mains et les mouilla au contact de ses joues. L'abbé était devant lui, un verre plein d'eau à la main; Hector se dressa sur ses pieds d'un bond.

—Vous êtes le premier homme qui ait porté la main sur moi, dit-il d'une voix qu'une colère profonde faisait trembler; par l'âme de ma mère, je m'en souviendrai!

L'abbé haussa les épaules et l'enfant sortit.

V

UN BON ERMITE

Hector, contre son habitude, ne parla pas de cette aventure à Coq-Héron. Il garda en lui son ressentiment comme une bête fauve qui, dans sa fuite, emporte le dard qui l'a blessée, et, comme il avait été seul à être offensé, il voulait être seul à couver sa vengeance.

Ce silence farouche dénotait une résolution qui ne l'était pas moins, et comme il était sûr de ne pas hésiter, il attendit l'occasion patiemment.

Elle fut quinze jours à se présenter, et pendant ces quinze jours, il ne laissa rien percer de son projet au confident de sa jeunesse, au protecteur de son enfance. L'habitude de vivre dans les bois, au fond des montagnes, la nuit à l'affût des animaux sauvages, seul bien souvent pendant de longues heures, avait accoutumé son esprit aux exaltations solitaires, à ces voluptés du rêve intérieur que l'on caresse, aux enivrements de la fantaisie ailée que l'on poursuit. D'ailleurs, tout enfant qu'il était, Hector aimait à se dompter lui-même comme il domptait un jeune étalon. C'était encore une lutte, et la plus émouvante.

Un jour, enfin, vers trois ou quatre heures, Hector vit l'abbé s'éloigner dans la direction d'un bois qui couvrait la pente d'une colline, à une lieue du château. Il tira furtivement d'un gros arbre où il les avait glissées,

dès le lendemain de son aventure, deux épées d'égale longueur, les serra sous une cape de berger dont il avait l'habitude de s'envelopper quand il partait pour la chasse, et, passant derrière des haies, suivit doucement l'abbé.

L'abbé marchait lentement; mais chaque pas le rapprochait du bois. Il y avait dans les champs des travailleurs qui, reconnaissant Hector, le saluaient; Hector leur faisait un petit signe de la tête et poursuivait son chemin. Le coeur lui battait à rompre sa poitrine. Quand il vit son ennemi s'enfoncer dans le bois, il soupira comme un homme soulagé d'un grand poids, et si, dans cet instant, l'abbé eût rebroussé chemin, peut-être Hector lui aurait-il barré le passage.

Mais l'abbé disparut sous le couvert des arbres et Hector disparut avec lui.

Il y avait au milieu du bois une source qui coulait sur un gazon, et près de laquelle, au retour de la chasse, Hector et Coq-Héron s'arrêtaient quelquefois pour déjeuner.

Aussitôt qu'il entendit le murmure de l'eau glissant parmi l'herbe et le gravier, Hector sortit du fourré et se présenta devant l'abbé.

—Vous ne m'attendiez pas, monsieur, dit Hector en se découvrant; nous avons cependant un débat à vider ensemble.

L'abbé sourit dédaigneusement.

—Je n'ai affaire à vous que pour vous corriger quand vous le méritez, dit-il, ne m'obligez pas à m'en souvenir quand nous serons au château.

—Souvenez-vous-en donc tout de suite, dit Hector; et, ouvrant sa cape, il fit luire les deux épées aux yeux de l'abbé.

L'abbé regarda Hector, et son front livide se plissa.

—Ah! reprit-il en affectant de ne pas croire au dan-

ger de sa situation, c'est un duel que vous venez me proposer?

—Un duel.

L'abbé partit d'un éclat de rire.

—De vous à moi, continua-t-il, d'un écolier à un homme d'Eglise, ce serait original.

—Que cela soit original ou non, il faudra pourtant bien que cela soit, répondit tranquillement Hector.

—Et si je ne veux pas? dit l'abbé en se croisant les bras.

—Je vous y forcerai.

—Comment ,sil vous plaît?

—En vous souffletant du plat de cette épée jusqu'à ce que vous vous battiez.

L'abbé regarda autour de lui pour voir si personne ne passait à portée de sa voix.

—Ne criez pas, monsieur, lui dit Hector, qui devina son intention, car, aussi vrai que je m'appelle Hector de Chavailles, au premier cri, je vous éventre comme un chien.

A l'accent de son adversaire, l'abbé comprit qu'il le ferait sans hésiter.

—C'est un guet-apens, dit-il d'une voix sourde.

—Monsieur l'abbé, répondit Hector vivement, vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous étiez gentilhomme... je veux bien vous croire sur parole; moi qui le suis aussi, je vous propose un duel loyal... Acceptez, ou je vous casse ces deux lames d'épée sur le visage.

Les yeux de l'abbé rougirent comme s'ils étaient tout d'un coup injectés de sang.

—Eh bien! dit-il en tendant la main, donnez-m'en donc une!

Hector, qui tenait les deux épées par la garde, les fit tourner pour les prendre par le fer; l'abbé profita du mouvement et s'élança sur Hector dans l'intention de le désarmer.

Mais il trouva un adversaire rompu à tous les exercices du corps et dont la force, surexcitée par la colère, opposa à l'abbé une résistance à laquelle celui-ci ne s'attendait pas.

Hector glissa entre les mains de son ennemi comme une couleuvre, le saisit brusquement par la taille et la gorge, et, lui imprimant à l'aide des jambes une de ces secousses violentes dont les lutteurs ont l'habitude, il le jeta rudement par terre.

—Traître! lui cria-t-il, je t'ouvre la gorge si tu ne ramasses pas cette épée!

Et, poussant du pied vers l'abbé une des armes qu'il avait jetées sur le gazon, il empoigna bravement l'autre et se mit en garde.

L'abbé sauta sur l'épée avec le rugissement sourd d'une bête fauve et attaqua résolument Hector.

Il avait la face blême d'un cadavre et une sorte d'écume blanche aux coins de la bouche.

Les deux adversaires gardaient, en échangeant leurs coups, un silence farouche. On n'entendait que le bruit de leur respiration et le froissement du fer.

Malgré sa répugnance à se battre, l'abbé maniait l'épée en homme qui connaît l'escrime et l'a pratiquée. Mais les leçons de M. de Chavailles et de [illegible]-Héron avaient brisé la main d'Hector à toutes les feintes de cet art, et quelque adresse que déployât l'abbé, il ne put éviter un premier coup dans la gorge, et, bientôt après, un second au travers du corps.

L'abbé lâcha son épée, tomba sur les genoux, puis sur le dos, et se débattit sur l'herbe rouge de sang.

Hector frisonna de la tête aux pieds et s'appuya contre un arbre pour ne pas tomber. Il regarda l'arme sanglante qu'il tenait à la main, le corps qui se tordait sur le gazon, et sentit une sueur froide humecter son front. C'était la première fois que le sang d'un homme mouillait ses mains, et il avait dix-huit ans à peine.

Cette sensation inexprimable dura quelques secondes qui lui parurent bien longues et bien amères; mais enfin, se raidissant contre lui-même, il comprit qu'il fallait d'abord veiller à sa propre sûreté. Hector jeta donc son épée, laissa l'abbé sur le carreau, et, prenant sa course à travers bois, il arriva au château avant que l'absence de l'abbé pût être remarquée.

Hector s'y glissa par une porte de derrière, monta dans sa chambre, écrivit quelques mots à Coq-Héron, et les remit à un valet avec ordre de les lui faire parvenir le plus promptement possible, prit son fusil, un couteau de chasse, de la poudre, du plomb, enferma dans sa poche tout ce qu'il avait d'argent comptant, et sortit du château pour n'y plus rentrer.

Deux choses également fatales devaient l'en empêcher: son duel avec un homme d'Eglise et la haine de sa tante. Quoique bien jeune encore, Hector n'ignorait pas quelle était la rigueur des édits royaux contre le duel; son crime s'aggravait de l'état de l'adversaire contre lequel il s'était battu, et Mme de Versillac ne manquerait pas de faire valoir cette circonstance. Il fallait donc renoncer à l'espoir de revoir jamais, ou de longtemps du moins, le château où il était né, où son père était mort.

La nuit était à peu près venue lorsque Hector perdit de vue les vieilles tours du Château-des-Dames. Il s'enfonça dans les bois, gagna une gorge isolée, et, roulé dans sa cape, il s'endormit au fond d'une petite grotte devant laquelle il avait amoncelé de grosses pierres pour éviter la visite des loups.

Au moment de sa fuite du château, Hector n'avait pas pu prendre conseil de Coq-Héron, qui se trouvait pour affaires à Valence. Dans le billet qu'il lui avait écrit, il lui donnait rendez-vous à Avignon, où Hector voulait se rendre, comptant sur l'inviolabilité des ter-

res papales. Réunis à Avignon, ils agiraient de concert, suivant les circonstances.

Au petit jour, Hector, se réveilla, renouvela l'amorce de son fusil et sortit de la grotte. De ce qu'il avait fait la veille, il ne regrettait rien, ayant sur le duel les idées d'un bon et brave gentilhomme. Il avait conquis sa liberté d'un coup d'épé, et venait de mettre le pied dans ce grand chemin de la vie errante que, durant son enfance, il avait tant souhaité de parcourir. L'air frais du matin l'avait mis en appétit; l'aspect du paysage, qui était superbe et solitaire, le mit en belle humeur; il chercha de quoi apaiser sa faim juvénile, et ayant avisé un lièvre qui passait sur la colline:

—Bon, dit-il, voilà mon déjeuner qui court.

Et, d'un coup de fusil, il arrêta le fugitif.

Le lièvre mort, il fallut le dépecer; son couteau de chasse lui vint en aide; puis, ayant coupé l'animal par quartiers, il piqua la viande d'une baguette pointue, qu'il fixa sur deux piquets plantés en terre. Après quoi, ayant allumé une poignée d'herbe sèches avec le secours d'un brin d'amadou, il jeta des branches de bois mort et de broussailles aromatiques sur le brasier, et se mit à faire rôtir le gibier.

Une source claire qui suintait du flanc de la colline distillait ses larmes d'argent dans le creux d'un rocher voisin; Hector avait du pain dans sa gibecière, il déjeuna gaiement, serra le reste du lièvre pour son souper et se mit en marche pour le Comtat.

Son projet était de s'y rendre par des sentiers détournés, ne voulant pas suivre la grande route, où il craignait de rencontrer la maréchaussée.

Chemin faisant, il tua une gélinotte ou deux pour augmenter les provisions de bouche et acheta d'un berger qui gardait un troupeau de chèvres un gros morceau de pain bis. Ce jour-là, il fit bien huit à dix lieues dans la

direction du Comtat, et, le soir venu, il chercha quelque grotte pour s'y coucher.

Il en découvrit une au flanc d'une ravine dans laquelle il s'étendit sur un lit de bruyères, après avoir barricadé l'entrée d'un tas de pierre et de broussailles.

Il dormait depuis deux ou trois heures du sommeil que la fatigue prodigue à l'adolescence, lorsqu'il fut tout à coup réveillé en sursaut par les grognements d'une bande de loups qui cherchaient avec leurs pattes à renverser la barrière élevée à l'entrée de la grotte.

Ils y mettaient tant d'acharnement et une si singulière activité, que ce faible obstacle ne devait pas les arrêter bien longtemps.

—Ah! se dit Hector, qui connaissait ces animaux de longue main, il paraît que l'odeur du gibier rôti les a mis en appétit, et mes voleurs ont envie de souper à mes dépens.

Comme en mangeant le lièvre et les gélinottes, ils auraient pu manger aussi le propriétaire, Hector jugea prudent d'intervenir avant que la barrière fut renversée.

Il glissa donc une balle dans son fusil chargé de petits plombs, et, s'approchant de l'entrée, il tira sur un loup dont la tête pointue et le cou saillaient entre les pierres.

L'animal tomba comme une masse inerte, et aussitôt les autres assaillants se jetèrent sur son cadavre qu'ils déchirèrent en lambeaux.

Tandis que les loups dévoraient leur proie pantelante, Hector rechargeait son fusil à chevrotines. Il retirait à peine la baguette du canon, quand l'un des assiégeants, la gueule sanglante, fit mine de retourner à l'assaut; Hector fit feu au travers de la bande.

Deux loups blessés se roulèrent un instant sur l'herbe, puis partirent avec la rapidité d'une flèche, laissant

par terre une traînée de sang. Toute la troupe s'élança sur leurs traces en hurlant, et disparut dans la ravine.

Hector entendit durant quelques minutes les cris furieux des loups acharnés à la poursuite des blessés; et, bien sûr cette fois qu'ils ne l'importuneraient plus, il regagna son lit de bruyères et se rendormit.

Le lendemain, il se mit en marche dès l'aube naissante, se dirigeant toujours vers le midi et ne s'arrêtant que pour manger. Il avait fait environ sept ou huit lieues, lorsqu'à l'entrée d'un bois il aperçut une escouade de soldats de la maréchaussée dont le chef à cheval semblait attendre quequ'un au passage.

Mais en même temps que le fugitif découvrait les gens du roi, les gens du roi découvraient Hector. Celui qui paraissait être leur chef lui fit signe d'approcher; c'était là justement ce qu'Hector était résolu à ne faire sous aucun prétexte, et pour éviter d'être pris par ces cavaliers, il abandonna le chemin rocailleux qu'il suivait et se jeta dans la montagne.

On l'appela, il ne répondit pas; on le menaça de tirer sur lui comme sur un chevreuil, s'il n'avançait pas à l'ordre, il courut plus vite; mais, en courant, il tourna légèrement la tête pour voir du coin de l'oeil ce qui se passait en arrière lui: un des archers le couchait en joue, Hector sauta derrière un buisson, le coup partit et la balle s'aplatit contre une pierre à vingt pas du fugitif. Hector se jeta à plat-ventre, et, rampant sur les pieds et les mains, il gagna le fond du ravin où croissait un épais taillis de coudriers, de chênes-vert et de châtaigniers. Il s'y blottit comme un lièvre au gîte et attendit patiemment que les archers se fussent éloignés.

Ils restèrent quelque temps à tourner autour du ravin, n'osant pas y descendre avec leurs chevaux et ne voulant pas non plus s'y aventurer isolément et à pied.

—Si c'est moi qu'ils cherchent, pensait Hector, ils

attendront, et je m'en apercevrai toujours assez tôt; si c'est quelque vagabond, ils ne perdront pas leur temps à ma poursuite et ils s'en iront. J'ai des munitions de bouche et de guerre; tout l'avantage de la situation est pour moi.

La chose arriva comme il l'avait prévu; au bout d'une heure, les archers s'écartèrent des lèvres du ravin, et le bruit de leur marche se perdit dans l'éloignement.

Cependant Hector attendit encore une heure ou deux avant d'abandonner sa retraite. Il s'avança d'abord jusqu'à l'extrémité du ravin, entr'ouvrit le rideau des branches, regarda attentivement autour de lui, et ne voyant personne, il se hasarda à gravir le rocher. La nuit vint comme il arrivait sur le plateau; un brouillard qui s'éleva tout à coup l'enveloppa tandis qu'il cherchait le chemin d'où la présence des archers l'avait chassé, et, après cinquante pas faits en tâtonnant, il s'égara.

Au bout d'une heure ou deux de marche, harassé de fatigue et craignant de tomber dans quelque trou, Hector s'arrêta auprès d'un arbre qu'il trouva sous ses mains, et passa la nuit couché parmi les branches, comme il l'avait fait bien souvent étant à la chasse.

Au petit jour, il descendit, marchant au hasard pour chasser le froid qui l'engourdissait; le brouillard opaque couvrait la terre de son linceul flottant. Les formes confuses des arbres et des rochers s'effaçaient dans l'épaisseur de ces brumes grises, dont les masses profondes semblaient augmenter à mesure qu'Hector les franchissait.

Vers deux heures de l'après-midi, quand les forces du soleil les eut un peu dissipées, Hector se trouva dans une lande semée de bouquets de chênes, où deux ou trois sentiers se croisaient. Un grand bois fermait l'horizon d'un côté, un rempart de collines le fermait de l'autre. Hector ne savait lequel des sentiers il devait suivre, lors-

qu'ayant entendu marcher au milieu de la lande, il se retourna et aperçut, à peu de distance, un homme qui s'avançait vers lui.

Cet homme portait une robe de bure dont le lourd capuchon couvrait sa tête, une ceinture de corde, des sandales, une longue barbe rousse et un gros collier de ces coquilles de St-Michel que les pèlerins suspendent sur leurs épaules; il tenait d'une main un fort bâton de cornouiller, et de l'autre, la laisse d'un grand chien à poil noir et touffu.

Hector jugea que ce devait être un ermite du voisinage et l'attendit pour demander son chemin.

L'ermite à son tour s'arrêta, et le grand chien noir se plaça devant lui.

—Mon père, dit Hector, si vous êtes du pays, peut-être pourrez-vous m'indiquer le chemin que je dois suivre pour me rendre à Avignon?

—C'est dans le Comtat que vous allez, mon enfant? répondit l'ermite en attachant sur Hector un regard curieux.

—Oui.

—Dans ce cas, vous pouvez me suivre, car je m'y rends aussi.

—C'est que j'ai des raisons particulières, reprit Hector, pour ne pas suivre la grande route.

—Qu'à cela ne tienne!... la grande route allonge, et nous prendrons les chemins de traverse... Si ma compagnie ne vous est pas trop désagréable, marchons!

—Marchons donc!

Au bout d'une centaine de pas, l'ermite prit un sentier sur la gauche, qui conduisait droit vers la forêt dont la masse noire barrait l'horizon.

Le chien trottait d'un côté, Hector marchait de l'autre.

Tout en traversant l'immense lande qui les séparait de la forêt, les deux voyageurs s'observaient du coin de

l'oeil. Le nouveau compagnon d'Hector était un homme vigoureux, au-dessus de la taille moyenne, carré des épaules, et dont le visage large et coloré était éclairé par de petits yeux noirs pleins de vivacité. Il paraissait avoir une quarantaine d'années et marchait d'un pas égal et ferme.

—Vous disiez donc tout à l'heure, reprit l'ermite en s'adressant à Hector, que vous aviez des raisons particulières pour ne pas suivre les grandes routes?

—Ma foi, mon père, répondit Hector qui ne trouvait pas dans le visage de l'ermite le caractère d'une farouche austérité, je vous les confesserai bien volontiers, à la condition que vous n'en ferez pas le texte d'un gros sermon.

—Eh! mon fils, quel homme a le droit de condamner ses semblables? Ne sommes-nous pas tous de grands pécheurs?

—Sachez donc, mon père, que je me suis battu en duel et que j'ai donné deux bons coups d'épée à mon adversaire.

—Un duel à votre âge?

—L'âge ne fait rien à l'affaire... D'ailleurs, mon adversaire devant être mort à l'heure qu'il est, les reproches viendraient un peu tard à présent.

—C'est juste, dit philosophiquement l'ermite.

—Vous comprenez maintenant pourquoi je suis de préférence les sentiers écartés.

—Très bien, et c'est pour cela sans doute aussi que vous êtes armé d'un fusil et d'un couteau de chasse?

—Certainement; si la maréchaussée se mettait à ma poursuite, au moins pourrais-je me défendre.

—Si la maréchaussée commettait cette imprudence, nous serions deux à lui répondre.

—Quoi! Vous me porteriez secours?

—Eh! pourquoi non? j'ai toujours aimé les jeunes gens braves et résolus.

—Grand merci, mon père; mais j'imagine qu'avec votre bâton, vous ne feriez pas une belle figure en face de gens qui ont des sabres et des fusils.

—Oh! il n'y a pas que le bâton! dit l'ermite, et, ouvrant sa robe, il montra aux yeux d'Hector étonné deux grands pistolets d'arçon et un long couteau à manche de corne suspendus à une ceinture de cuir.

—Ah diable! fit Hector en regardant l'ermite, qui lui parut grandi d'une coudée.

—Eh! mon fils, c'est que le pays est mauvais... Il y a tant de gens qui en veulent au bien des pauvres, qu'il faut prendre ses précautions! ajouta l'ermite d'un air jovial.

—Les vôtres sont d'un genre respectable et qui ne souffre pas de contradiction.

—Que voulez-vous? il y a des personnes si têtues qu'elles n'entendent pas la raison, à moins de preuves démonstratives.

—Est-ce aussi pour protéger le bien des pauvres que vous menez ce grand chien en laisse?

—*Turc!*... Oh! Turc me sert la nuit dans mon ermitage... C'est lui qui le garde.

—Il y a donc quelque chose à prendre dans cet ermitage?

—Vous imaginez-vous que je sois un ermite de la Thébaïde! J'ai une vierge d'argent massif qu'on vient voir en pèlerinage de vingt lieues à la ronde.

—Imprudent! Et vous êtes parti sans laisser Turc au logis?

—C'est que la vierge est en réparation chez un orfèvre d'Avignon... Je lui fais mettre une couronne toute neuve en or.

—Avec le bien des pauvres?

—Toujours!... ce qui vient de l'aumône retourne ciel, dit l'ermite d'un air de componction.

humeur joviale de cet ermite, qui avait réponse à

tout, plaisait à Hector. On sait qu'il n'aimait pas les homélies, et la robe du saint homme l'avait d'abord quelque peu effrayé. Hector, ragaillardi par l'insouciante gaieté de son compagnon et rassuré sur les conséquences de sa promenade à travers champs, pensait, tout en marchant, que les voyages sont une chose fort agréable et qu'on y fait des rencontres charmantes. Le grand air, la nouveauté des paysages qu'il traversait, le mouvement, et, plus que tout cela, l'attrait de l'imprévu et ce charme inexprimable qu'on goûte à courir au devant du hasard, activaient son esprit et le mettaient en joie. La présence seule de Coq-Héron manquait à son bonheur.

A la dînée, l'ermite tira d'un bissac qu'il portait sur le dos un quartier d'agneau rôti, quelques tranches de jambon, du cervelas et d'autres comestibles propres à rassasier la faim la plus enracinée, et, de desssous sa robe, un bidon plein d'un délicieux petit vin blanc, qu'il mit à rafraîchir dans un ruisseau.

Les provisions étalées sur l'herbe, les deux convives s'assirent en face l'un de l'autre.

—Mais n'est-ce pas aujourd'hui vendredi? s'écria Hector au moment où l'ermite portait à sa bouche un morceau de jambon.

—Laissez!... j'ai là dans ma poche une dispense du Saint-Père en bonne forme qui m'autorise à faire gras en voyage.

Et il avala lestement le morceau de jambon.

La bouteille passait des mains de l'un aux mains de l'autre, et les comestibles disparaissaient à vue d'oeil.

—Puisque vous vous rendez dans le Comtat, reprit l'ermite ,pourquoi, avant d'entrer à Avignon, ne vous arrêteriez-vous pas dans mon ermitage?

—Est-ce sur mon chemin? répondit Hector.

—Sans doute... Au moins vous y reposeriez-vous quelques heures. Votre humeur me ravit, et si vous

avez quelque disposition à la vie religieuse, je n'hésiterai pas, tant je me sens d'estime pour vous, à vous laisser la survivance de l'ermitage.

Hector remercia l'ermite comme le méritait une si honnête proposition, mais lui déclara franchement qu'il n'avait pas la vocation.

—Qu'à cela ne tienne, venez toujours, répliqua le saint homme.

—Je ne demande pas mieux; mais quand arriverons nous à votre retraite?

—Demain soir.

—Eh bien! c'est entendu.

—Serrons donc les restes du dîner et partons.

——— —

VI

LA TOUR DU MONT VENTOUX

Le lendemain, un peu après la tombée de la nuit. Hector et l'ermite, qui n'avaient pas cessé de marcher depuis le matin, arrivèrent au pied du mont Ventoux.

—Nous voici près de Brantes, dit l'ermite; dans quelques minutes nous serons chez moi... Voyez-vous cette lumière là-bas, sur cette hauteur?... C'est là qu'est l'ermitage.

Hector regarda de tous ses yeux cette bienheureuse lumière qui brillait dans la nuit comme un phare; il foulait une terre hospitalière, et n'avait plus rien à craindre désormais de la maréchaussée.

—Il ya donc quelqu'un chez vous? demanda-t-il à l'ermite.

—Deux jeunes frères qui se consacrent sous moi à la vie religieuse... On savait que je devais revenir ce soir, et ils m'attendent.

Au bout d'un quart d'heure on atteignit la porte de l'ermitage, qui parut assez grand à Hector et solidement bâti en pierres. L'ermite frappa à cette porte deux coups très rapidement, puis un troisième et un quatrième encore, lentement et à un assez long intervalle des premiers.

—Toujours des précautions! dit Hector, qui avait remarqué cette manière singulière de frapper.

—Il en faut, mon jeune ami, dans un pays aussi mal habité, répondit l'ermite en branlant la tête.

Un jeune garçon vint ouvrir et conduisit les voyageurs dans une salle basse où une collation attendait l'ermite.

—Mettez-vous là, dit le saint homme à Hector; ici, quand il y a pour un, il y a pour deux.

Hector ne se le fit pas répéter, s'assit et tint tête à l'ermite. Cette collation se composait de gibier, de salaisons, de fruits et de vins du Languedoc de deux ou trois espèces. Ce qui avait été préparé pour un pouvait suffire à quatre.

—Le pays si mal habité dont vous me parliez tout à l'heure, dit Hector, produit, ce me semble, d'excellentes choses.

—Il y a de bonnes âmes qui ne me laissent manquer de rien, c'est vrai... mais il ne faut pas juger sur les apparences.

—Tant pis! les apparences sont délicieuses, répondit Hector qui mangeait à belles dents.

Quand le souper fut terminé, l'ermite souhaita le bonsoir à Hector et le fit conduire, par l'un des novices, dans une cellule fort propre, où il y avait un lit, une table et deux chaises.

Hector, qu'une lassitude extrême accablait et que la crainte d'être arrêté ne soutenait plus, ne perdit pas de temps pour se mettre au lieu. Une sensation inexprimable de bien-être s'empara de lui tandis qu'il s'allongeait entre les draps blancs; le sommeil ferma ses paupières ,et, tout en bénissant dans son âme l'ermite auquel il devait un si bon gîte, il s'endormit profondément.

Un rayon de soleil le réveilla. Ce gai rayon illuminait la chambre et dansait sur son lit. Hector se frotta les yeux, sauta par terre et courut à la fenêtre. Un magnifique spectacle se déroula sous ses regards. A sa

droite, la montagne dressait jusqu'au ciel ses escarpements couronnés de neige; à ses pieds, s'ouvrait un abîme dont la pente impraticable était semée de touffes de bruyère, de lavande, d'arbousier et de romarin. Cette pente se terminait au bord d'un plateau, dont les plans inclinés fuyaient jusqu'à l'horizon lointain. A gauche, et dans léloignement, les maisons du village de Brantes éparpillaient leurs toits rouges parmi les oliviers. Ces terres immenses, harmonieusement ondulées, frappées de la pure lumière du matin, piquées çà et là de bouquets d'arbres et projetant jusqu'à des limites sans bornes leurs lignes flexibles et leurs larges plans, avaient un caractère de beauté austère et sereine qui saisit Hector, malgré sa jeunesse.

Cependant le soleil étant au-dessus de l'horizon depuis une heure ou deux, Hector songea à s'habiller pour aller saluer l'ermite. Tout en s'habillant, il remarqua que son fusil et son couteau de chasse avaient disparu durant son sommeil. Hector pensa qu'on les avait enlevés pour les serrer en lieu sûr; néanmoins, cette découverte l'engagea à se hâter, afin de demander à celui des jeunes garçons qui, la veille, l'avait conduit dans la cellule, ce qu'il en avait fait. Mais quand il voulut sortir, il se trouva que la porte était fermée au verrou à l'extérieur.

—Voilà un surcroît de précaution fort singulier, pensa-t-il.

Il appela une fois, deux fois, trois fois: personne ne répondit.

Impatienté, il prit l'une des deux chaises qui ornaient la cellule et s'en servit comme d'une massue pour cogner contre la porte; mais cette porte était faite de fortes planches de chêne garnies de clous, et le prisonnier s'aperçut bientôt qu'il pourrait frapper longtemps sans endommager les panneaux.

Au dixième coup, la porte était encore intacte, mais

le chaise se brisait entre les mains d'Hector et tombait en morceaux.

Hector s'emparait déjà de la seconde chaise lorsqu'une chatière, pratiquée dans la porte, s'ouvrit.

—Enfin! dit-il en reconnaissant la figure de son jeune guide.

Celui-ci, sans mot dire, posa le menton sur la chatière et attendit.

La gravité de ce mouvement fit perdre à Hector le peu de patience qui lui restait

—Voyons, s'écria-t-il, suis-je prisonnier?... Qu'a-t-on fait de mon fusil et de mon couteau? pourquoi n'a-t-on pas répondu quand j'ai appelé?... Il y a une heure que je veux sortir!..' l'ermite est-il en prières?... Ouvre-moi la porte et conduis-moi vers lui!...

Le novice écouta tranquillement ce flot de paroles; mais, au lieu de répondre, il se mit à exécuter avec la tête, les bras et les mains, une multitude de signes dont la signification échappait à l'intelligence d'Hector.

—Quel langage est cela! s'écriait Hector, qui suivait de tous ses yeux la pantomine de son guide. Voyons.... es-tu sourd?

Le novice secoua la tête.

—Es-tu muet?

Le garçon inclina la tête.

—Au diable! Eh bien! va donc prévenir l'ermite que j'ai besoin de lui parler.

La chatière glissa dans sa rainure, et le muet disparut.

Hector, demeuré seul, s'assit sur la seule chaise qui lui restât et s'abandonna à des réflexions qui commençaient à n'être pas fort gaies. Qu'était-ce qu'un ermitage où l'on enfermait les gens après les avoir dépouillés de leurs armes, et dans lequel on avait affaire à des muets, comme dans le sérail du Grand Turc? Ces réflexions assombrissaient un peu l'esprit d'Hector, lors-

que le bruit d'une clef tournant dans la serrure lui apprit que l'ermite entrait dans sa cellule.

—Je crois, mon jeune ami, dit l'ermite après avoir soigneusement refermé la porte, que vous commenciez à vous impatienter... Ah! que vous avez le sang vif!...

—Parbleu! je voudrais bien vous voir à ma place... Au lieu d'une chaise, vous en auriez cassé quatre!

—C'eût été difficile, puisque la cellule n'en contenait que deux en tout.

—Deux ou quatre, peu importe! répondit Hector, qui ne put s'empêcher de sourire.

—C'est juste. Maintenant que nous voilà d'accord sur le nombre, expliquons-nous tranquillement.

—Et promptement.

—Soit! Que vous faut-il et que désirez-vous?

—D'abord, je veux mes armes... et puis, je veux sortir.

—Est-ce tout?

—Oui.

—Eh bien, mon jeune ami, nous allons, si vous le permettez, causer de tout cela. Je n'ai pas eu d'autre dessein en montant chez vous... Donnez-moi cette chaise et placez-vous à l'aise pour m'écouter.

Ce préambule et le sang-froid de l'ermite étourdirent Hector, qui s'assit sur le lit sans répondre.

—Cet ermitage, mon jeune ami, continua l'ermite, ne ressemble pas à tous les ermitages.

—Je m'en doute bien, répondit Hector.

—Ce doute fait honneur à votre perspicacité. On s'y trouve bien ou mal, selon qu'on prend les chosses comme il convient ou qu'on s'entête maladroitement.

—Faites-moi donc connaître ces choses, et je saurai comment on doit les prendre.

—Vous allez être satisfait, répondit l'ermite en toussant comme un homme qui se prépare à une narration.

Il ramena les pans de sa longue robe de bure sur ses

genoux, croisa ses jambes l'une sur l'autre, et reprit en ces termes :

—Tel que vous me voyez, je suis le chef d'une association d'honnêtes gens qui vivent du produit de leur commerce. Ce commerce n'est peut-être pas approuvé par les lois, mais il est certainement fort lucratif. Vous voyez que j'y mets de la franchise. Nous prélevons sur les grandes routes une dîme qui permet aux voyageurs de les parcourir ensuite en toute liberté; nous aidons les bourgeois à se procurer à bas prix les marchandises prohibées, et, au besoin, nous battons monnaie pour aider à la circulation des espèces si utiles dans un royaume policé, mais l'hiver seulement et lorsque tout autre genre d'industrie devient impossible.

—C'est-à-dire que je suis tombé dans une bande de voleurs, mêlée de contrebandiers et de faux-monayeurs?

—Vos substantifs sont peut-être un peu crus, mais enfin je ne chicanerai pas sur des mots. Va pour ce que vous avez dit! Tout voleurs que nous sommes,—je passe les autres qualités,—nous pratiquons les choses honnêtement, et nous menons une existence assez douce. Les dîmes qu'on nous paye et les autres bénéfices que nous tirons de nos diverses industrie sont partagés entre les associés par égales portions.

—Entre le voleur en chef et les sous-voleurs?

—Eh! mon Dieu, oui!... Vous voyez que c'est ici comme dans une république, seulement le chef prend trois portions.

—Très bien!

—Quand il n'y a point d'expéditions, point de marchandises à faire entrer par la frontière, lorsque nous n'aidons pas le roi dans la fabrication de la monnaie, chacun de nous fait ce qu'il veut de son temps... Ceux-là l'emploient à dormir, ceux-ci à chasser... d'autres à jouer... Il y en a qui se livrent à l'éture des arts d'agrément.

—Ah bah!

—Nous avons parmi nous deux peintres qui font des pastels charmants... sans compter un violoniste de première force, un joueur de flûte et deux chanteurs qui nous donnent de petits concerts délicieux. Vous les entendrez.

—Vous me comblez!

—Oh! nous avons encore d'autres divertissements.

—Vraiment!

—Parbleu! nous prenez-vous pour des moines?

—Je n'ai garde!

—Quelques-uns parmi nous ont les goûts anacréontiques; quand une jolie fille du pays leur plaît, ils l'enlèvent.

—C'est un peu vif.

—Oui, mais c'est plus court; croyez-moi, mon jeune ami, le nombre est grand des femmes qui veulent qu'on les traite en Sabines.

—La doctrine est hardie.

—L'expérience s'est chargée de me l'enseigner, répliqua modestement l'ermite; quand leurs vainqueurs, aiguillonnés par l'inconstance propre à la nature humaine, veulent passer à de nouveaux exploits...

—Ils renvoient tout bonnement leurs victimes.

—Comme vous y allez! ils les ramènent chez leurs parents, monsieur, avec quelque cadeau pour calmer les douleurs de la séparation! Il faut avoir des égards pour le beau sexe! C'est un conseil que je vous donne et qui vous sera profitable—dans l'occasion.

—Vous prêchez d'exemple, et je n'aurai garde de l'oublier.

—Nous avons en outre bonne table pour les gourmets, bals champêtres pour les danseurs, chiens d'arrêt et chiens courants pour la chasse; bref, mon jeune ami, nous égayons notre voyage terrestre du mieux que nous pouvons.

—Voilà qui est admirable, répondit Hector, qui n'avait jamais entendu parler d'un bandit de cette espèce; mais la justice?

Le bon ermite éclata de rire à ce mot.

—La justice! s'écria-t-il, on voit bien que vous ne connaissez pas le comtat Venaissin... Je crois pas qu'il y ai en Europe de pays où elle soit aussi bonne personne... C'est un pays de cocagne pour les gens de notre sorte... La justice nous aime, nous estime et nous protège.

—Quoi! la protection aussi?

—Sans doute! la justice sait que nous sommes de braves garçons qui voulons le bien d'autrui, mais jamais la mort du pécheur! Si la justice nous inquiétait, nous pourrions bien nous en aller, et sait-elle alors par qui nous serions remplacés? "Ne change pas ton cheval borgne contre un cheval aveugle," dit la Sagesse des nations. La justice suit le conseil de la sagesse, et moyennant une redevance que nous payons au vice-légat du pape, elle nous laisse parfaitement libres de continuer notre petit négoce. De ce côté-là, mon jeune ami, nous n'avons donc rien à craindre.

—C'est très bien, et voilà une confidence dont je vous sais un gré infini; mais tout cela ne dit pas pourquoi vous m'avez enlevé mes armes et pourquoi vous me retenez dans cette cellule.

—Nous y voici... Il faut de la méthode en toute chose...

—Voyons donc, et tâchez seulement d'abréger la méthode.

—Décidément, vous avez l'humeur impatiente!... C'est un défaut, et il faudra vous en corriger.

—Aujourd'hui, je n'ai pas le temps.

—Le temps viendra, mon jeune ami: mais en attendant, et pour vous faire plaisir, j'abrège.

—Merci, dit Hector en s'inclinant.

L'ermite rendit son salut à Hector et reprit le fil de sa narration:

—Lorsque je vous ai rencontré dans cette lande, où vous cherchiez votre chemin, votre air m'a plu... Ce que vous m'avez raconté de votre position m'a intéressé... Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que vous étiez un garçon d'esprit... Et j'ai toujours eu un faible pour les gens d'esprit; j'ai donc résolu, chemin faisant, de vous offrir d'entrer dans notre compagnie.

Hector réprima un geste d'étonnement.

—Vous avez du coeur, continua l'ermite, votre duel en fait foi... Vous avez de l'adresse... Je vous ai vu abattre une gélinotte, à balle, à cent pas... Vous ferez, j'en suis sûr, votre chemin parmi nous.

Durant tout cet entretien, Hector avait fait violence à son indignation. A cette dernière phrase, il éclata.

—De quel sang me croyez-vous donc sorti, s'écria-t-il, pour oser me faire de semblables propositions? Moi, voleur; moi, votre compagnon! Mais savez-vous bien que si j'avais une arme sous la main, je vous casserai la tête!

—Tout beau! mon jeune ami, calmez-vous!

—Que je me calme, scélérat!

—Eh! sans doute!... Ne saurait-on causer un p sans injurier les gens?... Laissez-là votre grande col re et écoutez-moi tranquillement.

—Qu'est-ce encore? reprit Hector qui frémissait rage.

—Je vous ai fait une proposition, c'est mon droit vous la refusez, c'est le vôtre. Ne nous fâchons pas p si peu, d'autant plus qu'il m'en reste encore deu vous faire.

—Dépêchez surtout!...

—Toujours impatient... Ah! que vous êtes je Puisque vous ne voulez pas être des nôtres... E dit?

—Encore!

—Bien... Il vous faudra m'indiquer alors la chose à laquelle vous tenez le moins, ou de la langue ou de la tête.

Hector bondit à ces mots.

—Ma tête ou ma langue? s'écria-t-il.

—L'une ou l'autre.

—Est-ce une plaisanterie?

—Point! C'est fort sérieux, et vous l'allez comprendre tout à l'heure, comme dit notre grand fabuliste. Asseyez-vous d'abord, vous serez plus commodément pour m'entendre.

Hector anéanti retomba sur le lit.

—Après les petites confidences que je vous ai faites,— con[illegible] quelque peu compromettantes, vous l'a- [illegible] aurait nous convenir de vous renvoyer [illegible] venu. Voilà de ces naïvetés qu'on ne [illegible] qu'on a vieilli sous le harnais. Etes- [illegible] ous ne parlerez jamais de tout ce [illegible] avec cette bonhomie qui m'est na- [illegible] hâtez pas de jurer, je n'en croirais [illegible] rs au service des indiscrétions les [illegible] Et puis peut-être encore dans la po- [illegible] quel vous a placé, seriez-vous bien aise [illegible] grâce au prix d'une révélation... Voilà [illegible] vous indigne, et vous froncez vos jeunes sourcils. [illegible]! mon brave faucon, les hommes sont des hommes, qui bâtit sur leur honneur bâtit sur le sable!

Hector réprima un geste d'impatience, et l'ermite [illegible]suivit:

—Nous avons bien le vice-légat pour nous, mais [illegible] avons toujours peur que votre glorieux roi Louis [illegible] n'intervienne dans nos petites affaires, sous pré- [illegible] que nous avons quelquefois franchi la Durance. [illegible]avez en outre mon goût pour les précautions; de [illegible] qui précède, la conclusion est facile à tirer. Vous

êtes entré dans mon ermitage, vous n'en sortirez plus; j'avais compte que notre entretien finirait mieux... Vous n'avez pas voulu, et je me lave les mains du résultat. Parole d'honne j'en suis fâché... vous me plaisiez fort... Enfin n'en parlons plus et faites votre choix. Si vous vous obstinez à ne pas vivre parmi nous, on vous coupera la tête, et le roman de votre vie sera clos dès le premier chapitre; si vous consentez à prendre rang parmi nos muets... très bien! on vous coupera la langue, et nous vous arrangerons une petite existence silencieuse, mais commode. Parlez, mon ami.

—Avez-vous pu penser que j'hésiterais un seul instant? s'écria Hector qui, durant le long discours de l'ermite, avait eu vingt fois envie de lui sauter à la gorge.

—Ainsi, votre choix est fait?

—Coupez-moi la tête et promptement.

—Vous allez être satisfait.

L'ermite jeta la clef de la cellule par la chatière et frappa des mains; la porte s'ouvrit, et deux bandits entrèrent. L'un tenait une espèce de sabre turc à la main lourd, luisant, bien affilé et large du dos, l'autre un paquet de cordes minces et solides.

Ils refermèrent la porte derrière eux et s'arrêtèrent sur le seuil.

—On va vous lier les mains et vous bander les yeux, reprit l'ermite, et la chose sera faite en un instant.

—Ce n'est point nécessaire; un gentilhomme reçoit la mort sans trembler.

—Comme vous voudrez.

—Je vous demande seulement cinq minutes pour recommander mon âme à Dieu.

—Je vous en donne dix.

Hector se mit à genoux dans un coin et pria avec ferveur.

Quand il eut fait au ciel le sacrifice de l'espéran

restre, il se tourna vers l'ermite. Ses yeux brillaient comme des diamants.

—Voilà qui est fait, dit-il.

—C'est bien! répondit l'ermite en faisant signe d'approcher à celui des bandits qui tenaient le sabre; maintenant, tournez le visage contre le mur.

Hector s'inclina sur un genou, la tête haute.

—A présent, baissez la tête.

—Ah! il faut aussi que je baisse la tête, dit le prisonnier en regardant l'ermite qui était debout derrière lui.

Le bandit, armé du sabre turc, retroussait ses manches silencieusement à son côté.

—Eh! sans doute; il faut que le cou soit nu et bien dégagé.

Hector leva les yeux au ciel une seconde, puis baissa la tête résolument.

L'éclair du sabre, que le bandit soulevait, passa sur le mur... Hector frissonna et ferma les yeux instinc-ivement.

Un grand éclat de rire retentit tout à coup derrière i.

Hector tourna la tête vivement.

L'ermite riait de tout son coeur, et le bourreau, les s croisés, tenait son sabre incliné, la pointe vers la re.

Mon jeune ami, dit l'ermite à Hector quand il put -urer, relevez-vous et allons déjeuner; nous repren-ons l'entretien au dessert.

VII

LES CHEMINS DE TRAVERSE

Hector suivit l'ermite, tout étourdi ; il but et mangea comme un homme qui sort d'un rêve affreux et qui n'a pas encore une idée bien nette des choses qu'il entend et qu'il voit.

Quant à l'ermite, il jouait des dents avec la régularité consciencieuse et l'appétit d'un homme qui n'a rien à se reprocher.

Lorsque le déjeuner, qui, selon la coutume de l'ermitage, était délicat et abondant, fut expédié, on apporta du café et des liqueurs, après quoi les deux convives restèrent tête à tête.

—Mon jeune ami, dit l'ermite, qui, renversé dans un grand fauteuil, buvait à petites gorgées son café brûlant, vous êtes évidemment un garçon de coeur...J'en aurais pu douter, que ce dernier trait dissiperait tous mes doutes... Avouez seulement que j'ai passablement joué mon rôle de croquemitaine!... Mon associé Biscot faisait, lui aussi, une admirable figure de coquin, avec son grand sabre et sa mine rébarbative.

—Mais pourquoi toute cette comédie? demanda Hector, qui avait fort envie de se tâter la tête pour s'assurer qu'elle tenait encore sur ses épaules.

—Tout bonnement pour vous éprouver.

—Que serait-il donc arrivé si j'avais offert ma langue?

—On l'aurait refusée, comme on a refusé votre tête. Là, franchement, que voulez-vous que nous en fassions?

—Ce que vous avez fait de celle du muet qui, ce matin, m'a parlé que par signes.

—Ce muet est un aspirant; il a bon pied, bon oeil et bonne langue. Croyez-vous que nous soyons en peine d'associés de bonne volonté? Quant à vous, mon jeune ami, on vous aûrait expédié dans un autre ermitage où vous auriez passé votre temps à méditer sur la vanité des biens de ce monde en époussetant nos habits de la confrérie... Un homme qui a peur, à quoi est-il bon?

—C'est juste; mais dites-moi, vous avez donc plusieurs ermitages?

—Une demi-douzaine.

—C'est très beau!

—Eh! ce n'est qu'un commencement, nous espérons bien dans l'avenir en avoir le double.

—Toujours dans le Comtat?

—Ici ou ailleurs... nous avons des projets d'établissements en Italie... le pays est bon. Il ne tient qu'à vous d'avoir la direction d'une de ces maisons.

—Encore! s'écria Hector.

—Toujours, mon jeune ami. On voit bien que notre connaissance est toute fraîche... Si vous êtes impatient, moi je suis entêté. Et puis croyez bien que vos idées se modifieront avec le temps. De quoi s'agit-il, en somme? de faire en petit ce que les conquérants,—ceux qu'on appelle des héros au collège,—font en grand. L'éducation vous a donné là-dessus beaucoup de préjugés. Moi qui vous parle, moi, frère Jean, j'ai pensé comme vous, mais c'est du plus loin qu'il m'en souvienne

—Voilà qui me flatte singulièrement, et je serais curieux de savoir ce que vous pensiez alors.

—Il est aisé de vous satisfaire. C'était il y a vingt ans, en 1680, j'étais alors étudiant à l'université d'Aix; je faisais de mon temps ce qu'en font les étudiants de tous pays; les tripots en prenaient le plus clair, le reste s'en allait je ne sais où. Cependant j'étudiais quelquefois; j'avais même toujours un volume de Virgile ou d'Aristophane dans ma poche, avec des cartes et des dés. Que de fois Mélibée ou Strepsiade m'ont consolé d'un méchant coup de lansquenet! Une certaine nuit, que nous jouions au pharaon chez une dulcinée du pays, un officier piémontais, qui perdait tout son argent et même plus, fit le méchant; des paroles on en vint aux coups; les têtes étaient échauffées par le vin, on dégaîna, et les femmes se sauvèrent en criant; les bougies tombèrent souffletées par les épées; l'on ferrailla dans l'obscurité, et je m'en mêlai comme les autres. Quand la lumière arriva pour éclairer le champ de bataille, on ramassa sur le carreau un fils de famille, l'officier piémontais et un bourgeois de la ville. Notre escapade fit du bruit, les parents de ceux qui étaient morts jetèrent de hauts cris et la justice intervint. Dans les pays de Parlement, la justice a toujours été fort méticuleuse: il fallut songer à fuir, et dès le soir je partis d'Aix, à pied, portant toute ma fortune dans un mouchoir, comme le philosophe Bias. Je ne m'arrêtai pas que je n'eusse atteint le territoire du pape. Alors seulement je respirai. Un ermite dont je fis la rencontre me mena chez lui, près de la montagne St-Jacques, non loin de Cavaillon.

—C'est un peu mon histoire d'il y a cinq jours.

—Tout à fait; mais le résultat n'en fut pas le même, comme vous allez en être convaincu. Les confidences que me fit l'ermite sur les petites douceurs de son état me donnèrent du goût pour la vie cénobitique. J'étais d'ailleurs sans sou ni maille, et la Provence m'était interdite. Je fis donc le dévot et me composai une mine

cafarde, à l'aide de laquelle je me munis de toutes sortes de bons certificats. Après deux ou trois ans de noviciat, j'entrepris de m'établir ermite pour mon compte particulier. Il y avait justement alors un ermitage vacant au pied du mont Ventoux. Je m'y rendis pour voir de quoi il s'agissait. L'ermitage me parut commode, vaste, bien situé dans un lieu solitaire, et tout à fait propre au métier que je voulais entreprendre. Je demandai sur-le-champ à l'évêque de Vaison, qui en est le diocésain, l'agrément de m'y établir; il me l'accorda, et je vins m'y fixer. La fortune y conduisit peu de temps après un jeune homme dont j'avais fait la connaissance à Aix. D'étudiant qu'il était alors, il était devenu contrebandier. Ce métier périlleux l'avait mis en rapport avec un aventurier qui butinait sur les chemins du roi, et, dans l'occasion, ils se prêtaient secours mutuellement. L'étudiant me proposa d'entrer en relations avec le capitaine Henriot, c'était le nom de l'aventurier. J'acceptai; notre première entrevue détermina les bases de notre association. Il fut convenu que mon ermitage, dont le capitaine Henriot, admira la situation au milieu des rochers, servirait de quartier-général à la troupe et de refuge en cas d'alerte. Nous nous partageâmes le commandement. A l'aide de quelque argent qui me fut avancé, je fis griller les fenêtres, ferrer les portes, rehausser les murs, afin, disais-je à mes ouailles, de me mettre à l'abri des attaques noctur[illegible] Une tour, dont une cloche dissimule la véritable [illegible]nation, en lui donnant l'apparence honnête d'un [illegible], acheva d'assurer à mon ermitage la solidité [illegible] petite citadelle. Le capitaine Henriot s'est re[illegible] affaires, il y a cinq ans; il se faisait vieux, et sa [illegible] les bénéfices lui permettait de vivre en ren[illegible] Depuis lors, je commande seul à nos divers asso[illegible] notre commerce prospère, et je puis compter sur [illegible] honnête aisance quand viendra l'heure de céder ma

place à un autre. J'achèterai alors une petite terre dans les environs de Sorgues, dont la situation me plaît, et j'achèverai ma vie entre le vin qui console et les poètes latins que j'ai toujours aimés, Tibulle, Horace, Virgile Catulle et Juvénal.

La biographie de frère Jean, de laquelle Hector ne perdit pas un mot, lui donna le loisir de recueillir ses esprits. Il savait déjà que la colère et la menace glissaient sur l'âme de frère Jean comme de l'eau sur une toile cirée; il en avait éprouvé l'inutilité et jugea prudent d'y renoncer. Il se contint donc et s'inclina en signe d'assentiment, lorsque l'ermite eut cessé de parler.

—Voilà qui est fort curieux, dit-il, et j'admire par quel enchaînement d'aventures vous êtes arrivé de l'Université d'Aix à l'ermitage du mont Ventoux; mais frère Jean, ai-je mal entendu, ou par hasard ai-je mal compris? Ne n'avez-vous pas dit que dans votre compagnie on ne pratiquait pas le meurtre?

—C'est là, et permettez-moi de m'en glorifier, une des heureuses modifications que j'ai apportées dans nos règlements intérieurs.

—Ainsi, vous ne tuez jamais?

—Vous savez le proverbe, mon jeune ami: ni jamais ni toujours ne doivent s'employer. Lorsqu'on veut nous tuer, il faut bien que nous nous défendions. Pour être ermites, on n'en est pas moins hommes!

—Alors, pourquoi cet appareil formidable de fusils, de pistolets, de sabres, de poignards?

—En politique, il est de principe que, lorsqu'on veut avoir la paix, il faut se préparer à la guerre. Ainsi faisons-nous. Il arrive parfois, d'ailleurs, que nous ayons affaire à des gentilshommes récalcitrants... il faut bien alors en découdre... Mais ces fâcheuses rencontres sont rares, et nous les évitons le plus que nous pouvons.

—Par amour de la paix?

—Et par respect pour l'économie.

—Comment cela.

—C'est fort simple. Chaque homicide est taxé mille écus, en gros, et quand il s'agit d'un personnage de condition, il en coûte six mille livres à la communauté.

—Et vous trouvez que c'est un peu cher pour vos moyens?

—Précisément. Savez-vous bien que nous payons, bon an mal an, six mille écus d'impôts au vice-légat, sans compter le casuel?

—C'est beaucoup pour un ermitage.

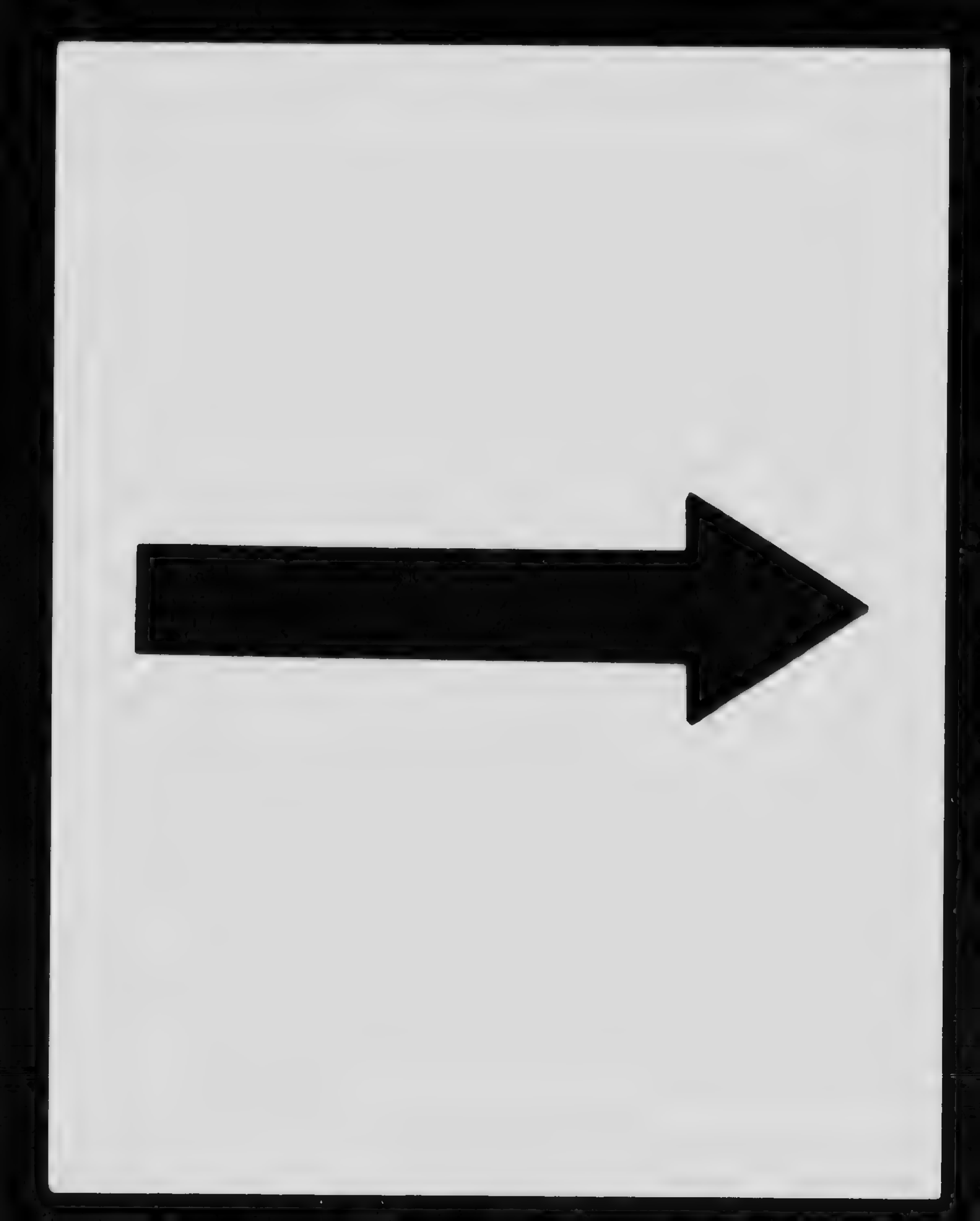
—C'est trop... Mais quels sacrifices ne ferait-on pas pour avoir sa tranquillité?

Frère Jean acheva d'avaler son troisième petit verre d'eau-de-vie de Cognac et se leva, le teint pourpre, l'oreille rouge et le visage souriant.

—Maintenant, mon jeune ami, que vous connaissez notre existence comme moi-même, vous plairait-il de visiter notre établissement?

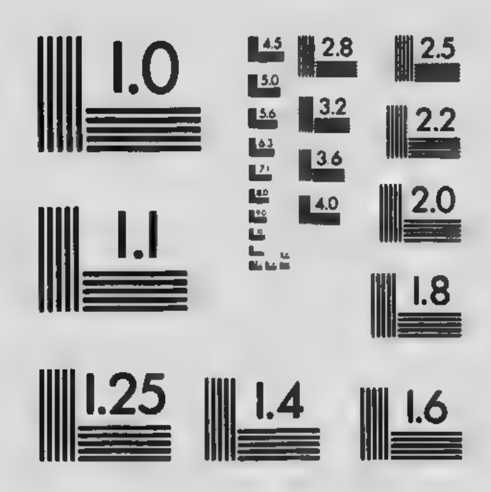
—Volontiers.

Frère Jean ouvrit la porte et sortit, suivi d'Hector. Ils traversèrent ensemble une première pièce voûtée qui donnait sur une cour extérieure. Cette cour, fermée d'un mur épais, au sommet duquel on arrivait par de petits degrés, avait vue sur la campagne. Elle entourait l'ermitage de trois côtés, l'abord du quatrième étant protégé par le précipice. Dans cette cour, plantée de figuiers et d'amandiers, bâillaient au soleil trois chiens de la taille et de l'espèce de Turc. Quant à Turc, il dormait comme un satrape à l'ombre. Frère Jean fit remarquer à Hector que certaines pierres du mur se détachaient à volonté et que les cavités qu'elles laissaient à découvert pouvaient servir, dans l'occasion, de meurtrières. La tour, haute à peu près d'une trentaine de pieds, couronnait l'ermitage et dominait tout le pays. Une sentinelle veillait sans cesse dans la lanterne de cette tour. Les bâtiments de l'ermitage, commodément



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





distribués pour une douzaine de locataires, n'offraient en apparence que le logement de l'ermite et de deux ou trois novices. Des cloisons habilement dissimulées et des portes cachées dans l'épaisseur des murs, séparaient la plupart de ces pièces du reste de l'habitation. Dans un caveau situé sous la chapelle et qui avait jadis servi de cimetière aux ermites, on entassait les armes et les provisions. Un ordre merveilleux régnait dans toutes les parties de l'édifice; les cierges brûlaient dans la chapelle, et la croix de bois en surmontait le porche.

—Vous le voyez, mon jeune ami, dit frère Jean, son éminence le vice-légat peut venir en personne nous faire une visite pastorale; toute chose est à sa place, depuis ma barbe jusqu'à mon frère lai, et il n'aura que des éloges à n[illegible] adresser.

Hector ne répondit mot, mais s'il avait eu un pistolet sous la main, il aurait fait sauter la cervelle à ce coquin.

Vers le soir ,on reconduisait Hector dans sa cellu[illegible]

—Dormez tranquillement, lui dit l'ermite, vous fer[illegible] vos réflexions demain matin, et, vers midi, je viendr[illegible] savoir ce que vous aurez décidé.

Hector se coucha, mais trop de sentiments divers a[illegible]taient son âme pour qu'il pût dormir. Son pouls b[illegible]tait comme s'il avait eu la fièvre; une chaleur brûlan[illegible] l'étouffait: il pensa que la fraîcheur de l'air calme[illegible] son sang; il se leva et se pencha sur l'appui de la f[illegible]tre. La lune sereine nageait dans le ciel pur, et la c[illegible]pagne endormie reposait dans le silence de la n[illegible]. Hector regarda l'horizon baigné d'une clarté limp[illegible] les champs sauvages dont les lignes se perdaient d[illegible] les ondes transparentes d'une lueur douteuse, les [illegible]sons effacées de Brantes que révélaient quelques [illegible]celles clignotant dans l'immensité, et des pensées [illegible]velles assaillirent son jeune coeur. Après l'heureuse enfance, les premières amertumes de la vie présentaient à sa jeunesse leur calice inépuisable. A peine av[illegible]-il

marché quelques pas, que déjà lui étaient venues, de toutes parts, les inquiétudes et la souffrance. Il était seul à un âge où d'autres grandissent sous le regard d'un père. Qu'était-ce donc que cette existence qu'il avait rêvée active et tourmentée, mais vaillante, belle et joyeuse, et qui, dès le commencement, lui montrait le vol, le meurtre et l'impudence sous les traits d'un bandit? Un profond découragement l'envahit tout entier; son coeur se gonfla sous le flot d'une tristesse immense qui montait comme la marée. Plein de cet effroi secret qui s'empare des âmes au moment où la vie et l'action les saisissent, Hector leva les yeux vers le ciel. Le spectacle de la nature, dans son implacable sérénité l'émut et l'épouvante tout ensemble; une larme naquit au bord de sa paupière, trembla suspendue à ses cils, et glissa le long de sa joue où la pâleur de la mort succédait à la rougeur ardente de la fièvre.

—O mon père! mon père! murmura-t-il, et il cacha sa tête entre ses mains pour ne pas voir la lune impassible sourire à la nuit.

Il avait fait le sacrifice de sa vie au hasard, et le hasard n'en avait pas voulu. Alors, il se souvint de ce que son père lui avait dit à son lit de mort. Hector avait, tout d'abord marché dans sa carrière comme un boulet, il lui restait à glisser au travers des obstacles comme une rivière qui tourne les promontoires tracés par les collines et creuse son lit dans les vallées. Après la ligne droite c'était la ligne courbe. Hector roula quelque temps ce projet dans sa tête, livrant au souffle humide et froid de la nuit son front endolori et ses cheveux flottants. Ces quelques heures données à la méditation, cet apprentissage de l'abandon vieillirent son esprit de dix années.

Quand les premières teintes laiteuses du jour blanchirent l'atmosphère, il quitta la fenêtre où le frisson le glaçait et regagna son lit. Ses yeux cédèrent à la fa-

tique et il dormit d'un sommeil lourd et tourmenté. Lorsque, à midi, frère Jean entra dans la cellule du prisonnier, une fièvre ardente consumait Hector. Cette fièvre le tint cloué pendant plusieurs jours sur son lit, mais au bout d'une semaine, la fièvre tomba et il reconnut ceux qui l'entouraient. C'étaient frère Jean et son camarade Biscot.

—Enfin! dit frère Jean, je croyais, Dieu me pardonne, que vous n'en reviendriez pas!

—Où suis-je? demanda Hector comme s'il sortait d'un rêve.

—Toujours à la tour du mont Ventoux.

La tête d'Hector retomba sur l'oreiller.

—Mon jeune ami, reprit l'ermite, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas attraper la fièvre trop souvent. Encore un essai de ce genre et vous pourrez bien ne plus courir de nouvelles aventures.

A la fin de la semaine suivante, et grâce à sa robuste constitution, Hector était en pleine convalescence.

—Mon jeune ami, lui dit frère Jean le premier jour qu'il put se lever, remerciez Biscot, que voilà. Si, une fois, il a failli vous couper la tête, il a racheté cette peccadille en vous sauvant la vie.

—A moi? s'écria Hector.

—A vous-même. Vous avez eu le diable au corps pendant huit jours... Quel sang avez-vous dans les veines? C'est du vif-argent! Trois fois vous avez voulu vous jeter par la fenêtre, vous y mettiez même une insistance toute particulière. Trois fois Biscot vous a ramené de force dans votre lit... D'où vous vient ce goût singulier pour les voyages aériens?

Hector sourit et fit un petit signe de tête amical à Biscot.

—Eh! s'écria frère Jean, voilà notre malade sauvé! Cours à la cave, Biscot, mon ami, et prends deux ou trois bouteilles des meilleurs crûs; choisis entre autres

la plus grosse de celles que nous avons prises au sommelier de monseigneur l'archevêque d'Aix. Je prétends les boire à la santé de mon protégé.

Hector ne sourcilla pas; une épithète de plus ou de moins n'était plus faite pour l'épouvanter, son parti était pris.

—A propos, ajouta frère Jean lorsque Biscot eut apporté les bouteilles, avez-vous fait vos réflexions, mon jeune ami?

—Oui.

—Eh bien?

—J'accepte.

Frère Jean battit des mains.

—Voilà qui est agir et parler en garçon d'esprit, s'écria-t-il; je savais bien que vous nous viendriez; un homme de votre trempe n'est pas fait pour rester longtemps sous le joug des préjugés.

—Biscot, reprit frère Jean après avoir vidé un verre du vin destiné à monseigneur l'archevêque d'Aix, j'abandonne, en faveur de cet heureux événement la part qui me revient sur notre dernière capture, et je veux qu'il y ait grand festin ce soir.

Biscot, au comble de la joie, disparut comme l'éclair. Au bout d'un instant, on entendit les acclamations qui saluaient la bonne nouvelle apportée par Biscot.

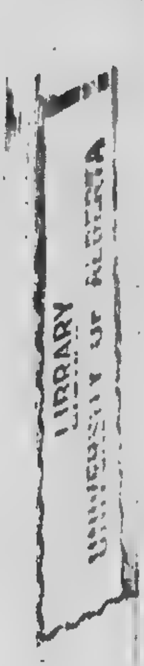
—Voilà ces gaillards qui se réjouissent, reprit frère Jean; nous en ferons bien autant, si Dieu nous prête vie, et il nous la prêtera.

—C'est bien le moins qu'il nous doive, répondit Hector, qui voulait gagner la confiance de son hôte.

—Vous ne sauriez croire combien votre résolution me ravit. Vraiment! je ne sais pas ce que j'aurais fait pour vous retenir. Que vous me remercierez un jour d'avoir eu de l'entêtement!

—Je l'espère bien!

—Nous nous enrichirons tout doucement, et, à nos



heures perdues, nous traduirons les vieux poëtes, mes favoris.

—A vous parler franc, je ne suis pas très fort en matière de latinité.

—Tant mieux! je vous enseignerai cette langue divine. Ah! mon ami, quelle joie de lire les églogues à l'ombre des hêtres! Mes associés sont de fort dignes garçons, mais le moyen de causer avec eux? Je n'en sais que deux ou trois—les artistes—avec lesquels on puisse échanger quelques propos honnêtes; et encore ceux-ci ne sont-ils pas toujours sous ma main. Vous apportez un élément nouveau à notre confrérie, l'élément de la conversation.

—Je m'en réjouis.

—Je prétends aussi vous enseigner un peu de grec.

—De grec aussi?

—Oui, afin de pouvoir comparer Horace à Pindare.

Frère Jean parla quelque temps sur ce ton, et il résulta de l'entretien et de la perspective qu'il ouvrit aux regards d'Hector, que jamais philosophes athéniens rêvant aux bords de la mer Egée, sages méditant sous l'ombrage sacré des bois d'oliviers, épicuriens endormis sur les rivages de Naxos, ne vécurent plus heureux sous l'oeil bienveillant des dieux immortels, qu'ils ne vivraient dans leur académie du mont Ventoux.

Peu de jours après cette conversation, Hector fut en état de marcher; frère Jean lui fit faire quelques promenades dans les environs, graduées sur le retour de ses forces: bientôt après on lui rendit ses armes, mais on eut grand soin, dans les premiers temps, de ne le laisser sortir qu'en compagnie de deux ou trois associés, et encore ne s'aventurait-on qu'à peu de distance. Un jour enfin, frère Jean prévint Hector, avec lequel, depuis sa maladie, il vivait dans la meilleure intelligence, qu'il comptait partir dans la soirée pour une expédition lucrative, avec une douzaine de ses associés.

—Vous serez des nô res, ajouta l'ermite.

—Très bien, dit Hector dont le coeur se mit à battre fort vite, mais qui dissimulait son trouble.

—Ainsi, tenez-vous prêt.

—Ce ne sera pas long.'. L'expédition sera fort lucrative, je n'en doute pas, puisque c'est vous qui la dirigez, mais sera-t-elle périlleuse?

—Bah! il s'agit d'emprunter au propriétaire du château de Bonneval les fermages qu'il doit recevoir aujourd'hui; les domestiques crieront et ce sera tout... mais pourquoi cette question?

—Parce que j'ai déchargé ce matin mon fusil sur un milan et que je le rechargerais s'il était besoin.

—Rechargez toujours, mon jeune ami, c'est une précaution qui ne nuit jamais.

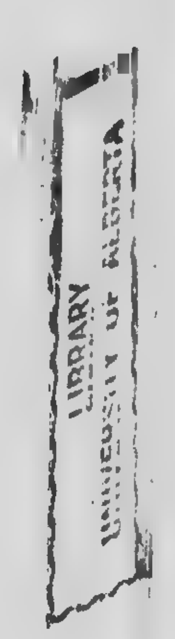
Vers dix heures, on partit. Hector était décidé cette fois, et quoi qu'il pût arriver, à reconquérir sa iberté. Il s'en était fait la promesse à lui-même, et il s'éloigna de l'ermitage bien résolu à n'y plus rentrer. On était alors vers la fin du mois de mai, pendant les plus longs jours de l'année. La nuit avait, grâce aux étoiles qui scintillaient au ciel, la clarté du crépuscule. Frère Jean était d'une gaieté folle.

—Voilà mon jeune ami qui va faire ses premières armes, disait-il: je veux lui ménager le plaisir d'arrêter quelque carrosse si nous en rencontrons chemin faisant.

Et un moment après il reprenait:

—Ne vous semble-t-il pas que nous sommes des bergers thessaliens en quête de leurs brebis égarées sur le mont Olympe? ou bien encore que, tels que de jeunes Spartiates, nous allons aux jeux Pythiques, disputer les prix du disque et du javelot?

Hector répondait gaiement à tous ces beaux discours et attendait avec impatience l'occasion de gagner à travers champs. Cependant, comme on avait bien soupé avant de partir et qu'on ne se gênait pas pour causer, on



s'aperçut au jour levant que l'on s'était égaré. Il ne fallait pas songer à revenir sur ses pas pour attaquer le château de Bonneval en plein midi. Il fallut donc chercher un gîte où la troupe pût attendre la tombée de la nuit: ce gîte on le trouva dans un bois voisin de Carpentras, où frère Jean conduisit ses associés. Le bois, fort touffu, bordait une route sur laquelle on pouvait, et seulement pour s'entretenir la main, faire un bon coup.

Quand le soleil fut haut, les bandits s'étendirent sur l'herbe, à l'ombre, frère Jean posa deux sentinelles pour éviter toute surprise ,et la troupe entière, accablée par la chaleur, ne tarda pas à s'endormir profondément. Hector, qui avait paru un des premiers céder au sommeil, ouvrit les yeux; il était adossé contre un chêne, sa carabine en travers sur les genoux. Sans remuer la tête, il promena ses regards autour de lui. Partout la respiration des dormeurs soulevait régulièrement leur poitrine. L'occasion qu'il attendait depuis longtemps lui parut enfi narrivée. Il se mit sur son séant, arma silencieusement sa carabine pour être prêt à s'en servir en cas d'alarme, ramena ses jambes sous lui, et, s'accroupissant sur les genoux et les mains, il commença à marcher au milieu des voleurs étendus.

Frère Jean occupait l'une des extrémités de ce bivouac improvisé; couché sur un talus où l'herbe était épaisse et drue, il dormait la tête appuyée sur les bras. Sa forte poitrine, élargie par sa puissante respiration, se gonflait et s'abaissait à temps égaux; indolent et tranquille, on aurait dit un faune antique surpris par le sommeil au moment où il guettait une nymphe au passage.

Hector s'arrêta un instant pour contempler ce calme et hardi coquin.

—Juel démenti au sommeil des justes! dit-il en lui-même.

Tirant alors un bout de papier de sa poche, il écrivit à l'aide d'un crayon quelques mots qu'il signa de son nom, puis ayant suspendu le papier à l'épine d'un buisson, il continua de s'avancer en rampant.

Hector ne savait pas dans quelle direction frère Jean avait placé les deux sentinelles, et il craignait un peu de tomber sur l'une d'elles, mais il était résolu, en ce cas, d'user de ses armes. Il avait fait à peu près une cinquantaine de pas, lorsqu'il aperçut, à travers le taillis, un des voleurs assis sur le gazon, le dos contre un arbre.

Hector reconnut Biscot et se coucha à plat-ventre, la main sur la détente de sa carabine. Mais ayant remarqué, au bout de quelques secondes, la profonde immobilité de Biscot, il releva la tête doucement et se glissa dans l'herbe comme un serpent.

Biscot, les yeux fermés, le menton sur la poitrine et les mains croisées dévotement sur ses genoux, imitait consciencieusement l'exemple du capitaine.

-Dors, mon brave Biscot, murmura intérieurement Hector; il m'eût répugné de te casser la tête, à toi qui jouais si tragiquement un rôle comique. Laisse ton grand sabre reposer en paix dans son fourreau, et permets-moi de prier Dieu pour qu'il m'accorde la grâce de te rendre un jour la peur que tu m'as faite!

Biscot n'avait garde de répondre à un discours qu'il n'entendait pas. Il ronflait dignement et ne remuait non plus qu'une borne. Au bout de trente pas, Hector, étant hors de vue, se dressa sur ses pieds, et, prenant au travers du bois, courut dans la direction de la route, qu'il atteignit promptement.

VIII

ORESTE ET PILADE

Hector n'avait pas fait cinq cents pas dans la direction de Carpentras, qu'il aperçut un carrosse à deux chevaux qui s'avançait de son côté au grand trot. Il courut tout de suite au devant du carrosse, et cria au cocher d'arrêter.

Le cocher, qui ne s'attendait à rien moins qu'à rencontrer un homme armé jusqu'aux dents au beau milieu de la grande route, perdit la tête, et, retenant l'attelage d'une main, se mit à le fouetter de l'autre. Les chevaux, pressés et contenus en même temps, commencèrent à se cabrer, et, poussant la voiture de droite à gauche, menaçaient de la jeter dans les fossés ou sur quelque tas de pierres.

Cependant Hector ne cessait pas de crier, et le cocher frappait toujours. Mais quand il vit près du carrosse celui qu'il prenait pour un bandit, le pauvre homme recommanda son âme à Dieu et le fouet s'échappa de ses mains tremblantes.

Tiré de son repos par les secousses violentes que les chevaux imprimaient au carrosse, un gentilhomme mit la tête à la portière et regarda autour de lui pour voir ce qui se passait. Une petite fille s'accroupit sur les coussins du carrosse, et, glissant son visage enfantin sous le bras du voyageur, examina l'aventurier d'un air

effaré. Hector s'étant approché poliment, ôta son chapeau et salua.

—Monsieur, dit-il d'une voix un peu essoufflée, gardez-vous bien d'aller plus avant; vous trouveriez dans le bois qui est au bout du chemin une troupe de voleurs qui pourraient vous faire un mauvais parti.

Le gentilhomme regarda son interlocuteur de la tête aux pieds, et tirant d'une poche de la voiture un long pistolet, il en montra le tube noir par la portière.

—Monsieur, répondit-il, vous me paraissez connaître beaucoup ces voleurs dont vous parlez, et c'est pourquoi si vous faites un pas de plus, vous allez me contraindre, bien contre mon gré, à vous casser la tête.

Hector trouva le remerciement fort étrange, et il allait se fâcher, lorsqu'il reconnut, à l'inspection de sa personne, qu'il portait encore l'uniforme de la profession, une carabine sur l'épaule, une ceinture chargée de poignards et de pistolets, avec un grand couteau de chasse pendu au côté.

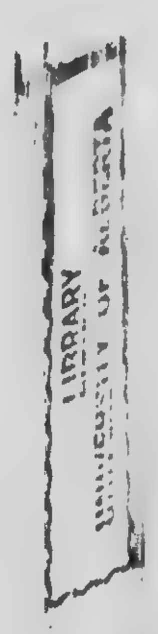
—Monsieur, dit-il en rougissant, je ne suis pas ce que vous supposez. Plus tard, vous en aurez la conviction. Si ce n'est pas pour vous, que ce soit au moins pour cette enfant qui nous écoute. Rebroussez chemin. Voici mes armes; si je vous trompe, au premier soupçon vous serez libre de me brûler la cervelle.

Hector parlait avec une extrême volubilité; tout en parlant, il avait détaché ses armes et il les présentait au gentilhomme qui le regardait attentivement. L'air, le langage, l'action d'Hector étonnèrent le voyageur.

—Montez, monsieur, reprit-il, et gardez vos armes. Si vous me trompez, vous en porterez la peine devant Dieu, mais je ne vous fera pas l'injure de me méfier de vous plus longtemps.

Un laquais ouvrit la portière et Hector s'y jeta.

—Tournez bride !s'écria-t-il au cocher qui, malgré



son épouvante, n'avait pas perdu un mot de ce rapide entretien.

Le cocher ne se fit pas répéter l'ordre deux fois, et un laquais lui ayant rendu son fouet, il partit plus vite qu'il n'était arrivé.

Le carrosse dans lequel Hector venait d'entrer renfermait trois personnes: le gentilhomme, qui paraissait avoir une cinquantaine d'années, une petite fille qui en avait huit ou dix au plus, et une vieille gouvernante. Deux laquais accompagnaient le carrosse, armés chacun d'un mousqueton et d'une épée; mais à leur contenance et aux regards inquiets qu'ils jetaient en arrière on comprenait qu'ils n'auraient pas fait une vaillante figure en cas d'attaque.

Hector expliqua en peu de mots par quel concours de circonstances il s'était trouvé en compagnie de bandits et l'on poussa du côté d'un château voisin de Carpentras où l'on arriva sans encombre.

—Monsieur, dit le gentilhomme à Hector, aussitôt qu'ils furent descendus, je vous prie d'agréer l'expression de mes regrets pour les paroles que je vous ai adressées lors de notre rencontre; ma seule excuse est dans l'étrangeté de cette rencontre même et dans l'étrangeté plus grande encore de votre costume. Je suis M... le Blettarins, et si je puis vous être utile en quoi que ce soit, disposez de moi et des miens.

Hector se nomma, et la connaissance ainsi faite, on soupa gaiement.

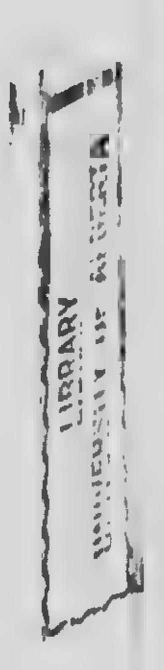
M. de Blettarins voulut à toute force retenir Hector à la couchée, et celui-ci, craignant de ne pouvoir arriver à Avignon avant la fermeture des portes, consentit. Certaines circonstances provoquent parfois en quelques minutes une intimité plus vive que ne le feraient dix années de relations; les deux gentilshommes étaient à peine assis en face l'un de l'autre, que déjà l'entretien tournait aux confidences. Hector raconta son

aventure à M. de Blettarins sans dissimuler aucune des particuarités qui pouvaient en rendre les conséquences périlleuses, et M. de Blettarins ne cacha pas à Hector qu'il était à la veille de quitter la Provence pour se retirer dans une autre partie du royaume où la part qu'il avait prise aux troubles de la Régence ne lui fût pas un motif de persécution.

—Il paraît, ajouta-t-il, qu'on se souvient encore de moi dans le parti du roi, bien qu'on m'ait tout à fait oublié dans le parti des princes dont j'étais. Si je n'avais point d'enfant, je prendrais du service chez un prince étranger où j'aurais occasion de me faire tuer en guerroyant contre les Turcs; mais j'ai une fille, et je me dois tout à elle.

Quant à cette petite fille, elle s'était prise pour l'hôte de son père d'une amitié singulière, qu'elle lui témoignait de mille façons charmantes. Elle allait et venait sans cesse, lui apportant les plus belles fleurs du jardin et les meilleurs fruits du verger, lui souriant quand il parlait, et l'égayant de son babil expansif et caressant.

A la fin du souper, et bien qu'il y eût une grande différence d'âge entre les deux convives, la sympathie qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre s'était changée en amitié. Hector avait toute la fougue, l'ardeur, la confiance audace que donne la jeunesse ,et en même temps cette promptitude dans l'action et cette fermeté dans la pensée qui naissent de l'habitude des dangers. M. de Blettarins avait la sérénité et la douceur d'un homme qui, ayant vu beaucoup d'événements, les a comparés entre eux et s'est résigné à subir les choses qu'il ne peut pas empêcher. C'était un esprit calme, réfléchi, mais résolu, il se retrouvait dans la superbe d'Hector et souriait à l'expression un peu téméraire de ses espérances, sachant bien que l'expérience et la tristesse lui viendraient toujours assez tôt, après qu'il se serait déchiré les pieds à toutes les ronces de la vie. Ils se quittèrent



très avant dans la nuit, après s'être embrassés comme un père et un fils qui se revoient après une longue séparation. Lorsque Hector se réveilla, il faisait grand jour déjà depuis longtemps; il ouvrit la fenêtre et aspira l'air tiède avec un indéfinissable ravissement. Il lui sembla qu'il avait mieux dormi qu'il n'avait fait dans son trop long séjour à la tour du mont Ventoux; son coeur battait plus librement, un sang plus généreux gonflait ses veines. La nature lui parut plus belle, les émanations de la terre échauffée par le printemps, plus douces, l'air plus souple et plus suave à ses lèvres, et plein d'idées riantes, il descendit au jardin où la fille de M. de Blettarins courait sur l'herbe, plus jolie, plus gaie et plus alerte qu'une alouette dans les sillons. Son hôte l'attendait et le retint jusqu'à midi, mais alors il fallut se séparer.

—Je ne vous ai rien offert, parce que la maison et tout ce qu'elle contient sont à vous, lui dit M. de Blettarins, si cependant quelque chose...

Hector, qui rougissait encore à la pensée d'accepter un service, et qui se croyait le maître du monde parce qu'il avait la liberté, se hâta d'interrompre M. de Blettarins. D'une main il toucha la garde de son épée et de l'autre il montra le ciel. M. de Blettarins comprit ce geste et sourit.

—Allez, dit-il, et que Dieu vous protège! Cependant, ajouta-t-il, il m'eût été doux de vous laisser un souvenir qui vous rappelât notre rencontre.

—Eh bien! répondit Hector, il vous est facile de m'accorder une grâce dont aucune chose n'effacera le souvenir et qui, j'en suis sûr, me portera bonheur.

—Parlez... faites, agissez... vous êtes le maître ici.

Hector montra à M. de Blettarins sa fille qui dormait sur un sofa où elle s'était couchée après mille jeux et où le sommeil l'avait surprise. Ses beaux bras jetés sur un coussin, ses longs cheveux à demi-bouclés

autour de son visage, son épaule ferme et blanche qui saillait hors de la robe entr'ouverte, ses pieds d'enfant qui pendaient au bas du sofa, sa taille ployée comme un roseau, prêtaient à sa pose abandonnée une grâce infinie. Elle avait, de ses mains ouvertes, éparpillé sur le sol une gerbe de fleurs, quelques-unes brillaient parmi ses cheveux et sur sa robe; elle souriait comme ces divins enfants qui dorment dans les missels sous les ailes d'argent d'un bel ange, et sur ses joues purpurines, ses tempes délicates, son front qui avait la fraîcheur veloutée des pêches, on voyait poindre cette légère transpiration que le sommeil chasse du sang à la peau, chez les natures saines et jeunes.

—Me permettez-vous d'embrasser Christine? demanda Hector.

M. de Blettarins fit signe à son hôte de faire ce qu'il voudrait, et celui-ci, s'approchant doucement de la petite fille, se pencha et l'embrassa au front. Christine ouvrit les yeux à demi, sourit, les referma, roula un de ses bras autour du cou de l'ami qu'elle avait depuis vingt-quatre heures, et, remuant ses lèvres, qui étaient comme une rose en fleur:

—Adieu... Tu reviendras, dit-elle.

Hector effleura de nouveau le front humide et frais de l'enfant, dénoua le doux lien qui l'enchaînait et se retira. Quand il se retourna vers M. de Blettarins, une larme tremblait entre ses paupières sans qu'il sût pourquoi.

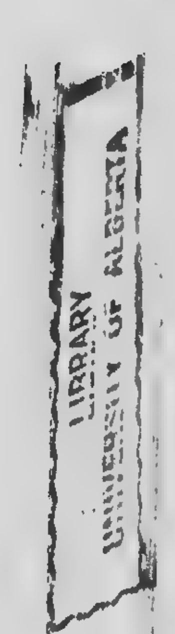
—A mon tour maintenant de vous demander quelque chose, dit M. de Blettarins.

—A moi?

—Je vous préviens d'abord que tout refus m'offenserait.

—Vous n'avez point à en redouter de ma part.

—Vous avez un couteau de chasse qui me plaît; don-



nez-le moi et acceptez en retour cette épée. De la sorte, vous ne pourrez jamais la tirer sans penser à moi.

M. de Blettarins présenta à Hector une épée en acier de Tolède dont la lame, exible et large, reposait dans un fourreau de cuir jaune. C'était bien l'arme qu'il fallait à un soldat, précieuse par la matière et la qualité, simple par le travail. Hector prit le ceinturon et le boucla à sa taille.

—Telle je l'ai reçue, dit-il en faisant briller l'épée au soleil, telle je la porterai, droite et sans tache!

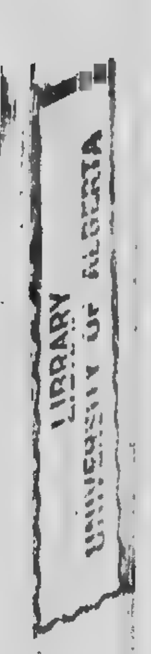
Un cheval l'attendait dans la cour, M. de Blettarins n'ayant pas voulu qu'il se rendit à pied à Avignon, deux laquais, les pistolets aux fontes et le mousqueton accroché à la selle ,devaient lui servir d'escorte. Les chevaux hennissaient d'impatience en creusant la terre de leurs sabots; l'air était pur, un petit vent frais frémissait coquettement entre les branches des arbres, les armes étincelaient au soleil, la campagne souriait comme une fraîche paysanne qui s'est parée de tous ses atours. Hector embrassa son hôte et sauta gaillardement en selle. Les laquais indiquèrent un chemin à travers champs plus direct que celui que suivaient les rouliers; Hector s'y engagea, et cinq minutes après le château hospitalier de M. de Blettarins disparaissait derrière un rideau de peupliers.

Le cheval que montait Hector lui semblait de bonne race; il le pressa du mollet pour essayer sa vitesse, et le cheval partit comme un trait. Au bout de deux lieues franchies en quelqeus minutes, Hector retint la bride, et le cheval docile non moins qu'alerte, s'arrêta piaffant sous la main du cavalier. Il n'avait pas bronché et ne soufflait pas.

L'exercice et le grand air avaient mis Hector en belle humeur; il suivait un joli chemin dont les marges, tapissées de mousse et piquées de coquelicots, ondulaient comme des couleuvres à travers champs. Çà et là des

saules, éventrés par le temps, hérissaient leurs têtes vertes au bord du chemin; des haies vives d'aubépines et de sureaux en fleur l'ombrageaient de leur feuillage et l'embaumaient de leurs senteurs; parfois de petits ruisseaux en caressaient les sinuosités de leurs lèvres d'argent, frissonnaient sur un lit de cailloux et disparaissaient derriere un promontoire de gazon; de loin, de grands platanes faisaient à ce petit chemin une voûte de branches touffues, tandis qu'une maisonnette, cachée entre les troncs, saluait Hector par la voix du coq vigilant; de vieilles femmes, assises au seuil de leurs cabanes, envoyaient au cavalier leurs adieux bienveillants, et de petits garçons, effarés et joyeux, l'accompagnaient en riant aussi loin que leurs jambes les pouvaient porter.

Jamais Hector ne s'était senti si alerte et si confiant; il allait rejoindre Coq-Héron, bien sûr que Coq-Héron l'aurait attendu, impassible comme ces dieux ternes que les anciens mettaient aux limites des champs; il s'était tiré sans encombre de la première aventure qu'il avait plu au démon des aventuriers de lui susciter, il entendait battre contre ses éperons le fourreau d'une bonne et longue épée, il sentait encore sur ses lèvres l'impression fraîche et douce du baiser qu'il avait pris au front de Christine, un vaillant cheval piaffait entre ses jambes et l'espérance ouvrait à ses rêves ses magnifiques perspectives. Que lui manquait-il, et quelle chose pouvait-il désirer? Il avait dans la poche quelque argent qu'il avait emporté du Château-des-Dames et que frère Jean lui avait laissé par un effet tout particulier de sa bienveillance; Hector le répandit en aumônes parmi les pauvres du chemin, ne gardant que deux louis doubles pour les laquais, afin que tout le monde eût une part dans son bonheur. Aux portes de la ville, les deux laquais le saluèrent, Hector leur glissa ses deux louis doubles dans la main et repoussa l'étrier pour descen-



dre de cheval; les laquais prirent l'or, mais empêchèrent le cavalier de quitter la selle.

—C'est la volonté de M. de Blettarins, que vous gardiez ce cheval, dit l'un d'eux.

—Mais...

—Il nous chasserait, si nous le lui ramenions, ajouta l'autre en interrompant Hector.

L'honnêteté faisait un devoir à Hector de ne pas porter préjudice à ces braves gens; il obéit au scrupule de sa conscience et garda le cheval.

—Allez dire à votre maître, cria-t-il au laquais, que je ferai voir du pays au cheval qu'il veut bien me donner.

—Nous n'aurons garde de l'oublier.

—Et que ce serait manquer à tout ce que je dois à M. de Blettarins, si je négligeais d'exposer le cheval et le cavalier à tous les périls.

Les laquais assurèrent Hector de leur fidélité à remplir ses commissions, et, l'ayant salué, retournèrent sur leurs pas.

Là-dessus, Hector entra gaiement dans Avignon et poussa droit jusqu'au palais du pape, devant lequel il avait donné rendez-vous à Coq-Héron; il fit le tour de la place et ne vit personne.

Hector, quelque peu surpris, se dirigea vers une hôtellerie qui faisait l'angle de la place et dont l'enseigne représentait un gros oiseau jaune battant de l'aile, avec cette devise en exergue; *Au Faisan doré*. Un garçon se leva d'un banc de pierre et courut à lui.

—Monsieur, dit-il en ôtant son bonnet, n'a-t-il pas donné rendez-vous à un cavalier sur cette place?

—Précisément.

—En ce cas, monsieur, veuillez me suivre, le cavalier est à la promenade et m'a ordonné de conduire votre seigneurie à son logis.

—J'en étais sûr, murmura Hector.

Et tout haut il reprit:

—Ce cavalier va donc à la promenade quelquefois?

—Tous les jours...

—Ah!... Et le reste du temps que fait-il?

—Il déjeune, dîne, soupe et dort.

—C'est assez bien pour commencer; mais ensuite?

—Ensuite il attend votre seigneurie, assis sur ce petit banc d'où je me suis levé à votre approche. Quelquefois il fait seller son grand cheval et part pour un voyage de trois ou quatre jours, après quoi il revient, s'informe si personne ne l'a demandée en son absence, et sur la réponse de l'hôtellier, il envoie son cheval à l'écurie et se fait servir à dîner.

—Voilà pour le *Faisan doré* une bonne pratique.

—Assez bonne, monsieur, d'autant plus qu'il y a toujours le sou pour livre pour le garçon.

—Si bien que vous augmentez le compte des livres pour avoir un peu plus de sous.

—Il faut bien que tout le monde vive.

—C'est juste.

Le garçon regarda l'heure que marquait une grande horloge de bois placée dans le vestibule de l'hôtellerie.

—Asseyez-vous là, monsieur, voici l'heure où le cavalier a coutume de rentrer; il ne tardera pas à se montrer.

Hector n'était pas assis depuis dix minutes qu'il vit apparaître au bout de la place la grande taille de Coq-Héron qui marchait d'un air triste en se dandinant. Le pauvre homme, quoique prodigieusement maigre déjà, semblait encore avoir maigri. Il s'avançait lentement sans regarder personne, comme un homme que l'habitude ramène aux lieux où l'espérance ne le conduit plus. Lorsque Coq-Héron fut à quelques pas seulement de l'hôtellerie, Hector se leva. Ce mouvement brusque attira le rayon visuel de Coq-Héron. Malgré l'obscurité qui commençait à régner sur la place, il reconnut Hec-

tor, s'élança et, prenant son élève par la tête à deux mains, l'embrassa à plusieurs reprises avec une effusion qui, mieux qu'aucune parole, disait tout ce qu'avait souffert le vieux soldat. Hector se dégagea aussi vite qu'il le put, et, jetant ses bras autour du cou de Coq-Héron il lui rendit gaiement accolade pour accolade.

—Me voici, mon vieux Coq, lui dit-il, et cette fois, quoi qu'il arrive, nous ne nous quitterons plus.

Coq-Héron essuya du revers de sa manche les grosses larmes qui coulaient sur ses joues basanées, comme des gouttes de pluie sur du cuir, et précédant Hector, le chapeau à la main, il le conduisit à son appartement avec les témoignages d'un respect si profond et tant d'empressement, que l'hôte et ses garçons ne doutèrent pas qu'un personnage illustre ne fût arrivé à l'enseigne du *Faisan doré.* Avant de s'asseoir à table, Hector, en soldat qui veut s'essayer au métier des armes, descendit à l'écurie, pour voir si son cheval avait sa part des soins qu'on prodiguait au maître.

Un garçon était en train de le desseller; Coq-Héron, en examinant le harnais qui était en bon cuir neuf, déboucla une des fontes, tira l'un des pistolets et fit tomber un objet brillant qui tinta sur le pavé de l'écurie.

—Eh! vraiment, c'est un louis! dit Coq-Héron, en ramassant la pièce d'or qui avait roulé entre deux pavés.

—Un louis? s'écria Hector.

—Voyez vous-même.

—Parbleu! je ne me savais pas si riche.

Coq-Héron, pendant que son maître tournait et retournait la pièce d'or entre ses doigts, plongea la main dans l'une des fontes et en tira une poignée de pièces semblables.

—Ma foi, monsieur, il faut croire que la fortune vous est venue en voyageant.

—Voilà qui est prodigieux!

Hector ouvrit l'autre fonte ;elle contenait, comme

la première, une cinquantaine de louis cachés sous le pistolet.

—Quelle aubaine! monsieur, reprit Coq-Héron; me direz-vous, au moins, d'où elle provient, afin que nous mettions tout en oeuvre pour qu'il nous en arrive d'autres?

—Elle me vient, dit Hector ému, d'un gentilhomme qui a voulu me rendre service sans m'en parler.

—Voilà un gentilhomme qui a vu certainement beaucoup d'auberges, puisqu'il sait aussi bien ce que coûtent les voyages! Vous me direz son nom pour que je l'inscrive sur mes tablettes.

Aussitôt que le souper fut servi, Coq-Héron, s'armant d'une serviette, renvoya le garçon, et après avoir écouté, tout en nettoyant les plats, le récit qu'Hector lui faisait, il jura ses grands dieux qu'il couperait les oreilles à frère Jean, partout où il le rencontrerait. Le chapitre des confidences ne fut pas épuisé de si tôt, Coq-Héron ayant, à son tour, à raconter à son jeune maître quel effet avait produit dans le village de Vienne l'aventure de son duel avec l'abbé; quels cris avait poussé madame de Versillac, lorsque des paysons eurent apporté le corps sanglant d'Hernandez, trouvé dans le bois; par quels serments elle avait juré de poursuivre le meurtrier, fût-il au bout du monde; comment lui, Coq-Héron, ayant reçu la lettre que lui écrivait Hector, était parti emportant tout ce qu'il avait d'espèces et comment il l'aurait attendu jusqu'au jour du jugement dernier.

—Il y avait quelque temps que je n'espérais plus, ajouta Coq-Héron, mais je n'avais pas perdu patience. Vivant, vous ne pouviez pas manquer de revenir; mort, qu'avais-je affaire ailleurs?

—Et l'abbé? demanda Hector.

—Quand j'ai quitté le château il était en train de rendre son âme à Dieu; il doit être mort depuis longtemps.

—Alors je lui pardonne! dit Hector.

Coq-Héron ne répondit rien, et ils gardèrent le silence un instant.

—Les morts sont morts! pensons aux vivants, reprit le soldat; aussi bien l'abbé l'avait mérité... Que comptez-vous faire à présent?

—Voir le monde et faire la guerre!

—C'est bientôt dit.

—Et plus aisé encore à pratiquer.

—Ah! vous croyez! s'écria Coq-Héron qui, maintenant que la crainte ne le tourmentait plus, retournait tout doucement à ses vieilles habitudes de contradictions; ah! vous croyez...

Au moment où il allait démontrer l'impossibilité de courir le monde, un grand bruit, qui venait du dehors, l'interrompit brusquement. Hector courut à la fenêtre, et l'ayant ouverte, découvrit un spectacle étrange. Une foule de peuple envahissait la place, au milieu de laquelle un officier du vice-légat, monté sur une mule, précédé, suivi et entouré de gardes, dont l'un portait la bannière papale, agitait de sa main droite une feuille de parchemin, d'où pendait un sceau de cire rouge attaché à des rubans de soie. On se pressait de toutes parts autour de l'escorte qu'il avait grand'peine, à coups de hampes de hallebarde, à maintenir un peu d'ordre parmi cette populace turbulente. Dix torches élevées en l'air par des serviteurs à la livrée du vice-légat éclairaient cette scène dont le mouvement et le tumulte attiraient l'attention de tous les passants. Après que le calme se fut un peu rétabli, l'officier du vice-légat lut d'une voix forte une bulle du pape, par laquelle le St-Père annonçait que l'Eglise ayant besoin de troupes pour défendre le domaine héréditaire de St-Pierre, on promettait à tout capitaine qui s'engagerait avec sa compagnie, un traitement mensuel de deux cents écus, et à chaque soldat qui prendrait du service une haute

paye de quatre écus par mois, en outre d'une gratification qui accompagnerait le licenciement des troupes. Le Saint-Père voulait qu'on levât trois mille hommes au moins, et ordonnait des prières dans toutes les églises du Comtat.

Cette proclamation, suivie de mille fanfares, sembla réveiller tout d'un coup l'humeur belliqueuse de la ville la plus pacifique du monde; tous les chapeaux et tous les bonnets volèrent en l'air, le peuple cria à tue-tête qu'il voulait exterminer les ennemis du pape, et l'on se mit à danser des farandoles devant le palais du vice-légat.

Hector se tourna du côté de Coq-Héron, qui, debout derrière son maître, regardait par-dessus son épaule ce qui se passait sur la place.

—Voilà qui se présente à merveille, dit le jeune cavalier, nous allons lever une compagnie, et dans huit jours je serai capitaine au service de Sa Sainteté Clément XI.

IX

LES SOLDATS DU PAPE

A peine Hector eut-il parlé de lever une compagnie, que Coq-Héron, croisant ses longs bras sur sa poitrine, se mit à marcher dans l'appartement.

—Fort bien, dit-il, et c'est une magnifique idée: il est malheureux seulement qu'elle soit impraticable.

—Et pourquoi? s'écria Hector.

—Pour dix raisons.

—Donne-m'en une.

—En voilà cent.

—Voyons.

—Parce que pour lever une compagnie, ne fût-elle que de cinquante hommes, il nous faudrait trois fois plus d'argent que nous n'en avons.

—Combien te reste-t-il de notre petit trésor?

—Un millier d'écus à peu près.

—Mille écus et les cent louis de M. de Blettans que j'ai là dans une bourse, ça fait cinq à six mille livres... c'est un beau denier.

—C'est une misère.

—Tu crois?

—C'est moins encore.

—Et moi qui pensais que tout cela valait bien quelque chose! reprit Hector en étalant les pièces d'or sur la table.

Coq-Héron avança les lèvres avec un dédain suprême.

—Voilà déjà l'argent qui manque, continua-t-il, mais ce n'est pas tout encore.

—C'est déjà trop.

—Eussions-nous l'argent pour lever les hommes, il nous faudrait encore trouver des hommes, et dans ce pays, il n'y a que des moines.

—Vraiment!

—Voyez plutôt! continua Coq-Héron en lui montrant une confrérie de pénitents qui passaient sur la place.

—Diable! voilà un inconvénient auquel je n'avais pas songé?

—Il y en a bien d'autres.

—Encore?

—Et le brevet! eussiez-vous la compagnie bien armée et bien équipée, puis-je, moi, Coq-Héron, vous garantir un brevet à vous, M. le marquis de Chavailles qui, pour coup d'essai, tuez un abbé?

—Je t'assure que je l'avais oublié!

—Oh! je n'en doute pas!... mais le monde ne va pas comme vous croyez, et il ne suffit pas de dire: Je veux de quelque chose, pour avoir de tout.

Hector baissa la tête et laissa passer le torrent; mais Coq-Héron, fatigué par la violence même de son improvisation solitaire, commença de se calmer. Hector se leva.

—Eh bien! dit-il en affectant une conviction qu'il n'avait pas, puisque c'est un projet impraticable, n'y pensons plus.

A cette proposition, Coq-Héron frisa ses moustaches.

—N'y plus penser, s'écria-t-il, voilà donc comment vous prenez les choses?

—Et que veux-tu que j'y fasse, puisque c'est impossible?

—Impossible est, à votre âge, un mot que feu M. le

marquis votre père ne prononçait jamais... Impossible! qu'en savez-vous, si vous n'avez rien essayé?

—A quoi bon? répondit Hector d'un air de profond découragement.

—Moi, je vous dis que c'est toujours bon à quelque chose, ne fût-ce qu'à nous prouver que nous avons tort.

—Bah!... il y a des motifs insurmontables!

—Quand il y a des obstacles, on passe par dessus.

—Et l'on se casse le cou!

—On ne se casse rien du tout, et l'on réussit, ventrebleu! dit Coq-Héron, qui commençait de se monter au point où Hector voulait l'amener.

—Fais ce qu'il te plaira, je ne m'en mêle plus.

—A votre aise; mais si vous comptez faire votre chemin dans le monde en vous effrayant des moindres difficultés, vous n'irez pas loin.

—Au moins ne me serai-je pas fatigué inutilement.

—Et qui vous dit que mes peines seront inutiles?

—Mais que peut-on faire avec cinq ou six mille pauvres livres?

—D'abord, mettez-en huit mille; car j'ai là dans une poche une cinquantaine de louis auxquels je n'avais pas songé.

—Que voilà un beau renfort!

—Monsieur, avec huit mille livres en beaux écus, ce n'est pas une compagnie que je veux lever, c'est un bataillon!

—Dans un pays de moines?

—Tant mieux, nous en ferons des soldats!

—Alors tu feras mettre le brevet en ton nom. car pour moi...

—Parce que vous avez presque tué un abbé? Mais les indulgences, monsieur?... Avignon, c'est la moitié de Rome, et pour cent écus je vous ferai blanc comme neige.

—Avec cent écus?

—Oui.

—Eh bien! j'en parie cent autres que tu n'y parviendras pas.

—Morbleu! c'est dit! s'écria Coq-Héron en serrant dans ses vigoureuses mains les mains que son jeune élève lui tendait.

—Toutes tes économies y passeront, mon pauvre Coq, si tu tiens souvent de tels paris, continua M. de Chavailles.

—Et si vous en faites de semblables, vous serez bientôt ruiné, monsieur le marquis. Dès demain, je me mets en campagne.

—Garde-toi bien de me réveiller, au moins!...

—N'ayez pas peur.

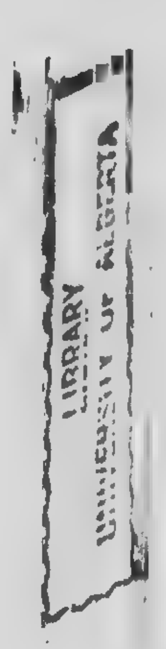
—Tu comprends qu'il est inutile que nous soyons deux à nous éreinter.

—Bien! vous dormirez tout à votre aise.

—J'y compte bien. Bonne chance, Coq-Héron.

—Bonne nuit, monsieur le marquis.

Un quart d'heure après, Hector rêvait qu'à la tête d'une compagnie de soldats avignonnais, il mettait en pleine déroute toute l'armée des Impériaux. Au petit jour, Coq-Héron s'équipa, sortit de l'hôtellerie et se dirigea vers les faubourgs de la ville. Il avait tout à fait la mine et le costume d'un homme de guerre: un grand feutre avec son panache, un justaucorps de peau et la ceinture pareille, où pendait une formidable rapière, propre à épouvanter les passants, des bottes de cuir fauve montant jusqu'aux genoux et armées d'éperons retentissants, un poignard à manche d'acier battant sur la hanche, et la moustache en croc. Dans cet équipage de capitan, et sa maigre échine bien assurée sur ses longues jambes, il prit une rue qui conduisait vers une des portes de la ville où se réunissaient d'habitude les oisifs, les bavards et les voyageurs. Des pièces blanches et des louis d'or sonnaient dans sa poche, et dans



le fond de ses larges chausses, il portait un certain nombre de feuilles de papiers toutes prêtes, où il n'y avait plus que des blancs à remplir.

Avignon n'avait dormi que d'un oeil, cette nuit-là; dès le matin la ville entière trottait dans les rues. La proclamation du vice-légat faisait le sujet de toutes les conversations. On ne parlait que de faits de guerre, on ne respirait que batailles, et il semblait que cette population, la veille encore si pacifique, fût revenue au temps des croisades. Les églises se remplissaient d'enthousiastes qui allaient entendre les prédicateurs appelant les fidèles au combat; les moines, montés sur les bornes, prêchaient au coin des carrefours, et promettaient des indulgences plénières à quiconque prendrait les armes et le royaume des cieux aux chrétiens qui mourraient en défendant les droits de l'Eglise; les jeunes gens allaient et venaient par les rues, s'animant l'un l'autre, et les soldats du pape, qui passsaient le poing sur la hanche, avaient une mine si triomphante, que l'on se sentait, rien qu'à les regarder, une furieuse démangeaison d'endosser la casque. Ils avaient tous la tournure castillane de jeunes Fernand Cortez en train de conquérir des Mexiques inconnus. Coq-Héron frisa sa moustache, appuya la main sur le lourd pommeau de son épée, jeta ses épaules en arrière, cambra sa longue taille, et, se voyant suivi par une bande de marmots qui l'admiraient, il murmura entre ses dents:

—Le poisson ne manque pas; il n'y a plus qu'à tendre les filets.

Arrivé à la porte d'une auberge achanlandée par toute espèce d'aventuriers et de badauds sans nombre, le futur maréchal-des-logis de la compagnie de M. le marquis de Chavailles se campa sur la hanche gauche, et d'un air superbe, contempla les groupes d'Avignonnais qui buvaient, jouaient et menaient grand bruit tout alentour.

—Holà! mes maîtres, s'écria Coq-Héron, quand il vit l'attention générale portée sur lui, y a-t-il parmi vous des gens d'esprit curieux de voir l'Italie en compagnie d'un brave capitaine qui commande à de braves soldats?

Les buveurs laissèrent là verres et bouteilles; les joueurs, dés et cornets, et la plupart des auditeurs, se levant en masse, s'écrièrent:

—Moi! moi! moi!

—Eh! reprit Coq-Héron en imposant silence de la main à son auditoire, je savais bien que j'avais affaire à des gens d'esprit: mais je ne supposais pas qu'il y en eût autant! Vive Dieu! mes maîtres, comme vous saisissez lestement les bonnes occasions! mais calmez un peu votre impétuosité, je vous prie; nous voulons bien des gens de bonne volonté, mais nous n'en voulons pas trop.

—Combien! parlez?... cria-t-on de toutes parts.

—La compagnie de mon capitaine est comme le paradis, continua Coq-Héron; tout le monde veut y entrer; mais il n'y a pas d'espace pour tout le monde.

—Expliquez-vous!... Parlez! cria-t-on de nouveau.

Lorsque Coq-Héron comprit que ses auditeurs étaient arrivés à ce degré d'impatience où l'action précède le raisonnement, il fouilla dans ses poches, en tira des listes imaginaires, et faisant semblant de supputer ses comptes:

—Ma foi! dit-il, il y a encore place pour vingt élus.

Cinquante amateurs s'élancèrent vers lui.

—Un instant, s'il vous plaît! reprit Coq-Héron; je ne puis pas, quelle que soit ma bonne volonté, vous admettre tous. Voyons, mes braves, rangez-vous en ligne, pour que je fasse mon choix.

Les candidats à l'enrôlement se placèrent sur deux lignes parallèles aux deux côtés de l'auberge. Coq-Héron se fit apporter une table, une chaise, des plumes, de

l'encre, et ayant mis en ordre ses papiers, passa en revue l'armée des cinquante appelés, d'où devaient sortir vingt élus.

—Notre compagnie, disait-il avec un sérieux magnifique, est la première qui partira pour Rome; elle entrera la première en campagne, et les premières récompenses seront pour elle. Vous avez eu bon nez de vous rencontrer ici... L'Italie, mes braves, est un pays de Cocagne... il serait aussi difficile d'y trouver une femme laide que de trouver une bague à la patte d'un chat. C'est une bénédiction pour de jolis garçons comme vous. Et quel vin! du vin qu'on a baptisé du nom de *lacryma-christi,* ce qui, dans le langage du pays, signifie larmes du bon Dieu, tant il est doux et savoureux. Et puis les princesses d'Italie,—et il y en a là-bas autant que de bergères ici,—ont toutes le diable au corps pour se marier... Sans compter que si l'on commet par-ci par-là quelque peccadille, comme on est dans la patrie des indulgences, on s'en relève à l'instant, si bien qu'à Rome on fait tout à la fois son chemin et son salut, sans y penser.

Tout en débitant ce petit discours, Coq-Héron examinait ses recrues de près et choisissait les plus beaux garçons et les mieux faits. Quand il eut terminé son inspection, Coq-Héron s'approcha de la table, et tenant une plume délicatement entre le pouce et l'index de sa droite, il se tourna vers les élus:

—Çà, mes enfants, leur dit-il, il s'agit à présent de signer les conditions de l'engagement qui va vous lier à M. le marquis de Chavailles, mon capitaine.

Coq-Héron prononça ce nom avec une emphase qui éblouit ses auditeurs; le nom des Plantagenet ou des Bourbons n'eût pas sonné plus haut dans sa bouche.

—Il est donc convenu, reprit-il, que vous vous engagez à suivre M. le marquis de Chavailles en Italie, et à servir sous ses ordres pendant deux années consécuti-

ves, moyennant quoi, mon capitaine vous promet tous ses bons offices auprès du pape, dix écus payables un mois après votre arrivée à Rome et dix autres écus que je vais vous compter sur-le-champ en outre des quatre qui vous sont garantis mensuellement par notre saint père.

Coq-Héron prit dans sa poche l'argent qu'il y avait enfoui dès le matin, et le versa sur la table. Les vingt recrues s'écrièrent d'une commune voix que cet arrangement leur convenait et signèrent les unes après les autres. Quand il eut serré les vingt engagements, Coq-Héron ramassa ce qui restait de l'argent et fit mine de se lever.

—Eh bien! et nous? dirent cinq ou six drôles qui étaient rangés autour de la table et auxquels le racoleur semblait ne prêter aucune attention.

—Comment! vous? s'écria Coq-Héron d'un air tout étonné.

—Sans doute!... Ne nous avez-vous pas désignés tout à l'heure? répondit le plus hardi de la bande.

—Moi?

—Assurément.

—Mais j'ai mes vingt hommes!

—Ça n'empêche pas que vous ne nous ayez choisis?

—Alors je me serai trompé, dit Coq-Héron qui ne s'était pas trompé du tout.

—Cependant nous avons votre parole.

—Et qui vous parle d'y manquer? Quand on a l'honneur de représenter M. le marquis de Chavailles, quoi qu'on ait promis, on le tient.

Cette petite tirade fit sur l'auditoire l'effet que Coq-Héron en attendait; un murmure flatteur parcourut le cercle des élus, et la plupart s'imaginèrent que le marquis de Chavailles était pour le moins cousin du pape ou neveu du roi de France. L'orateur de la bande s'inclina devant Coq-Héron.

—Ainsi nous pouvons compter...

—Sur votre argent? Le voilà.

—Merci.

—Un coup de plume à présent au bas de ce papier, et l'affaire est faite. Monsieur le marquis ne m'en voudra pas pour cinq braves de plus.

Coq-Héron fit apporter cinquante bouteilles et dix jambons, qu'il distribua généreusement à son corps d'armée, assura son chapeau sur sa tête d'un coup de poing, releva la pointe de sa grande rapière, et sortit au milieu des cris d'enthousiasme de ses recrues, auxquels il donna rendez-vous à l'hôtellerie du *Faisan doré.*

—Voilà vingt-cinq goujons dans la nasse, dit-il quand il eut tourné le coin de la rue. Il m'en faut encore le triple... Cherchons ailleurs.

Coq-Héron se rendit dans un autre quartier de la ville, où il recommença la même manoeuvre avec non moins de succès. Il recruta dix hommes dans cet endroit, dix encore plus loin, et cinq dans un cabaret borgne; après quoi, la nuit étant venue, il regagna l'hôtellerie du *Faisan doré.* Hector se promenait de long en large devant la porte, s'amusant à regarder les jeunes filles qui passaient par là.

—Eh bien! dit-il à Coq-Héron du plus loin qu'il l'aperçut, te voilà de retour, mon pauvre ami, et à ta mine je vois bien que tu n'as pas réussi!

—Si ma mine dit cela, elle en a menti! s'écria Coq-Héron.

—Ah bah!

—J'ai pêché la moitié de la compagnie.

—La moitié déjà?

—Et demain, ou après-demain au plus tard, je vous amènerai le reste.

—Eh bien! mon ami, fais ce que tu voudras, mais je ne croirai à tes recrues que lorsque je les verrai. En attendant, prête-moi dix écus sur ceux que tu perdras;

je viens de rencontrer une jolie fille à laquelle j'ai envie d'acheter de la dentelle et du ruban.

Le résultat de cet entretien fut d'engager Coq-Héron à se lever une heure plus tôt le lendemain. Au point du jour, il sortit dans le même équipage où on l'avait vu la veille; mais il était à cheval, cette fois, et dans l'intention de battre la campagne autour d'Avignon, où la présence de plusieurs racoleurs qu'il avait reconnus lui faisait redouter une concurrence désastreuse. Sa tournée dans les bourgs et les villages lui procura une trentaine de recrues; mais il en augmenta le nombre, à son retour dans Avignon, d'une dizaine de grands gaillards qui l'attendaient au passage, sur le bruit des merveilles qu'il avait promises à quiconque suivrait M. de Chavailles en Italie. Sa troupe était presque au complet, à l'exception de sept ou huit soldats, qu'il tint à honneur de recruter avant la nuit, et qu'il ramassa un à un dans les cabarets. Le lendemain matin, à la pointe du jour, il entra dans la chambre d'Hector.

—Monsieur le marquis, dit-il en écartant les rideaux du lit, vos soldats sont à la porte qui sollicitent l'honneur de saluer leur capitaine.

Hector s'habilla en trois minutes et courut à la fenêtre. A peine eut-il paru à côté de Coq-Héron, que de bruyantes acclamations ébranlèrent les vitres voisines. Cent hommes de bonne mine agitaient leurs chapeaux sur la place et poussaient des vivats frénétiques. Hector, dissimulant sa joie, se pencha vers Coq-Héron :

—Voilà bien la compagnie, dit-il; mais le brevet, où est-il ?

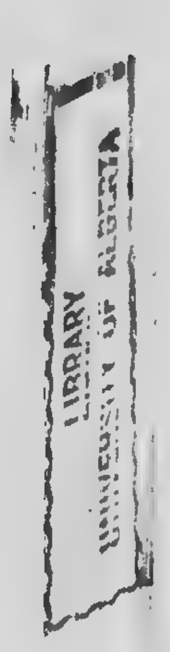
Coq-Héron frappa du pied.

—Mais quand je vous dis que vous l'aurez!

—J'entends fort bien. Je t'avoue cependant que j'aimerais mieux le tenir.

—Eh bien, quand vous le faut-il?

—Ce soir, si tu peux... mais tu ne pourras pas.



—Vous l'aurez à midi.

Aussitôt que Coq-Héron jugea que les plus actifs d'entre les employés devaient être rendus au palais du vice-légat, deux heures après l'heure officielle,—il se présenta au bureau chargé de l'expédition des brevets. Quand ce fut à son tour d'être introduit auprès de l'officier qui avait le département de la guerre dans ses attributions, Coq-Héron glissa un écu de six livres dans la main de l'huissier, et le pria d'user de son crédit pour qu'il ne fût point interrompu.

—On connaît les gens, répondit l'huissier... Tenez-vous tranquille.

L'officier auquel Coq-Héron avait affaire était un petit homme gras et replet, à mine béate.

—Monsieur, dit-il, qu'y a-t-il pour votre service?

—Monsieur, répondit Coq-Héron en s'inclinant, mon maître m'a chargé de vous demander l'expédition d'un brevet de capitaine. Dans son zèle pour le bien de l'Eglise, il a levé une compagnie de cent hommes, et il ne remettra l'épée au fourreau qu'après que notre Saint-Père aura eu satisfaction de ses ennemis.

—Voilà de nobles sentiments qui font honneur à votre maître, reprit l'officier en faisant rouler une tabatière d'or entre ses doigts potelés.

—Mon maître, continua Coq-Héron, m'a encore chargé, connaissant votre pitié, de vouloir bien distribuer ces quelques louis en aumônes parmi les pauvres de votre paroisse, afin qu'ils prient Dieu pour la cause que nous allons défendre.

D'une main, l'officier prit les six pièces de vingt-quatre livres que Coq-Héron avait déposées sur un coin de la table, et de l'autre il trempa sa plume dans l'encrier.

—Les intentions de votre maître seront remplies, reprit l'abbé en apprêtant un parchemin timbré aux armes du pape. Vous dites donc qu'il a cent hommes?

—Oui, monsieur.

—Vous en avez sans doute le tableau?

—Le voilà.

—C'est on ne peut pas mieux.. Le nom, maintenant, du digne seigneur que vous servez?

—M. le marquis Hector de Chavailles, répondit résolument Coq-Héron.

—Le marquis de Chavailles! répéta l'officier en posant la plume... Voilà un nom qui ne m'est pas inconnu. Voyons, aidez-moi un peu à rassembler mes souvenirs... De quel pays est-il, je vous prie, ce brave gentilhomme?

—Du Dauphiné.

—Attendez... Oui! c'est bien cela... N'y a-t-il pas une histoire de duel mêlée au chapitre de ses aventures?

—Oui, monseigneur, un tout petit duel.

—Ah! mon Dieu!... s'écria l'officier en joignant les mains.

—Vous ne sauriez croire jusqu'ou va le repentir de mon maître.

—Dites-moi... le bruit n'a-t-il pas couru que son adversaire était mort des suites de ce duel?..' c'est une calomnie, sans doute.

—Que me dites-vous là! s'écria l'officier qui, d'effroi, laissa tomber le parchemin.

—Ah! monseigneur! c'est à n'y rien comprendre. Pour deux pauvres petites blessures, pas plus grandes que ça, c'était bien la peine de se laisser mourir! L'adversaire de M. le marquis l'a fait exprès pour nous désespérer.

—C'est un grand malheur!

—Que mon maître déplore que personne!

Un quart-d'heure après, le brevet bien en règle était expédié et remis au fondé de pouvoirs de M. le marquis. Midi sonnait à l'horloge de la cathédrale lorsque Coq-Héron rentra à l'hôtellerie du *Faisan doré*.

—Voilà votre brevet, dit-il à Hector, il m'en a coûté. Attendez-donc que je compte: six et dix font seize, et douze vingt-huit, et quinze font quarante-trois louis... Presque douze cents livres avec les droits de la chancellerie... C'est cher, mais prenez-le, il est en bonne règle.

—Eh bien! mon brave Coq, puisque je te dois d'être capitaine, c'est bien le moins que je t'offre ma lieutenance! s'écria Hector.

Coq-Héron accepta tout net et se mit sur-le-champ à enseigner le maniement d'armes à ses troupes. Il s'y employa avec une telle activité, tant de zèle et de persévérance, qu'au bout d'un mois ou de six semaines, ses recrues chargeaient leurs fusils et croisaient la baïonnette comme de vieux soldats. Le soir venu, le capitai ne lui-même, apprenait la manoeuvre sous la direction de son lieutenant. Le corps d'armée du pape, fort en tout de trois mille hommes, fut divisé en trois régiments et six bataillons, commandés par un général suisse en voyé de Rome. Il ne fallut pas moins de quatre ou cinq mois à ce général pour organiser cette armée et l'équiper.

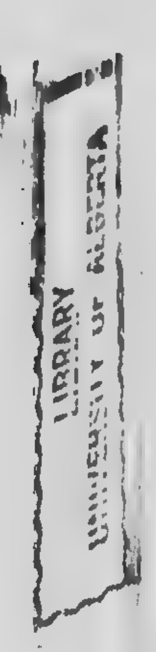
Après quoi elle partit pour Marseille, où les galères du pape et les frégates de S. M. le roi très chrétien devaient l'emporter à Rome. A leur arrivée à Marsei les troupes furent logées chez les bourgeois comme celles du roi lui-même, et l'on attendit l'heure de lever l'en

---

X

SIC VOS NON VOBIS

Mais les galères du pape, n'étant point accoutumée à faire un service actif, n'étaient pas arrivées dans le port lorsque les troupes entrèrent dans la ville. Force fut donc aux soldats d'attendre qu'il plût au vent de conduire ces saintes galères des côtes d'Italie aux côtes de Provence, ce dont ces braves gens se consolèrent en mangeant de la bouillabaisse chez les traiteurs de la ville, et en faisant la cour aux jolies Marseillaises. Ils se consolaient si bien, grâce aux billets de logement dont ils avaient été pourvus par la munificence du roi, que les galères du pape auraient pu rester trois mois encore à faire la traversée sans qu'aucun de ces modernes croisés s'en fût aperçu. La guerre apparaissait à ces vaillants soldats sous l'aspect charmant de trois repas servis gratis chez les bourgeois, et de grisettes qu'on pouvait turlupiner à l'aise, sans qu'aucune d'elles osât se fâcher contre les sauveurs de la chrétienté. Les plus fervents d'entre eux demandaient même dans leurs prières que cette guerre d'observation ne finit jamais. Mais si les soldats se réjouissaient, il n'en était pas de même des officiers qui espéraient se pousser en Italie. Hector, en sa qualité de capitaine, avait été logé chez un gentilhomme dont le petit hôtel était situé place de Lenche. La famille de ce gentilhomme se composait



de trois enfants, d'une vieille tante et d'un cousin qui arrivait d'Amérique après avoir mangé sa fortune au pays où, le plus souvent, tout le monde la faisait.

—Parbleu! dit un soir le cousin, que les discours d'Hector électrisaient, il me prend fantaisie de me faire soldat.

—Vous n'êtes pas difficile, dit Coq-Héron, un métier superbe!

—Si vous voulez me recevoir dans votre compagnie, vous n'avez qu'à me présenter un engagement et je le signe aveuglément.

—Voilà! répondit Coq-Héron, qui trouvait sans la chercher l'occasion de remplacer un déserteur que les beaux yeux d'une Catalane avaient engagé à passer en Espagne.

Le cousin d'Amérique signa, et la compagnie du marquis de Chavailles compta un gentilhomme de plus dans ses rangs. Cependant les galères du pape n'arrivant pas, les officiers, pour tuer le temps, se mirent à battre le pavé, à courir les tripots, à fréquenter les maisons de jeu en véritables soldats de fortune. L'ennui les gagnait, et l'ennui est mauvais conseiller. Hector faisait un peu comme ses camarades, ayant encore quelque argent comptant, et les nuits se passaient à boire, à casser les bouteilles vides sur le dos des garçons, à forcer les jalousies, à tripoter des cartes, à grimper aux balcons, à rosser le guet et à mille autres exercices non moins profitables à la jeunesse. Le matin venu, il y avait toujours quelque tête de cassée et deux ou trois côtes rompues, et les commères du quartier se racontaient les unes aux autres l'histoire nocturne de quelque enlèvement, toutes choses qui ne contribuaient pas peu à accroître la bonne réputation de messieurs les soldats du pape. Dans cette armée où la discipline n'avait pas la réputation d'être très rigoureuse, et l'était moins encore de fait que de réputation, les soldats qui

étaient gentilshommes de naissance allaient de pair avec les officiers, et partageaient leurs festins, leurs galanteries et leurs jeux. Celui qui s'était enrôlé dans la compagnie d'Hector n'était pas un des moins ardents à cette existence d'aventuriers. Il avait rapporté de ses voyages d'Amérique un petit reste de pistoles et de doublons qu'il mangeait gaiement, en attendant l'occasion de remplir ses poches d'écus romains. Un soir qu'il jouait dans un cabaret de la rue du Pavé-d'Amour, le hasard le fit se rencontrer à la même table avec Hector. On avait bien soupé et l'on jouait gros jeu, en compagnie de donzelles dont la prunelle allait grand train. Vers minuit, quelques-uns des joueurs commencèrent de partir, d'autres les suivirent, et il ne resta bientôt que les plus acharnés, ceux qui, ayant trop perdu, voulaient se rattraper, et ceux qui, d'aventure, n'avaient pas d'échelles à escalader ce soir-là. Le capitaine et le soldat jouaient pour se désennuyer; il n'avaient ni perdu, ni gagné, et ils n'étaient pas hommes à quitter la partie sans vider leurs poches.

—Mon capitaine, dit le soldat en taillant les cartes, vous plairait-il de faire une partie d'hombre? Je mets un doublon sur le tapis.

—Volontiers, dit Hector, à qui tous les jeux de cartes étaient devenus familiers en quinze jours; et, s'asseyant en face du soldat, il posa un double louis à côté du doublon.

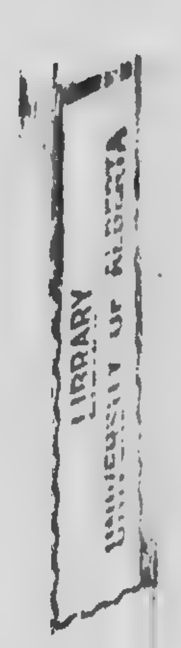
En trois coups, le louis de France avait rejoint le doublon d'Espagne.

—Quitte ou double, dit Hector en poussant quatre pieces d'or sur la table.

—C'est dit! s'écria le soldat.

L'enjeu, cette fois, s'en alla du côté d'Hector. Vers deux heures du matin les deux adversaires avaient à peine entamé leurs bourses; la chance allait et venait.

— Va pour une quadruple! dit le soldat.



—Va pour deux! répondit le capitaine que l'impatience aiguillonnait.

La lutte fut longue, mais enfin le soldat l'emporta.

—Voulez-vous votre revanche? dit-il.

—Certainement, dit le capitaine.

On battit les cartes et il perdit de nouveau.

—Voilà dix louis, reprit Hector; à moi la main.

Il servit les cartes, joua hardiment et perdit net.

—*Basta* ne m'est pas propice, s'écria-t-il en montrant l'as de trèfle qui venait de tomber sur la table.

—Ni *Ponto* non plus! reprit le soldat en poussant l'as de carreau.

A trois heures, Hector grattait du bout des doigts la doublure de ses poches; quant à sa bourse, elle ne renfermait plus ni pièces blanches ni pièces jaunes.

—Est-ce assez? demanda le soldat.

—Non vraiment, dit Hector.

—Alors je coupe.

—Il y a vingt louis sur jeu... mon caissier les a dan sa caisse.

—Une caisse! un caissier! voilà un meuble que j n'ai jamais eu et un fonctionnaire dont je n'ai pl besoin.

—C'est mon lieutenant.

—M. Coq-Héron?

—Lui-même; il cumule.

La conversation finit, et les vingt louis s'en allèr où étaient allés leurs camarades. Hector se gratta front et se souvint que Coq-Héron avait d'autres l encore au fond d'une certaine bourse de cuir qu'il a mise de côté pour les grandes occasions.

—Je continue! s'écria-t-il.

—Fort bien! dit le soldat.

—Bon! reprit le capitaine après qu'il eut perdu : te fois, j'avais *Ponto!*

—Vois vous n'aviez pas *Manille*.

—Morbleu! il faudra bien que je le rencontre. Recommençons!

—Tout de suite.

—C'est encore v...gt louis.

—Voyez pourtant comme c'est heureux d'avoir un caissier! dit le soldat.

—Mais le bonheur est pour vous, il me semble.

—Vous croyez!

—J'en suis sûr, reprit le capitaine qui perdait; encore deux coups pareils, et je n'aurai plus qu'un caissier sans caisse.

—Jouons ces deux coups, si vous voulez.

—Bah! n'en jouons qu'un... il faut économiser le temps.

—C'est juste.

—Enfin, *Manille* m'a rendu visite! s'écria Hector.

—Moi j'ai reçu celle de *Spadille*, s'écria le soldat en abattant l'as de pique.

—Et voilà pourquoi j'ai perdu... A présen. la caisse est vide, dit le capitaine en frottant ses mains l'une contre l'autre.

—Quoi! plus rien?

—Attendez, reprit Hector, il me vient une idée.

—Monnayée? dit le soldat en appuyant ses deux coudes sur la table.

—Non, mais c'est tout comme.

—Voyons donc l'idée.

—Vous connaissez mon cheval?

—Le bai-brun?

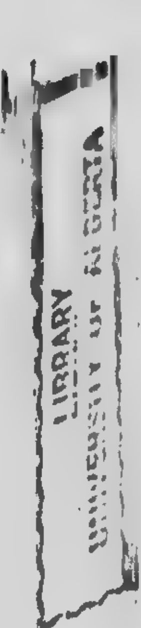
—Je n'en ai pas d'autre... Vous l'estimez bien deux mille livres?

—C'est peu.

—Va donc pour mille francs d'abord.

—C'est convenu.

Hector mêla les cartes et donna.



—Je crois que j'ai gagné, dit le soldat au bout d'une minute.

—Et moi, j'en suis certain.

—La moitié du cheval est donc à moi?

—Ma foi, c'est trop ou pas assez... jouons le reste.

—Ça nous évitera la peine de le couper en deux... A vous, capitaine.

Deux minutes après le cheval avait suivi l'argent.

—Les quatre jambes sont à vous, dit Hector.

—Eh bien! laissons-les sur le tapis.

—C'est bon pour vous, mais que mettrai-je de mon côté?

—C'est donc fini?

—Un instant, je vous prie! s'écria Hector en retenant le soldat qui faisait mine de se lever.

—Plusieurs, si vous voulez.

—J'ai bien encore quelque chose...

—Quoi?

—Ma compagnie.

—C'est une idée merveilleuse que vous avez là, capitaine!

—Une idée de cinq mille livres, prix coûtant.

—C'est pour rien.

—Vous acceptez donc?

—Si les quatre-vingt-dix-neuf braves qui sont vos camarades me ressemblent, permettez-moi de croire valent pour le moins cinquante francs pièce.

—Eh bien! si vous voulez, nous partagerons la compagnie par quartiers.

—Ça fera un enjeu de vingt-cinq hommes.

—Bons pour douze cent cinquante livres.

—Excellent, capitaine!

—Coupez donc, et prenez garde à vous; je commande à la tête d'un corps d'armée qui va réparer toutes mes défaites.

—Et moi j'attaque, dit le soldat en battant les cartes.

Une première escouade fut capturée comme l'avait été la caisse.

—Ça me fait vingt-cinq prisonniers, dit le soldat.

Cinq minutes après, ces vingt-cinq prisonniers s'additionnaient de vingt-cinq autres.

—Voilà mon régiment coupé en deux, dit Hector; deux moitiés de capitaine ne peuvent pas rester en présence; je joue la moitié qui me reste contre celle que vous avez conquise.

—Capitaine, prenez garde! s'écria le cousin d'Amérique, la chance est contre vous; c'est tenter le sort.

—Bah! la fortune est une capricieuse, il faut la brusquer.

—Capitaine, prenez garde! Ce sera peut-être votre bataille d'Azincourt.

—Peut-être aussi ma bataille de Bouvines!

—Ainsi, vous le voulez.

—Plus que jamais... Il me faut tout ou rien.

Le jeu recommença, et cette fois, comme les précédentes, Hector perdit. Il sourit, et, se levant aussitôt, il salua son heureux adversaire.

—Capitaine, lui dit-il, ma compagnie est à vous.

—Quoi! le général s'enfuit parce qu'il n'a plus d'armée! s'écria le vainqueur, nous avons le temps encore; acceptez une revanche.

—Je n'ai plus rien.

—Vous avez votre parole.

—C'est trop cher pour moi, reprit Hector en s'inclinant, je n'engage que ce que je puis perdre.

Le cousin d'Amérique salua sans répondre.

—Adieu, reprit Hector en lui tendant la main; il y a toujours ici un capitaine et un soldat. Seulement vous êtes ce que j'étais et je suis ce que vous étiez.

Là-dessus Hector sortit du cabaret du Pavé-d'Amour et gagna, par les rues tortueuses et noires du vieux quartier, la place de Linche, où Coq-Héron l'attendait cha-

que matin. Un jour pâle tombant des toits éclairait à demi les murs sombres et le pavé toujours gras de ces rues; la population ouvrière bourdonnait autour des fabriques et les voisines s'envoyaient le bonjour matinal de porte en porte. Quand il entra dans son appartement, Hector trouva Coq-Héron assis dans une bergère, les états de la compagnie à la main.

—Laisse tout cela, dit Hector en lui faisant signe de poser tous ces papiers: il s'agit d'autre chose aujourd'hui!

Hector déboucla son ceinturon, ouvrit son habit, fit voler son chapeau à l'autre bout de la chambre et se jeta dans un fauteuil.

—Mon ami, j'ai joué! reprit-il tandis que Coq-Héron le regardait.

—Et vous avez perdu?

—Perdre et jouer sont synonymes.

—C'est juste. Combien avez-vous perdu?

—Tout ce que j'avais sur moi.

—Une trentaine de louis, je crois?

—A peu près.

—Et vous vous en êtes tenu là?

—Parbleu! s'écria magistralement Hector, qui regardait Coq-Héron dans les yeux.

—Monsieur, vous n'entendrez jamais rien au jeu!

—Ah! et qu'aurais-tu fait à ma place, toi?

—Moi! j'aurais continué.

—Vraiment!

—Et j'aurais gagné.

—Eh bien, c'est ce que j'ai fait, et j'ai perdu.

—Beaucoup?

—Mais la caisse de la compagnie, il me semble.

—Il fallait la rattraper.

—Et comment?

—En jouant.

—Quoi?

—Vous vous mêlez d'être capitaine et ça vous embarrasse?

—Je le confesse.

—Moi, j'aurais joué le cheval.

—Mon bai-brun?

—La couleur n'y fait rien.

—Ne te fâche pas.

—C'est qu'aussi vous n'avez jamais de bonnes idées!

—Au contraire... j'avais pensé que tu me donnerais ce conseil, et je l'ai suivi d'avance.

—A la bonne heure!

—Ta bonne heure a été mauvaise, mon pauvre Coq.

—Ah bah!

—J'ai perdu le bai-brun.

—Tout entier?

—Voulais-tu que j'en gardasse une oreille? Après ce coup, je me suis arrêté.

—Voilà où vous avez eu tort.

—Ce n'était donc pas assez?

—Si j'avais été là, je vous aurais fait mettre la compagnie sur la table.

—Pour la perdre comme le reste!

—Allons donc! la veine aurait tourné!

—C'est ce qui te trompe.

—Ainsi, vous l'avez jouée?

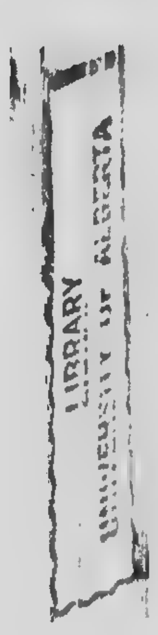
—Et perdue.

A ce mot, Coq-Héron donna un violent coup de poing sur la table.

—Perdue!... Vous avez perdu une aussi belle compagnie! s'écria-t-il, une compagnie que j'avais formée avec tant de soin, et qui nous aurait conduits à la conquête d'une principauté! Pourquoi diable avez-vous joué, monsieur?

—Eh! monsieur! tout bonnement pour jouer!

—Et voilà ce que vous ne feriez jamais si vous suiviez mes conseils!



Hector partit d'un grand éclat de rire. Au mêm
instant, on entendit retentir une salve de coups de ca-
nons. D'autres détonations plus rapprochées répondi-
rent à ces premiers coups. Hector ouvrit la porte pré-
cipitamment et monta, avec la famille de son hôte, sur
la terrasse de l'hôtel. De cette hauteur, qui dominait
les maisons voisines, ils découvrirent, à travers la fu-
mée étendue sur les batteries des forts Saint-Jean et
St-Nicolas, une escadre de galères qui entraient dans
la rade, portant à la poupe le drapeau blanc avec les
clefs de Saint-Pierre. Coq-Héron soupira, et, touchant
l'épaule d'Hector, il étendit son doigt silencieusement
vers la mer.

—Eh bien! quoi? répondit Hector, je suis parti ca-
pitaine, j'arriverai soldat.

—Si c'est comme cela que vous entendez l'avance-
ment, vous irez loin! s'écria Coq-Héron en rajustant son
ceinturon d'un air de mauvaise humeur.

—Bah! la sagesse des nations indique qu'il faut s
voir reculer pour mieux sauter. En attendant que
saute, va, mon ami, va rendre tes comptes au cous
d'Amérique.

Un quart d'heure après, le tambour battait dans
rues, appelant sur le pont tous les soldats du pa
Beaucoup accoururent sur-le-champ: ceux-ci devai
à tous les cabaretiers de la ville. D'autres se mon
rent récalcitrants à l'appel du tambour: ceux-là co
laient les Eurydices de magasin, que la pensée d'
éternelle séparation jetait dans les larmes et le d
poir. Enfin, vers le soir, la majeure partie des six
taillons fut embarquée à bord des galères et des f
tes; les canots passèrent la moitié de la nuit à
ner les retardataires qui arrivaient sur le quai pa
des de trois ou quatre; on fit, au point du jour
dernière visite dans tous les cabarets voisins du
pour ramasser ceux d'entre les soldats qui avaien

mandé au mythologique Bacchus des consolations contre les peines de coeur, et vers dix heures, après que tous les volontaires du Comtat eurent répondu à l'appel des sergents, l'escadre, toutes voiles dehors, salua la citadelle et tourna ses proues vers la haute mer. L'ex-compagnie de M. de Chavailles avait pris passage à bord d'une frégate du roi, où, dès le premier jour, Hector parut en habit de simple soldat. Son capitaine, en prenant les insignes du grade, avait voulu le contraindre à vivre sur le pied d'un gentilhomme qui suit un régiment pour son instruction et son agrément, mais Hector n'y avait jamais consenti, parce qu'au moment d'entrer en campagne, il devait, disait-il, donner l'exemple de la discipline à ses camarades. Quant à Coq-Héron, rigide et silencieux, il faisait son service de lieutenant avec la même conscience que s'il eût toujours été sous les ordres d'Hector. Le quatrième jour, Coq-Héron arriva sur le pont sans écharpe et sans ornements d'aucun genre et vêtu comme son maître, qui rêvait au soleil, le dos appuyé contre le bastingage.

—Quel changement! s'écria Hector. Tu étais beau comme le Dieu Phoebus, et te voilà terne comme un vieux sou!

Coq-Héron fit le geste d'un homme qui se lave les mains.

—Quoi! reprit Hector en riant, ta lieutenance aurait-elle rejoint ma capitainerie?

—Justement.

—Tu l'as jouée?

—Non pas!... Je l'ai vendue.

—C'est moins original.

—Monsieur, l'originalité n'est point frappée à l'effigie du roi. J'ai préféré de bonnes pistoles pour remplir ma bourse... Elle faisait peine à voir, monsieur, tant elle était flasque et ridée.

Hector comprit l'intention de Coq-Héron, lui prit la

main et ne répondit pas. Coq-Héron, heureux et fier, redressa sa longue taille et se mit à marcher sur le pont avec l'air pensif et superbe d'un législateur qui rédige une constitution. Quelques heures après, les pilotes signalèrent Civita-Vecchia, où la frégate jeta l'ancre dans la soirée.

XI

BOHEMIENS ET BOHEMIENNES

En deux étapes, les troupes débarquées à Civita-Vecchia gagnèrent Rome où elles furent casernées, partie au fort St-Ange et partie dans la ville; mais elles n'y étaient pas depuis quarante-huit heures que la nouvelle se répandit qu'elles allaient être licenciées. Elles le furent en effet le lendemain. On donna, sur le trésor du St-Père, une bonne gratification aux officiers, dix écus par tête aux soldats, après quoi chacun fut libre de retourner dans ses foyers. Mais c'est a quoi fort peu songèrent. Quand on a quitté son pays dans l'espoir de conquérir une douzaine de capitales, on n'y rentre pas avant d'avoir un peu couru le monde. Hector et Coq-Héron s'établirent dans une auberge de la ville, et ayant un peu d'argent frais, attendirent les événements. Il y avait alors près d'un an qu'Hector avait quitté le Château-des-Dames; cette année avait suffi pour le transformer; l'enfant devenait un jeune homme. Sa taille avait grandie; une fine moustache ombrageait ses lèvres, ses traits, plus mâles, avaient une expression de hardiesse et de résolution singulière pour son jeune âge, et de gravité précoce qui provenait du milieu où il avait vécu: on aurait dit que la rude main de la nécessité avait violemment plié son esprit à la réflexion. Il était leste, bien fait, et son visage plaisait tout d'abord

par son grand air de franchise et d'audace. Son père mort, il était entré dans la vie par la porte étroite et basse de l'infortune. L'expérience lui était venue à l'âge où d'autres apprennent le plaisir; mais sa vaillante nature avait résisté à l'épreuve comme un arbrisseau robuste aux premiers coups de vent. Pressant de ses deux fortes mains le sein de la réalité, Hector en avait bu le lait amer avec une puissante et fiévreuse ardeur. Hector et Coq-Héron vécurent près d'un an, tant à Rome que dans les environs. Hector s'était lié d'amitié avec de jeunes seigneurs de la ville, qui lui procurèrent toutes sortes de divertissements et qui lui apprirent à connaître le monde. On jouait gros jeu dans ces réunions, où l'on n'avait pas mission de cultiver la sagesse; Hector y fut constamment heureux, ce qui lui permit de vivre sur un bon pied. C'était, au reste, un magnifique joueur, dépensant ou prêtant ce qu'il gagnait, et ne réclamait jamais ce qu'on oubliait de lui rendre. Quant à Coq-Héron, il laissait faire assez volontiers; il entrait dans son système d'éducation pratique de donner une large part d'influence au hasard. Il est bon, disait-il, de laisser courir les jeunes gens comme les jeunes poulains, au grand air et librement; ils apprennent de cette façon à éviter les fossés ou à les franchir. En conséquence, Coq-Héron attendait patiemment que son maître eût franchi assez de fossés pour s'en dégoûter. Quelquefois certains scrupules l'arrêtaient, mais après un instant de réflexion il passait outre, sous prétexte qu'il n'y a de bons cavaliers que ceux qui sont tombés souvent de cheval.

Au bout d'un certain temps, cette vie d'aventures nocturnes, de coups de lansquenet, de soupers aux flambeaux et de mascarades, lassa Hector. Il n'y rencontrait point assez de périls à son gré, et, en revanche, il trouvait dans son désordre même une désespérante monotonie. Un matin, il rentra au soleil levant, la bourse

à moitié pleine, un loup sur le nez, son chapeau sur l'oreille et son manteau sur l'épaule, après une nuit où les masques, les bouteilles et les cartes avaient fait merveille. Coq-Héron dormait comme un loir dans l'antichambre. Hector courut à l'écurie, sella et brida lui-même leurs chevaux, régla son compte avec l'aubergiste, chaussa ses grandes bottes, et, tirant Coq-Héron par le bras, lui apprit qu'ils allaient partir sur-le-champ Coq-Héron sauta sur ses pieds croyant que le feu était au logis, et suivit son maître qui descendait l'escalier quatre à quatre. Deux valets d'écurie tenaient les chevaux par la bride; Hector mit le pied à l'étrier, un écu dans la main du garçon et partit. Coq-Héron l'imita de tout point, pressa son cheval et rejoignit Hector au moment où il tournait le coin de la rue.

—Eh! monsieur, lui dit-il, où allons-nous?

—Je n'en sais rien.

—Parce que je commençais à m'ennuyer à force de m'amuser.

—Mais c'est une folie!

—Et c'est justement pour cela que je la fais!

Coq-Héron se fâcha tout rouge; Hector se mit à rire comme un fou, et tous deux criant et disputant sortirent par la première porte qui se trouva sur leur passage. Quand ils eurent fait deux ou trois lieues en rase campagne, Hector retint la bride de son cheval pour le faire souffler.

—Ah çà! monsieur, reprit Coq-Héron, qui grondait toujours, au moins avez-vous pris congé de vos amis?

—Je t'avoue que je l'ai oublié.

Coq-Héron bondit sur sa selle.

—Mais que va-t-on penser de la noblesse du Dauphiné, si vous avez de ces façons de vivre?

— Parbleu! le seigneur Giuseppe Tartapaja, qui s'est fait tuer en duel hier, a-t-il pris congé de nous?

La force de ce raisonnement écrasa Coq-Héron, qui

souffla comme un chantre et se tut. Mais le digne valet n'était pas homme à garder longtemps le silence.

—M. le marquis, dit-il d'un air farouche en se rapprochant d'Hector, quand nous aurons assez longtemps couru, nous arrêterons-nous quelque part?

—Certainement! Nous nous arrêterons à la première auberge pour dîner.

—Tenez, monsieur, s'écria Coq-Héron, il n'y a vraiment pas moyen de causer raisonnablement avec vous! Je ne sais pas quel plaisir vous trouvez à me contrarier toujours. Quel rapport y a-t-il, s'il vous plaît entre une auberge et ce que je vous demande?

—N'as-tu pas voulu savoir où nous nous arrêterions?

—Oui.

—Eh bien, je te l'ai dit, n'es-tu pas content?

—Mais, monsieur, vous tournez autour de la question, et ce n'est pas répondre franchement... Je sais parbleu bien qu'on dîne en route; mais tout cela ne me dit pas où nous allons.

—Que veux-tu que je te réponde, puisque je l'ignore moi-même!

—De façon que si cette route conduisait en Tartarie, nous irions en Tartarie?

—Précisément. Mais j'ai tout lieu de croire qu'elle n'y mène pas.

—C'est égal, monsieur, voici la première fois que j'entends parler de cavaliers qui voyagent comme des hannetons.

—Eh! qu'importe, mon ami! ça prouverait seulement que les hannetons ont quelquefois plus d'esprit que les cavaliers.

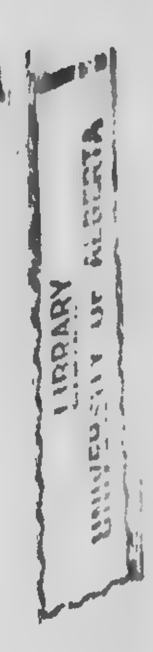
—Vous avez une manière d'arranger les choses qui peut convenir aux insectes, mais qui n'est pas éminemment flatteuse pour les hommes!

—Juge toi-même! La matinée est belle, fraîche et radieuse; la route fuit devant nous dans la campagne

comme une coquette qui nous engage à la suivre; nous avons entre nos jambes de bons chevaux, dans nos poches de bons ducats, à notre côté de bonnes épées; nous sommes forts et bien portants, libres comme l'oiseau qui passe en chantant sur nos têtes; l'inconnu nous attend au détour du chemin, ce charmant inconnu, ce mystérieux ami du voyageur qui ouvre les palais, force les citadelles, tend l'échelle au balcon, endort les jaloux, et fait luire sur toute la vie le prisme enchanté de la fantaisie!

—Jusqu'à ce qu'il nous rompe le cou!

L'interruption philosophique de Coq-Héron mit fin à la discussion. Hector haussait les épaules d'un air non moins philosophique, lorsqu'il aperçut une mauvaise auberge, dont la branche de pin symbolique se balançait au vent. Les deux cavaliers s'arrêtèrent devant la porte ouverte, et se firent servir un déjeuner de ravolis, de jambon et de mortadelle, qui eut pour effet de calmer l'irritation de Coq-Héron et de lui faire entrevoir les choses sous un nouveau point de vue, son élève s'était avisé, pour le mettre en belle humeur, de critiquer la cuisine de l'ostérial' Il y avait déjà cinq ou six jours qu'ils voyageaient de la sorte, lorsqu'un matin, après avoir dépassé Ferra , ils arrivèrent devant une misérable locanda où l'on eut toutes les peines du monde à leur servir des oeufs sur le plat. Tandis que l'hôte tenait la poêle, Coq-Héron attachait les chevaux sous un méchant hangar, où, pour toute provende, il n'y avait guère que quelques brins de paille et un peu d'orge. Les oeufs cuits, ou à peu près, l'hôte déterra une cruche de vin et partit sous prétexte d'aller à la découverte d'un merveilleux saucisson de Bologne qui existait quelque part dans les environs. Les oeufs étant expédiés et la cruche à moitié vide. Coq-Héron appela l'hôte d'une voix que l'appétit rendait sonore et reten-



tissante. Il l'appela une seconde, puis une troisième fois, sans obtenir de réponse.

—Il faut, dit-il alors, que ce saucisson de Bologne demeure bien loin; voilà dix minutes au moins que notre hôte est parti.

—Si frère Jean était ici, il te commanderait la patience, dit Hector.

—Frère Jean n'est qu'un sot! s'il était à ma place, il aurait faim, et ayant faim, il crierait.

—Crie donc!

Coq-Héron courut à la porte de la locanda, regarda à droite et à gauche sur la route et ne vit rien.

—Soeur Anne! ma soeur Anne! ne vois-tu rien venir? lui criait Hector tout en battant, avec un vieux couteau sur une assiette de bois, un air de chasse qu'il avait appris à la tour du mont Ventoux.

—Cette locanda italienne m'a tout fait l'air d'une posada espagnole! s'écria Coq-Héron. Allons-nous-en, monsieur, et cherchons gîte ailleurs.

Hector se leva, posa un petit écu sur la table ébréchée et suivit Coq-Héron. Celui-ci entra dans le hangar et poussa un cri.

—Eh bien! qu'est-ce encore? demanda Hector.

—Monsieur, les chevaux ont disparu.

—Tu verras que l'hôte les a pris pour courir plus vite à la rencontre du saucisson.

—Eh! monsieur, les hommes ne vont pas comme les carrosses, à deux chevaux! Je vous dis, moi, qu'il les volés.

—C'est probable.

Coq-Héron, exaspéré, ne pouvait détacher ses yeux la place où tout à l'heure encore les deux chevaux mangeaient l'orge et la paille.

—Mais comment diable ce scélérat a-t-il fait pour les emmener sans que nous les ayons entendus?

—C'est fort simple, répondit Hector, regarde par

terre, là où les chevaux ont piétiné, n'y vois-tu pas un morceau de linge?

—Ah! le gredin! reprit Coq-Héron en se frappant le front, il leur a emmaillotté les pieds.

—Justement.

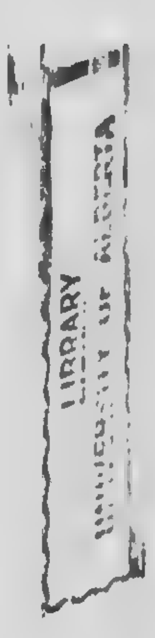
—Dent pour dent, oeil pour oeil, reprit le valet; il a prit le cheval, je brûlerai la maison.

Hector arrêta Coq-Héron par le bras, comme il entrait dans la locanda pour y prendre un tison.

—Quand tu l'auras brûlée, en découvriras-tu plus vite nos chevaux? Laisse la maison et cherchons nos bêtes.

Hector et Coq-Héron convinrent de prendre l'un à droite, l'autre à gauche de la route, et de se réunir ensuite à la locanda, où le premier arrivé attendrait l'autre. Coq-Héron tira d'un côté et Hector tira de l'autre. Hector n'avait pas fait un demi-mille, qu'il vit venir à lui un enfant qui criait et sanglotait. Le pauvret, à moitié nu et le visage bouleversé par la terreur, courait de toutes ses forces; un grand chien trottait sur ses pas, tout sanglant et laissant tomber de sa gueule une bave épaisse. L'enfant n'avait plus d'haleine; il heurta une pierre du pied, trébucha et tomba en ten- [illegible] ns vers Hector; le chien furieux n'était plus [illegible] lui, lorsque Hector, tirant un pistolet de [illegible] sta le chien et lui cassa la tête. Presque [illegible] instant, une femme, à laquelle Hector n'avait pas fait attention, sauta d'un champ voisin sur la route. Elle avait les cheveux épars et tenait un fort bâton à la main. L'enfant se releva et courut se blottir entre ses genoux. La mère l'enleva dans ses bras puissants, l'enveloppa tout entier d'un regard et le couvrit de larges baisers donnés à pleines lèvres; puis, le posant à terre, elle se tourna vers Hector:

– Est-ce toi, dit-elle en mauvais italien qui as tué cet animal?



—C'est moi.

La femme s'approcha d'Hector, saisit sa main et l'embrassa à plusieurs reprises.

—Merci, dit-elle.

Puis, emportant son fils sur le dos, elle disparut comme une louve à travers champs. Hector regarda quelques instants courir cette femme, qui avait une peau couleur de suie et des yeux magnifiques, après quoi il continua sa route. Au bout d'un mille encore, ennuyé de ne voir ni passants, ni laboureur, ni personne qui pût lui donner des nouvelles de son cheval, il s'assit au revers d'un fossé, pensant que les nouvelles finiraient par venir au devant de lui, puisqu'il renonçait à courir après elles. Il n'était pas couché depuis cinq minutes, qu'un vieux drôle vêtu de haillons vint à lui, monté sur un beau cheval.

—Voilà un cheval dont je veux me défaire, dit cet homme, qui avait une figure de singe et était coiffé d'une espèce de bonnet d'écarlate à galon d'or ; s'il vous convient, seigneur cavalier, je vous le céderai à bon prix.

—Voyons le prix?

—Quinze ducats.

Grâce à la modicité du prix, Hector pensa que ce maquignon appartenait à la confrérie de quelque frère Jean du pays.

—Ce n'est pas cher, en vérité, reprit-il, et je te donnerai volontiers quinze ducats si tu me prouves que ce cheval est à toi.

—Eh! seigneur cavalier, dans les temps où nous vivons, le roi d'Espagne lui-même serait fort en peine de vous prouver que le Milanez lui appartient!

Hector comprit que le vieux drôle n'était pas sot, il sourit et reprit un moment après:

—Dis-moi au moins par quelle aventure cette bête est en ta possession?

—Oh! c'est fort simple. Je l'ai achetée trois écus d'un soldat piémontais qui l'a prise dans une bataille.

—Tu l'as achetée trois écus, et tu veux la vendre quinze ducats?

—Sans doute. Il y a la nourriture, et puis le bénéfice...

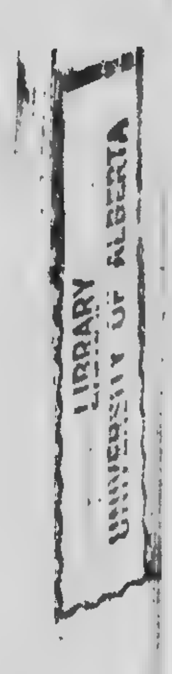
—Tu as raison.

L'histoire du maquignon n'était peut-être pas vraie, mais elle pouvait l'être, et, dans la position où Hector se trouvait, c'était une trop bonne occasion pour la laisser échapper; il se leva donc de son fossé, et, tirant 15 ducats de sa poche, il les remit au maquignon qui, sautant de selle plus lestement qu'on ne s'y serait attendu d'un homme de son âge, jeta la bride aux mains d'Hector.

—Adieu, seigneur cavalier, je souhaite que ce cheval vous soit utile, dit-il; et, tirant sa révérence, il s'en alla avec l'agilité d'un singe.

—On dirait que ce vieux coquin se moque de moi, pensa Hector tandis que le maquignon courait dans la direction d'un bouquet de pins qu'on voyait sur l'un des côtés de la route.

Le cheval qu'Hector venait d'acheter avait une belle apparence, la jambe fine, le poitrail large, le cou nerveux, les reins puissants, l'oeil vif, la tête petite; chaque nouvelle découverte ravissait l'asquéreur, qui se plaisait à prolonger son examen. Quand il eut assez tourné autour de l'animal, Hector voulut mettre le pied à l'étrier, mais le cheval fit une volte et lui présenta le poitrail; une seconde tentative ne fut pas plus heureuse, le cheval, cette fois, s'étant cabré; un troisième et un quatrième essai ne réussirent pas davantage. Quelles que fussent l'adresse et la persévérance d'Hector, le cheval lui présentait toujours la tête et le mettait dans l'impossibilité de sauter en selle. Aussitôt que le cavalier s'arrêtait, le cheval ne remuait non plus qu'une souche,



mais aussitôt qu'Hector levait la jambe, le cheval levait les pieds et se mettait à bondir et à tournoyer.

—Voilà un plaisant animal! Serai-je obligé de le conduire comme un laquais jusqu'à la locanda? se dit Hector.

Il allait passer des moyens de conciliation aux moyens coercitifs, lorsqu'il se vit tout à coup entouré d'une bande d'individus qui sautèrent sur ses bras et sur ses armes avant qu'il eût le temps de mettre en défense. Cette troupe était composée d'une trentaine de coquins, hommes, femmes et enfants, armés de bâtons et de couteaux, qui criaient à tue-tête.

—Rendez-nous le cheval! disait l'un.

—Le cheval est à nous, disait l'autre.

—Vous nous l'avez volé! ajoutait un troisième.

Hector se dégagea de ceux qui le pressaient, mais il n'avait plus ni épée ni pistolets. La troupe se ferma en cercle autour de lui et le menaça de ses bâtons et de ses couteaux. Hector comprit alors qu'on en voulait à sa bourse. —Eh! s'écria-t-il, il fallait le dire plus tôt!

Hector avait déjà trop pratiqué la vie pour être de ceux qui veulent l'impossible et luttent contre l'impraticable; il tira donc sa bourse, l'ouvrit, et prenant quelques ducats les jeta dédaigneusement au nez de ces misérables; après quoi, serrant le reste dans sa poche et les bras croisés, il se dirigea vers l'un des côtés du cercle d'un air si superbe et si tranquille, que les voleurs s'écartèrent pour le laisser passer. Les enfants et les femmes s'étaient précipitamment agenouillés par terre pour ramasser les ducats, lorsqu'une bohémienne qui n'avait pas assisté à cette scène se présenta sur le chemin. Elle comprit du premier coup d'oeil de quoi il s'agissait, et posant à terre l'enfant qu'elle portait sur le dos, elle courut à Hector et l'arrêta:

—Ce qu'on t'a pris, on va te le rendre, dit-elle: viens!

Elle l'entraîna vers les bohémiens, qui déjà se partageaient l'argent, et, leur parlant à tous d'une voix forte dans un langage guttural auquel Hector ne comprenait pas un mot, elle se fit remettre les ducats si dédaigneusement jetés par lui.

—Est-ce tout? demanda-t-elle ensuite en italien.

—Non! répondit le coquin auquel Hector avait eu affaire et qui fumait paisiblement assis sur le dos du cheval qu'il venait de vendre presque à l'instant; non, il y a encore quinze ducats.

—Donne-les.

—Les voici! répondit le bohémien, et, sautant à terre avec la souplesse d'un chat, il mit l'argent entre les mains de la bohémienne.

—Ah! te voilà, mon drôle! dit Hector qui jusqu'alors n'avait pas remarqué son maquignon.

—Il ne faut pas m'en vouloir, seigneur cavalier, répondit le filou en ôtant son bonnet, chacun vit de son petit commerce!

—Est-ce toi, honnête commerçant, qui as dressé cet animal?

—Moi seul, seigneur cavalier, dit le bohémien d'un air radieux. Ne vous semble-t-il pas admirablement dressé? Nul autre que moi ne peut le monter. Il me suit comme un chien... C'est mon capital à moi, et tel que vous le voyez, il me rapporte bien deux cents ducats par an. Je l'ai déjà vendu trente fois.

—Prends garde ,ami voleur, que la justice n'emporte ton capital.

—C'est bien plutôt lui qui emporterait la justice. Ici, *Mab!*

Le cheval, qui mordait à belles dents une touffe de gazon, accourut vers son maître, frotta ses naseaux contre les habits du bohémien, et se courba devant lui en hennissant.

—Vous voyez, ajouta le bohémien, il ne connait que

moi, et la justice n'est pas assez bonne écuyère pour le dompter.

La bohémienne, la main pleine d'argent, se tourna vers Hector :

—Est-ce bien tout et n'as-tu plus rien à réclamer? dit-elle.

—A réclamer, non, répondit Hector, mais j'ai bien encore un renseignement à te demander.

—Parle.

—Informe-toi auprès de tes camarades s'ils n'ont pas vu deux chevaux, l'un gris-pommelé, l'autre alezan-brûlé.

—Vous avez entendu, répondez, dit la bohémienne.

—Je les ai vus, dit le vieux maquignon.

—Où donc? s'écria Hector.

—A la locanda où je les ai volés.

—Comment, coquin, c'est encore toi!

—Mais, seigneur cavalier, puisque je m'occupe de maquignonnage, il faut bien que je vole!

—Voilà un marchand plein de bon sens, murmura Hector.

—Tu rendras les deux chevaux à ce cavalier, dit la bohémienne.

—Tout de suite, répondit le vieux, et poussant son cheval des talons, il partit comme un trait.

Aussitôt qu'Hector eut reçu de la bohémienne les ducats qu'elle avait glanés de main en main, il les renvoya au milieu du groupe qui les entourait.

—Je ne reprends jamais ce que j'ai donné, dit-il.

Mille exclamations de joie répondirent à cette pluie d'argent qui tombait sur les bras, sur la tête, sur les genoux des bohémiens. La bohémienne regarda fièrement Hector, les yeux étincelants.

—Brave, hardi, généreux! dit-elle, donne-moi ta main.

—La voilà.

La bohémienne prit la main d'Hector et la renversa pour en examiner la paume.

—Ah! tu veux y lire ma destinée? reprit Hector.

—Oui, la destinée te doit de beaux jours; elle aime les coeurs résolus et les mains ouvertes.

Et, se penchant sur la main d'Hector, elle en examina curieusement les lignes symboliques. Hector la regardait faire et souriait. Tout à coup elle posa le doigt sur une ligne qui partait de l'annulaire, en suivit les sinuosités jusqu'au poignet où elle s'effaçait, et repoussa vivement la main d'Hector.

—Trop tard! trop tard! s'écria-t-elle.

Hector la regarda tout étonné .

—Qu'y a-t-il et que veux-tu dire? demanda-t-il.

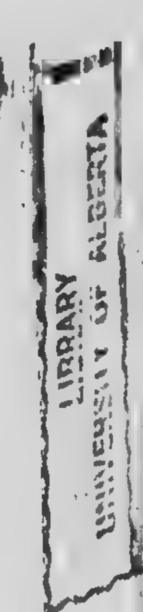
La bohémienne secoua la tête lentement. Les tons cuivrés de ses joues étaient devenus mats tout d'un coup comme si le frisson eût subitement glacé son visage. Elle leva ses grands yeux noirs sur Hector, le contempla un instant, puis, posant sur l'épaule du jeune homme son doigt mystérieux, elle l'embrassa au front avec la tendresse passionnée d'une mère. Hector frissonna au contact de ces lèvres froides comme s'il avait senti sur sa tête, effleurée au passage, le coup d'aile d'un génie invisible. Le galop retentissant de plusieurs chevaux le tira de sa rêverie: c'était celui de Mab, qui accourait en compagnie du gris-pommelé et de l'alezan-brûlé dérobés dans le hangar de la locanda, et que le vieux maquignon tenait par la bride.

—Voilà tes chevaux, dit la bohémienne, pars, et que celui qui est en haut te conduise!

—Tu ne veux pas parler? dit Hector en s'arrêtant devant la bohémienne.

La bohémienne prit la main d'Hector, la pressa entre les siennes et secoua la tête.

—Non, dit-elle; ce qui doit arriver arrivera. Tu le sauras toujours trop tôt.



—Ou trop tard, dit-il en souriant.

—Va, dit la bohémienne tristement, une pauvre âme priera pour toi.

Hector sauta sur l'alezan, prit en main le gris-pommelé, et partit. Quand il arriva à la locanda, Coq-Héron l'attendait assis devant la porte. L'honnête valet poussa un cri de joie à la vue des deux chevaux, et, enfourchant le gris-pommelé, suivit son maître qui trottait déjà. Chemin faisant, Hector raconta son aventure à Coq-Héron. Quand on fut à l'exclamation de la bohémienne, Coq-Héron se gratta le front d'un air pensif.

—Que diable a-t-elle voulu dire avec son *trop tard?* s'écria-t-il.

—Que dit cette alouette? répondit Hector en lui montrant l'oiseau qui chantait dans l'espace.

Hector avait entendu dire à Ferrare que le maréchal de Villeroy allait se renfermer dans Crémone que menaçait le prince Eugène. On pensait généralement que de graves événements ne tarderaient pas à éclater dans cette partie du Milanez. Hector résolut donc de pousser de ce côté, pour sentir l'odeur de la poudre qu'il n'avait pas flairée depuis longtemps. Des fugitifs, qu'il rencontrait de distance en distance sur la route, lui disaient que la ville était investie, qu'une armée innombrable d'Impériaux envahissait le pays, et que jamais le maréchal de Villeroy ne pourrait résister à un aussi vaillant général que l'était le prince Eugène, servi par d'aussi nombreuses troupes.

—Décidément, dit un jour Hector à Coq-Héron, je crois que la bohémienne a voulu dire que j'arriverai à Crémone trop tard même pour assister à sa prise.

Enfin, trois jours après leur départ de la locanda, un soir, par un temps de brume, ils aperçurent du haut d'un monticule les clochers de la ville et dans la plaine, au loin, le camp des Impériaux.

XII

LE REGIMENT DE LA COURONNE

On était alors au mois de février 1702. La brume qui accompagne les soirées d'hiver couvrait de ses flocons de ouate grise la surface des champs. On ne distinguait pas les objets à plus de dix pas, et tout semblait se confondre dans un océan de vapeurs flottantes. Hector et Coq-Héron, qui cherchaient un logis pour passer la nuit, mirent pied à terre, et, tenant leurs chevaux par la bride, marchèrent quelque temps au hasard. Une espèce de cabane dont les murs étaient à moitié renversés se rencontra sur leurs pas; ils y entrèrent, attachèrent leurs chevaux à un râtelier qui se trouva garni de paille, et, roulant leurs manteaux autour de leurs épaules, sortirent de la cabane pour reconnaître si quelque autre chaumière des environs ne leur fournirait pas le souper que le hasard envoyait à leurs chevaux. Ils n'étaient pas à dix toises du sol, qu'un chuchotement de voix les arrêta; on marchait à pas nombreux sur la terre, et la rumeur s'étendait comme le bruit d'un léger vent dans les arbres. Hector et Coq-Héron, par un mouvement instinctif, portèrent la main à leur ceinture. Autour d'eux, ils ne voyaient rien, si ce n'est l'éclair rouge d'un falot dansant au bout d'un bras invisible. Hector et Coq-Héron se serrèrent derrière le tronc d'un gros noyer et attendirent, le regard fixé sur

le falot. Tout à coup, une troupe d'hommes sortit du sein de ces ténèbres opaques et passa devant eux. Une autre troupe venait à quelques pas plus loin.

—Que faire? demanda tout bas Coq-Héron à son maître.

—Les suivre.

Et marchant sur les traces de ceux qui venaient de passer, ils se mêlèrent à leur troupe. Plusieurs de ces hommes portaient de grands manteaux blancs, pareils à ceux des deux aventuriers ;tous étaient armés; quelques-uns parlaient entre eux, mais à voix basse. Il était clair que ces inconnus allaient en expédition. Il y avait peut-être du danger à les suivre; mais ce fut précisément l'attente de ce danger qui détermina Hector. Grâce à leur costume, le maître et le valet passèrent inaperçus; le brouillard d'ailleurs les protégeait. L'homme au falot marchait le premier. Hector remarqua que plusieurs de ses nouveaux compagnons tenaient leurs épées nues ou des pistolets à la main, comme s'ils voulaient être prêts à agir à la première alerte.

—Voilà des hommes, pensa-t-il, qui ne négligent aucune précaution; et lui-même examina si son épée jouait librement dans son fourreau.

On laissa la cabane sur la gauche et on fila dans la nuit. Au bout d'une centaine de pas, l'homme au falot s'arrêta près d'un taillis.

—C'est ici! dit-il en allemand.

—Bon! dit Coq-Héron, qui, ainsi que son maître, entendait et parlait un peu cette langue, ce sont des Impériaux! Quel guêpier!

—Bah! répondit tout bas Hector, si ces guêpes allemandes ont leurs aiguillons, nous avons les nôtres.

Il y avait, à l'endroit où le guide s'était arrêté, une espèce de construction à demi ruinée qui présentait au regard une excavation profonde dont l'ouverture béante et noire était embarrassée d'arbustes et de ronces. Le

guide planta son falot sur une pierre, à l'entrée et au-dessus du trou, pour en éclairer la descente. Un des Impériaux, qui tenait une épée nue à la main et qui paraissait être un officier, s'introduisit le premier dans le trou; un autre l'imita, et toute la troupe se rangea devant le taillis pour suivre ses chefs. Deux sergents placés à l'entrée de l'excavation maintenaient l'ordre dans la descente et se tenaient prêts à exécuter les ordres qui pourraient leur être donnés. Hector jeta un regard rapide autour de lui; les rangs immobiles et silencieux des Impériaux se pressaient devant l'excavation qui s'ouvrait comme la bouche sinistre de l'enfer; la clarté du falot rendait plus épaisses encore les ombres ternes du brouillard qui estompait la campagne; Hector ne pouvait savoir ni où il était ni où il allait; il posa le pied sur les lèvres du trou, fit un pas en avant, courba la tête et disparut. Coq-Héron disparut sur ses talons. L'officier qui marchait en avant portait une torche dont la flamme vacillante et rouge noyait de reflets sanglants les parois humides d'un souterrain étroit dans lequel on ne pouvait avancer qu'en se baissant. Les pierres éboulées çà et là ne permettaient pas à deux hommes d'y passer de front. Autant qu'Hector en put juger par l'inspection des murs latéraux, il marchait dans l'intérieur d'un aqueduc depuis longtemps abandonné; la voûte, où s'étendait un lit de mousse sèche, répercutait le pas cadencé de la troupe errante, que guidait mystérieusement l'étoile mouvante et lointaine du flambeau.

—Notre général a eu là une excellente idée, dit à Hector le soldat qui le précédait.

—Excellente! répéta Hector.

—Vont-ils être surpris là-bas?

—C'est-à-dire qu'ils seront étourdis!

—Leurs sentinelles auront beau regarder de tous côtés, elles se garderont bien de nous aprecevoir!

—Parbleu! reprit Hector qui n'était pas fâché d'apprendre un peu ce qu'il faisait, sans se compromettre.

—Nous rampons comme des taupes sous terre et nous leur tomberons sur le dos comme des loups.

—C'est superbe!

Là-dessus le soldat rencontra un caillou, trébucha et se tut.

—Il paraît, pensa Hector, que nous allons surprendre l'ennemi. Or, cet ennemi étant mon ami, messieurs les Impériaux n'en sont pas encore où ils pensent.

On marchait depuis dix ou douze minutes dans l'aqueduc en observant ce silence magnétique qu'impose l'obscurité profonde, lorsqu'une nouvelle clarté, semblable à un point rouge, brilla tout à coup dans l'éloignement.

—Tout va bien! reprit le soldat en inclinant sa tête vers Hector.

—Très bien!

—La ville dort et nos gens veillent.

La lumière restait immobile comme une étoile: la colonne pressa le pas, et, quelques minutes après, les deux torches confondirent leurs rayons. Lorsque Hector les atteignit, il se trouva dans une cave assez vaste où l'extrémité de l'aqueduc aboutissait; les hommes qui l'accompagnaient se rangèrent le long des murs, silencieux comme des fantômes. En cherchant autour de lui, Hector découvrit une porte pratiquée dans l'épaisseur du mur, elle était entrebâillée et on distinguait sur le seuil la naissance d'un escalier dont la spirale obscure se perdait dans les ténèbres.

—Nous y sommes, lui dit tout bas le soldat qui paraissait avoir pris Hector en amitié.

—Enfin! répondit Hector avec un soupir profond.

—Oh! nous ne sommes pas au bout, répondit le soldat qui traduisit à sa manière le soupir d'Hector:

rempart est là, tout près, et si le poste se réveillait, nous serions pris comme dans une souricière.

—Voilà qui serait fâcheux.

L'aqueduc dégorgeait ses hommes un à un et la cave s'emplissait lentement. Quand il y eut une centaine de soldats réunis, un des officiers poussa la porte, les fit ranger en ligne et monta l'escalier à leur tête. Hector et Coq-Héron étaient dans cette première colonne; ils avaient rabattu leurs chapeaux sur les yeux et relevé leurs manteaux jusqu'au nez. Un homme les reçut au haut de l'escalier et les introduisit dans une grande pièce où d'autres soldats armés de haches et de pistolets les attendaient.

—Tout va bien, dit l'homme en italien en s'adressant à celui qui paraissait être le chef de la troupe.

—Servez toujours bien l'empereur, mon maître, et vous serez officier un jour, répondit celui-ci en glissant une bague dans la main de l'homme.

—Ah! Judas! grommela Hector entre ses dents. Et sa main souleva à demi la crosse de son pistolet.

—Pas encore! dit Coq-Héron en l'effleurant du coude.

Il y avait au rez-de-chaussée de la maison, sous laquelle s'ouvrait l'aqueduc, plusieurs grandes pièces où les Impériaux se rangèrent en pelotons. Hector compta sept cents hommes, à peu près autant de ceux qui portaient des haches que de ceux qui étaient entrés avec lui. Lorsqu'ils furent bien en ordre, un des officiers ouvrit la porte qui donnait sur la rue, et tous sortirent dans le plus profond silence. La rue était déserte; le brouillard commençait à se dissiper, et la lueur pâle du matin flottait incertaine au bord des toits. Les regards d'Hector et de Coq-Héron se croisèrent et ils se tinrent prêts à agir.

—J'irai d'un côté, va de l'autre, souffla le maître dans l'oreille du valet.

Ce n'était ni l'heure ni le lieu d'entamer une discussion; Coq-Héron fronça le sourcil, mais baissa la tête en signe d'assentiment. Les compagnies allemandes s'ébranlèrent; Hector, qui s'était placé en serre-file, vit à sa droite une ruelle obscure et s'y jeta résolument. La ruelle rampait comme un serpent entre deux rangées de maisons noires; en deux bonds, il fut à l'abri de toute poursuite. Au bout de quelques instants, il s'arrêta dans l'encoignure d'une porte pour s'assurer que personne ne courait sur ses traces. Un silence solennel, à peine interrompu par cette rumeur vague qui accompagne le réveil des cités, l'entourait. Il reprit sa course, rencontra une rue plus large, dans laquelle la ruelle se jetait comme une rivière dans un fleuve, la suivit, cherchant des yeux une caserne ou quelque poste, et arriva sur une place où un régiment se formait en bataille.

—Aux armes! aux armes! cria l'aventurier en s'élançant, l'épée à la main, vers un groupe d'officiers qui causaient en tête du régiment; aux armes! voici les Impériaux!

Les officiers, à ces cris, tirèrent l'épée, firent prendre les armes à leurs soldats et mirent le régiment en colonne. Plusieurs d'entre eux entouraient Hector et le pressaient de questions, lorsque, au bout d'une rue qui débouchait sur la place, parut un corps d'infanterie.

—Voilà ma réponse! leur cria Hector; ce sont les Impériaux. En avant!

—En avant! cria le colonel; et le régiment, s'ébranlant sur les pas de son chef, chargea l'ennemi.

La fusillade éclata et la ville se réveilla en sursaut. Coq-Héron, tandis qu'Hector prenait par la droite, avait pris par la gauche, et courant à perdre haleine, avait rencontré un poste qu'il avertit de la présence des Impériaux dans Crémone. Le chef du poste envoya quelques-uns de ses gens chez les principaux officiers

pour les prévenir de ce qui se passait, et avec le reste suivit Coq-Héron qui le conduisit. Mais au détour de la première rue ils furent arrêtés par un corps d'Impériaux. Coq-Héron déchargea ses pistolets sur le plus épais de la troupe et le combat s'engagea. Les Impériaux avaient eu soin de détacher une partie de leurs gens du côté du rempart où existait une vieille porte murée et dégarnie de troupes. Ils la démolirent avec une surprenante rapidité et le prince Eugène se jeta dans la ville à la tête des nouveaux régiments.

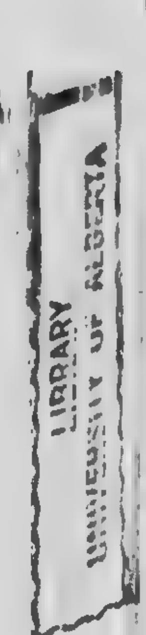
Cependant les officiers-généraux et le maréchal de Villeroy, surpris par la mousquetade, montèrent à cheval et se rendirent par différents côtés vers la grande place, où était le rendez-vous en cas d'alerte. Déjà le tambour battait dans toutes les rues, les trompettes sonnaient, les bataillons se formaient en diligence et couraient à l'ennemi qui arrivait en force au coeur de la ville. Le régiment de la Couronne, rencontré par Hector, avait réussi à se maintenir sur la grande place et à chasser les Impériaux des rues voisines. De tous côtés on se battait avec acharnement; la fusillade s'engageait dans chaque rue; les Impériaux, en bon ordre, avaient l'avantage du nombre, mais les Français les chargeaient avec une impétuosité qui déconcertait l'ennemi.

Les bataillons Irlandais et le régiment des Vaisseaux, promptement ralliés, avaient rejoint le régiment de la Couronne, que le feu de l'ennemi décimait sans lui faire lâcher prise. Un officier du nom de M. de Praslin, commandait sur la place où le colonel du régiment auquel Hector s'était adressé avait été tué. A tout instant, des officiers arrivaient au galop de tous les points de la ville.

—Et M. de Villeroy? demanda M. de Praslin à l'un d'eux.

—Il vient d'être fait prisonnier.

—Le maréchal! prisonnier?



—Le maréchal et son page!

—En avant! cria M. de Praslin qui ne voulait pas donner à ses soldats le temps de la réflexion.

—Et M. de Crenan, notre général? demanda-t-il un moment après à un soldat qui se jeta parmi eux tout sanglant.

—Il est mort! répondit le soldat.

—En es-tu sûr?

—J'ai vu son cadavre disparaître entre les bras des Impériaux.

—En avant! répéta M. de Praslin.

Les soldats firent une trouée au milieu des ennemis.

—Parbleu! reprit M. de Praslin, au moment où les Impériaux reculaient en désordre, si M. de Revel n'a point l'idée de rompre le pont du Pô, nous avons bien encore la chance de nous faire tuer, mais non plus celle de sauver Crémone!

Hector l'entendit, et sautant sur un cheval qui errait sans maître, il s'élança hors de la place.

Des groupes de soldats qu'il rencontrait de distance en distance lui indiquèrent la place où il trouverait M. de Revel. Il y arriva et répéta au lieutenant-général, qui maintenant appartenait le commandement, ce que M. de Praslin venait de lui dire. Ce fut un trait de lumière pour l'officier qui, dans la confusion des ordres et des mouvements, avait négligé de prendre cette précaution, la plus utile de toutes.

—Allez, dit-il à l'un de ses aides de camp, suivez monsieur, et faites tout ce qu'il vous indiquera.

Hector et l'aide de camp partirent au galop, arrivèrent au pont, firent retirer le poste qui en occupait la tête et en rompirent le milieu. Au même instant, et comme les dernières pierres tombaient dans l'eau, les troupes impériales, conduites par le prince Thomas de Vaudemont, parurent de l'autre côté du fleuve.

—Messieurs, il est trop tard! s'écria Hector en les saluant de son épée.

Le prince de Vaudemont voulut tenter le passage, mais il était devenue impraticable.

Hector tourna bride sur-le-champ pour aller rendre compte de ce qu'il avait fait à M. de Praslin; chemin faisant, il entendit un grand tumulte du côté de l'Hôtel de Ville; les cloches sonnaient, le canon tonnait, le peuple s'agitait et criait. Il hésitait à courir de ce côté pour voir ce qui s'y passait, lorsqu'il rencontra Coq-Héron couvert de sang qui sortait d'une ruelle à la tête d'une cinquantaine de soldats de toutes armes, débraillés et noirs de poudre.

—Que fait-on par là-bas? demanda Hector à Coq-Héron.

—C'est M. le prince Eugène qui s'amuse à prendre le serment des magistrats.

—Quoi! et ils le lui prêtent?

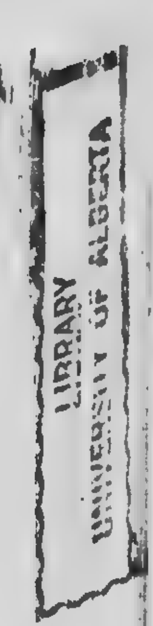
—Puisque je vous dis qu'il le leur prend... c'est leur métier aux magistrats, en temps de guerre, de donner ce qu'on leur demande.

Coq-Héron, au milieu de ce tumulte, était vif et joyeux comme un poisson dans l'eau. Quand il apprit que son jeune élève se rendait à la grande place auprès de M. de Praslin, il y courut avec sa troupe.

Les Français repoussés du coeur de la ville, à l'exception des bataillons qui tenaient sous M. de Praslin, s'étaient ralliés sous les remparts dont les Impériaux avaient commis la faute de ne pas s'emparer. Les dragons, qui avaient mis pied à terre, combattaient sous M. de Fimarcon, leur brigadier. On disputait le terrain pouce à pouce, et la nuit seule mit fin à la lutte.

Les deux partis, également harassés de fatigue, songeaient également à la retraite.

M. de Revel, dont les troupes décimées n'avaient pas mangé depuis la veille, pensait à se renfermer dans le



château de Crémone avec ce qu'il pourrait emmener de soldats ; le prince Eugène, qui avait vu du haut de la cathédrale le pont du Pô rompu et les Français ralliés sous les remparts, commençait à désespérer du succès de son entreprise.

On ne se battait plus qu'autour d'une porte occupée par les Impériaux et d'où les Français voulaient les expulser.

L'acharnement était extrême des deux côtés. Enfin, à la nuit noire, les Français emportèrent le dessus de la porte ; ce qui les mit en communication avec le quartier des Irlandais, et laissèrent le bas, qui était de plain-pied avec la rue, au pouvoir des Impériaux.

Un calme profond succéda à ce dernier combat, chacun s'étendit par terre, et le champ de bataille devint, en quelques minutes, le champ du sommeil.

Vers minuit, Hector, rafraîchi par un repos de deux ou trois heures, se leva, poussa jusqu'aux avant-postes, prêta l'oreille, et n'entendant rien, retourna au bivouac.

—Monsieur, dit-il à l'officier qui le commandait, j'ai quelque envie de parcourir la ville pour savoir ce que fait l'ennemi. Donnez-moi quelques batteurs d'estrade et je vous rapporterai des nouvelles.

—Prenez garde ! monsieur, ce métier est difficile et l'on peut vous tuer.

—Si ce n'est que cela, ce n'est rien.

—Allez donc ! répondit l'officier.

Hector réveilla Coq-Héron qui ne lui aurait jamais pardonné s'il s'était exposé à la mort tout seul, et choisissant quatre drôles déterminés, ils s'enfoncèrent dans les rues voisines.

Les batteurs d'estrade filaient le long des murailles, l'oeil et l'oreille au guet ; çà et là des amas de cadavres indiquaient les endroits où l'on s'était battu avec le plus d'acharnement ; de sourds et plaintifs gémissements partaient de ces champs de carnage, d'où se soulevaient

d'instant en instant des têtes appesanties par les approches de la mort.

De rue en rue et de carrefour en carrefour, ils avancèrent jusqu'à la porte occupée tout à l'heure encore par les Impériaux; le silence y planait; aucune sentinelle n'y veillait; aucun corps-de-garde n'en défendait les abords.

—Est-ce un piège? dit Coq-Héron en retenant son maître par le bras.

—Je vais m'en assurer.

—Pas avant moi, s'il vous plaît!

Coq-Héron s'élança vers le rempart, mais pas si vite cependant qu'Hector ne pût le suivre. Quand ils arrivèrent à la porte démolie la veille par l'ennemi, ils n'y trouvèrent plus personne. Toute l'armée impériale s'était évanouie comme une armée d'esprits funèbres. Coq-Héron se précipita hors du rempart; la nuit était épaisse et muette.

Ah! les coquins! dit-il, ils nous ont échappé!

Hector courut au bivouac où il avait laissé l'officier, et lui fit part de sa nouvelle. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville.

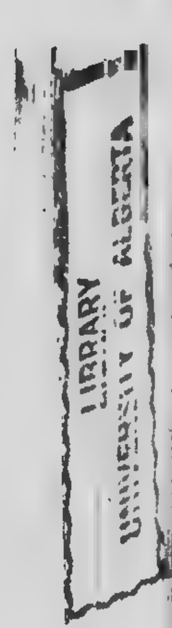
-Parbleu! s'écria l'officier, nous avons conservé Crémone et perdu M. de Villeroy... C'est tout bénéfice!

Tandis que les aides de camp étaient sur pied, allant et venant de tous côtés pour donner des ordres, Coq-Héron tirait Hector par la manche de son habit.

Monsieur, dit-il, voilà qui est fort bien; nous avons cueilli force lauriers, mais on ne vit point de feuillage, et m'est avis que nous pensions au solide.

Hector, échauffé par l'action, regardait Coq-Héron sans comprendre.

— Monsieur, reprit le soldat, on voit bien que vous en êtes encore à votre première campagne. Rappelez vos souvenirs, et ne vous laissez point enivrer par la vic-



toire. Est-il vrai que nous avions deux chevaux hier?

—Très vrai.

—Et de l'argent aussi?

—Sans doute.

—Eh bien, à cette heure, nous n'avons plus ni argent ni chevaux.

—Nous les avons laissés dans la cabane là-bas, près de l'aqueduc; courons-y.

—Ne vous donnez point cette peine, ce serait inutile: on les a pris.

—Qu'en sais-tu?

—Ces choses-là se devinent. Il s'agit à présent de les remplacer.

—Comment faire?

—C'est fort simple. Chargez-vous des chevaux: je me charge de l'argent.

—Mais où diable veux-tu que j'en prenne?

—Vous avez les bras d'un homme et la tête d'un enfant! Arrêtez le premier cheval qui passera près de vous. A la guerre, monsieur, le soldat hérite du soldat.

—C'est bientôt dit! murmura Hector en secouant la tête.

—Et plus tôt fait! reprit Coq-Héron.

Il prit au hasard la première rue qui s'ouvrait devant lui, chercha une place encombrée de cadavres, dénoua la ceinture de deux ou trois officiers impériaux qui gisaient la poitrine ouverte, prit tout l'argent comptant qu'il trouva sur eux, et poussa plus loin. Au troisième carrefour, il compta ce qu'il avait glané. Hector le regardait faire, tenant deux chevaux par la bride.

—A deux ou trois louis près, j'ai retrouvé la somme que nous avions perdue, dit-il; d'honnêtes gens, quand ils sont remboursés, ne demandent plus rien.

—Moi, dit Hector, j'ai pris les deux bêtes que voilà. Nous avions des genêts d'Espagne, nous aurons des chevaux du Mecklembourg.

—C'est un troc.

Coq-Héron approuva le choix fait par son élève, serra l'argent dans une ceinture qu'il emprunta au cadavre d'un officier hongrois, et, la main sur l'encolure des chevaux, s'adressa de nouveau à Hector :

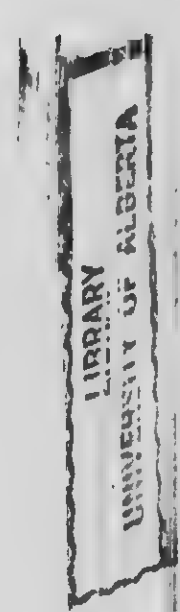
—Çà, monsieur, que faisons-nous, à présent ?

—On n'a pas besoin de nous ici, allons ailleurs.

—Y serons-nous mieux ? s'écria Coq-Héron qui, tranquille sur le présent, éprouvait de nouveau le besoin d'ergoter.

—Au fait, si nous restions ! répondit Hector qui, voulant faire prévaloir d'emblée son opinion, se rangea tout de suite à celle de Coq-Héron.

Coq-Héron répliqua par une exclamation inarticulée, poussa son cheval, et sortit de Crémone en compagnie d'Hector.



XIII

LES VOLONTAIRES DU ROI

Nos deux aventuriers battirent le pays italien pendant près de quatre années, allant de Parme à Milan, de Mantoue à Venise, de Gènes à Vérone, guerroyant par-ci, jouant par-là, s'arrêtant parfois vingt-quatre heures dans une capitale, et parfois aussi trois mois dans un village; courant vingt fois le risque d'être pendus comme deux espions; passant le carnaval, et véritables écoliers, où la fortune les poussait; pauvres un jour, riches le lendemain, joyeux en somme, et ballottés par le hasard comme des algues par le flot.

Un jour qu'ils voyageaient sur les frontières du Piémont, en un lieu exposé à tout instant aux courses des partis ennemis, ils arrivèrent auprès d'une chaumière en flammes, autour de laquelle une douzaine de hussards impériaux caracolaient, en s'efforçant de pousser devant eux trois ou quatre vaches et quelques chèvres surprises dans l'étable.

Ces pillards portaient, suspendus à l'arçon de la selle, des grappes de poules, de coqs, de canards, de pigeons, ceux-ci morts et ceux-là vivants, des agneaux liés par les pattes et des chevreaux auxquels il avaient coupé le cou.

Un homme, la tête fendue, gisait par terre, auprès d'une vieille femme qui cherchait à étancher le sang

sortant de la plaie béante; une autre, plus jeune, pleurait dans un coin, couvrant de ses bras un enfant qui vagissait, et sur la route une petite fille de cinq à six ans, pressant de ses faibles mains la tête d'une chèvre blanche, employait toutes ses forces à la retenir. Cette scène pitoyable excitait déjà la compassion d'Hector, lorsqu'un des hussards, impatienté de la résistance que la petite fille opposait à la marche de la chèvre, courut à elle et, la frappant au visage avec la lourde poignée de son sabre, la renversa par terre.

—Ah! les bandits! s'écria Hector.

Et n'écoutant que son indignation, il chargea cette soldatesque, le pistolet au poing.

—Eh! de quoi diable vous mêlez-vous? s'écria Coq-Héron emporté lui-même par le mouvement d'Hector.

Mais déjà le hussard qui avait frappé la petite fille, roulait par terre, une balle dans le corps. Coq-Héron tira sur le voisin du mort et l'abattit; après quoi, l'épée haute, ils tombèrent sur les autres hussards qui, surpris par cette brusque attaque et dispersés, reçurent les premiers coups avant d'en rendre aucun. Mais lorsqu'ils se furent aperçus qu'ils n'avaient affaire qu'à deux hommes, les Impériaux, au lieu de prendre la fuite, se rallièrent, et enragés d'avoir déjà perdu quatre des leurs dès la première charge, ceux-ci par le plomb, ceux-là par le fer, ils fondirent à leur tour sur les deux aventuriers. Hector et Coq-Héron, serrés l'un contre l'autre, firent face à leurs adversaire; mais pressés de toutes parts, entourés et menacés par dix sabres dont les scintillements traçaient une auréole d'éclairs autour de leurs têtes, ils ne songèrent bientôt plus qu'à vendre chèrement leur vie. Le cheval de Coq-Héron, atteint d'une balle dans le flanc, tomba par terre; celui d'Hector, blessé trois fois, se cabra par un élan désespéré; un hussard vint, qui lui plongea jusqu'à la garde son sabre dans le ventre, et le cheval, battant l'air de ses

pieds de devant, s'abattit sur les reins, entraînant Hector dans sa chute. Deux ou trois hussards allaient mettre pied à terre pour achever leurs victimes prises sous le corps de leurs chevaux, lorsqu'un d'eux, regardant sur la route, fit volte-face.

—Sauve qui peut! s'écria-t-il, et il partit à toute bride.

Ses camarades regardèrent du côté qu'il leur indiquait avec la pointe de son sabre et virent une vingtaine de cavaliers français qui arrivaient comme la foudre: les hussards mirent l'éperon aux flancs de leurs chevaux, se couchèrent sur la selle et décampèrent au galop. Sept ou huit coups de mousqueton les saluèrent au même instant; l'un des hussards étendit les bras, obéit une minute à l'impulsion du cheval et roula bientôt sur la poussière; les autres, empoignant leurs sabres par la lame, piquèrent leurs montures, dont les élans furieux touchaient à peine le sol. Le maréchal des logis qui commandait les cavaliers français arrêta sa troupe autour des morts et des blessés. On tira Hector et Coq-Héron de dessous leurs chevaux. La violence du choc qu'il avait reçu avait fait perdre connaissance à M. de Chavailles; ses habits, ainsi que ceux de Coq-Héron, étaient déchirés en dix endroits; des gouttes de sang suintaient çà et là par-dessus l'étoffe, mais inspection faite de l'élève et du professeur, on reconnut qu'ils n'avaient ni blessures graves ni membres fracturés.

Quand Hector rouvrit les yeux, il rencontra d'abord le regard inquiet de Coq-Héron, qui, agenouillé près de lui, frottait ses tempes avec un linge imbibé d'eau-de-vie.

—Morbleu! monsieur, je vous le disais bien: de quoi diable vous mêlez-vous? s'écria Coq-Héron déjà rassuré sur l'état de son maître.

—Et la petite fille? répondit Hector en serrant la main du vieux soldat.

—Elle en sera quitte pour une meurtrissure, le sabre ayant glissé le long du front et de la joue.

Le fait est que la petite fille, assise sur un tertre, se consolait de sa meurtrissure en caressant la chèvre blanche.

—Coq-Héron, reprit Hector, ouvre nos porte-manteaux, prends-y tout l'argent que tu y trouveras, et donne-le à ces pauvres gens.

—Bien! dit Coq-Héron après qu'il eût fait ce que le marquis lui avait ordonné; bien! nous voici comme le jour de la délivrance de Crémone, sans sou ni maille.

—Avec cette différence, répondit Hector, qu'il n'y a ici ni chevaux, ni argent à prendre.

La vieille femme qui pansait l'homme blessé et celle qui pleurait dans un coin, vinrent remercier Hector.

—C'est bon, dit-il, ce que j'ai fait, d'autres l'eussent fait à ma place; il faut que ces petits enfants aient un toit pour dormir.

—Vrai coeur de soldat! s'écria le maréchal-des-logis en serrant la main d'Hector, et il ajouta: Pour le bras, on n'en saurait douter, en voyant ce que vous avez fait.

Il y avait par terre sept Impériaux, quatre qui étaient morts et trois qui râlaient horriblement.

—A quel régiment appartenez-vous? dit alors Hector en s'adressant au maréchal-des-logis.

—Au régiment de la Couronne.

—Parbleu! ce régiment est de mes amis!

—C'est un grand honneur pour lui.

—Et un grand plaisir pour moi. J'ai fait sa connaissance à Crémone et je ne sais ce qui me presse de la rendre plus intime aujourd'hui... Qu'en penses-tu, Coq-Héron?

—Je pense qu'en fait de folies, une de plus n'est pas pour me surprendre beaucoup.

—Eh bien! mon ami, je ne veux point donner de dé-

menti à la bonne opinion que tu as de ma sagesse. Camarade, touchez-là, je suis votre homme!

—Soldat dans le régiment de la Couronne?

—Oui, mon brave, volontaire du roi.

—C'est vingt écus que vous devra le colonel.

—Ça fait quarante que vous boirez à notre santé, di[illegible] en grommelant Coq-Héron: folie pour folie, mieux vau[illegible] la faire double.

Trois minutes après, la petite troupe prit le chem[illegible] du bivouac, où le régiment de la Couronne campait [illegible] compagnie de trois ou quatre autres. Hector et Co[illegible] Héron furent incorporés sur l'heure et commencèr[illegible] le service dès le jour même. De ville en ville et [illegible] combats en combats, la fortune conduisit le régim[illegible] de la Couronne au siège de Turin. Hector et Coq-H[illegible] ron y suivirent le régiment; l'élève s'était bien vit[illegible] coutumé au métier que le professeur n'avait jama[illegible] blié, ils vivaient tous deux en bons et braves so[illegible] sans regrets du passé, mais sans beaucoup d'espé[illegible] pour l'avenir. Quelquefois M. de Chavailles se [illegible] nait de l'enthousiasme avec lequel il était parti [illegible] gnon à la tête d'une compagnie de cent homm[illegible] armés et bien équipés, et des rêves sans nombre do[illegible] imagination méridionale se repaissait. De cett[illegible] gnie et de ces rêves, que lui restait-il? L'épée d[illegible] M. de Bletterins et un grand manteau vert qui ne p[illegible] pas devoir durer longtemps. Les chefs et les [illegible] marades d'Hector, sachant qu'ils avaient affaire à u[illegible] gentilhomme que le goût des armes avait poussé à p[illegible] du service, le traitaient avec une certaine con[illegible] tion: Hector ne montait peut-être pas beaucoup d[illegible] tions, mais il était le premier au feu, et lorsqu'il [illegible] it un homme de bonne volonté pour quelque entre[illegible] périlleuse, c'était toujours lui qui se présentait [illegible] tous les autres. Ce fut au milieu de cette existe[illegible] rne et sans horizon que sa rencontre avec M. de [illegible] arfonds

vint surprendre M. de Chavailles. Au moment où Guy et M. de Fourquevaux le heurtèrent au travers du sentier où il s'était couché, Hector venait de s'endormir en rêvant au décousu de sa vie et aux chances à peu près certaines qu'il avait de n'arriver jamais à rien. Ce qu'il poursuivait, on n'en savait rien; ce qu'il espérant, il ne le savait pas lui-même. Le hasard l'avait conduit au régiment; il attendait qu'un autre hasard vînt et le tirât du régiment.

—Si vous voulez, s'écria le duc de Riparfonds après qu'il eût appris les aventures de son cousin, ce hasard ce sera moi.

—Volontiers! répondit Hector; je ne vous ai pas cherché, je vous ai rencontré. Que la volonté de Dieu soit faite!

—Suivez- moi donc au quartier-général.

—A présent?

—Sans doute.

—C'est impossible.

—Pourquoi?

-Le bruit court dans le régiment de la Couronne que le prince Eugène pourrait bien attaquer nos lignes.

-Eh bien?

Puis-je quitter mes camarades au moment de la bataille? Le feriez-vous à ma place?

—Vous avez raison! s'écria le comte de Fourquevaux.

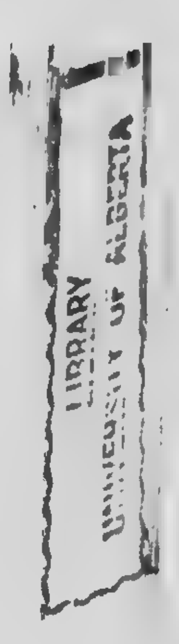
—Restez donc, reprit le duc, mais après la bataille, vous nous rejoindrez. J'ai votre parole.

—Et je la tiendrai, si je ne suis pas mort.

En ce moment, on entendit battre le tambour et sonner les trompettes. Les soldats coururent à leurs armes qui étaient en faisceaux et se rangèrent en bataille.

Hector se leva.

—Voilà qui aurait mis fin à notre dîner, dit-il, si nous n'avions pris soin de l'achever nous-mêmes. M. le



duc, ajouta-t-il en s'adressant à son cousin, me permettez-vous de rejoindre ma compagnie?

—C'est une inspection, je crois, dit M. de Fourquevaux.

—Eh! mon Dieu, oui. Quelque chose de moins gai, mais de plus fatigant qu'un assaut.

Hector salua précipitamment ses nouveaux amis et courut à son rang où déjà Coq-Héron l'attendait. Un groupe nombreux de cavaliers parut à l'extrémité de la longue ligne formée par les régiments en bataille. En tête de ce groupe marchait le duc d'Orléans.

Une grave rumeur agitait le régiment de la Couronne; le bruit courait, au moment où Hector montait à cheval, que le duc d'Orléans allait quitter l'armée et en abandonner la direction au duc de La Feuillade. Mille commentaires circulaient sur les causes de cette retraite qui paraissait irrévocablement décidée dans l'esprit du général en chef. On disait que le maréchal Marchin, contre-carrant le duc d'Orléans dans tout ce qu'il entreprenait, l'avait dégoûté de son commandement nominal; que rien ne marchait dans les travaux de siège comme le prince l'aurait voulu, et que dans la certitude où il était de l'inutilité de ce siège, le duc d'Orléans ne voulait pas en assumer la responsabilité sur sa tête; puis l'imagination des soldats venant en aide à ces bruits que la colère et l'indignation propageaient de bouche en bouche, on ajoutait mille contes et mille récits fabuleux à l'expression d'une vérité encore douteuse.

L'armée d'Italie n'avait plus aucune confiance dans les chefs que Louis XIV et son ministre Chamillart lui envoyaient. La maréchal de Villeroy s'était laissé prendre dans Crémone comme dans une souricière: le duc de Vendôme avait écrit beaucoup de dépêches, enlevé quelques cassines, livré quelques combats incertains, promis tout ce qu'on peut promettre, et quitté le Milanez après l'avoir perdu; le duc de la Feuillade avait

ruiné sa cavalerie en courses inutiles dans les montagnes, et perdu un temps précieux à poursuivre l'insaisissable duc de Savoie. Chaque année, on avait dû battre en retraite; dans les premiers temps, la jactance des chefs allait jusqu'à prétendre qu'on pousserait le prince Eugène, d'étape en étape, jusqu'à Vienne, et maintenant on ne savait pas si le prince Eugène ne conduirait pas à son tour, et l'épée dans les reins, l'armée française jusqu'à Grenoble. Avec ce tact militaire qui devine sans raisonner, les vieux soldats comprenaient que pas un de leurs généraux n'était en état de tenir tête au plus habile capitaine qui fût en Europe. Maintenant, chose étrange! la cour s'était décidée à leur envoyer un chef jeune, brave, ardent, un chef né d'un sang illustre et que le nom qu'il portait rendait amoureux des grandes choses; il avait fait ses preuves, et les avait faites bonnes; celui-ci ne pouvait avoir d'autre souci que le soin de sa gloire. A défaut du maréchal Catinat, qu'ils regrettaient tous, c'était le meilleur chef qu'on pût leur donner, et maintenant ce général, leur dernier espoir, parlait de se retirer.

Lui parti, la confiance, le courage, la résolution du soldat partaient aussi. L'armée était frappée au coeur. Cependant le duc d'Orléans s'avançait lentement et au petit pas. Le hasard avait voulu que M. de Chavailles ne l'eût jamais vu; il s'attacha donc à le regarder, tandis que les murmures des soldats augmentaient de minute en minute.

Le duc d'Orléans avait alors trente-deux ans. Il montait un cheval noir plein de feu qu'il maniait avec une grâce infinie; bien qu'il fût d'une taille au-dessous de la moyenne et d'une complexion vigoureuse, sans être précisément gros, il avait dans le port, le geste, l'action, une aisance si naturelle, tant d'élégance et de dignité, une noblesse si égale et si continue, qu'il effaçait toutes les personnes d'une taille plus avantageuse

que le hasard rassemblait autour de lui. L'esprit pétillait dans ses yeux, et son visage un peu haut en couleur, large et plein, avait une expression affable, souriante et douce, qui prévenait en sa faveur et le faisait aimer avant même qu'il eût parlé. C'était un de ces grands seigneurs de race pure qui se font reconnaître au premier coup d'oeil, et plus qu'aucun autre prince du sang, il était fait pour représenter cette glorieuse maison de Bourbon dont l'éclat, bien qu'affaibli, éblouissait encore le monde.

Silencieux, il plaisait et l'on se sentait entraîné vers lui; mais aussitôt qu'il ouvrait la bouche et que les paroles s'en échappaient à flots, justes, éloquentes encor par le son de sa voix, il fascinait. Une pensée triste semblait le préoccuper; ses yeux, d'une vivacité extrême avaient cette expression profonde que donne la réflexion; quelquefois ses narines mobiles s'enflaient et ses lèvres puissamment modelées se plissaient dédaigneusement. L'éclair de l'indignation passait sur son visage; puis, comme s'il avait voulu dompter l'élan d'une émotion intérieure, il tournait ses regards vers les troupes et répondait à leurs acclamations par des sourires.

Un brillant cortège de pages, d'officiers et de gentilshommes de sa maison l'accompagnait.

Comme il passait devant le front du régiment de la Couronne, un vieux maréchal-des-logis dit assez haut dans les rangs que, d'après ce qu'il avait entendu raconter, il était clair que M. le duc d'Orléans se montrait à l'armée pour la dernière fois.

—Il a voulu nous conduire à l'ennemi, ajouta-t-il, le maréchal Marchin s'y est opposé; maintenant monseigneur nous fait ses adieux pour s'en aller.

A ces mots un grand murmure s'éleva du milieu des rangs. Le duc d'Orléans tourna la tête vers le régiment comme s'il voulait avoir l'explication de ce bruit.

Hector poussa son cheval et sortit impétueusement de son escadron.

—Monseigneur, s'écria-t-il hardiment, on dit que l'ennemi est aux portes du camp. Nous refuserez-vous le secours de votre épée pour le combattre?

Un éclair jaillit des yeux du jeune général.

—Vous me demandez mon épée? s'écria-t-il.

—Oui, oui, répétèrent les soldats en agitant leurs armes.

—Eh bien, j'oublie tout et nous combattrons ensemble!

Et se tournant vers sa suite:

—Messieurs, ajouta-t-il, puisque ces braves gens le désirent, je garde le commandement.

Les soldats du régiment de la Couronne mirent leurs chapeaux au bout des épées et saluèrent le prince de mille acclamations. Le bruit de ces acclamations gagna de proche en proche et porta jusqu'aux derniers rangs de l'armée la nouvelle de la victoire que les soldats de la Couronne avaient remportée sur l'esprit du duc d'Orléans. La joie fut immodérée partout, et prouva peut-être plus que ne l'auraient désiré le duc de La Feuillage et M. Marchin, la confiance qu'inspirait le jeune général. Le cortège du prince disparut derrière un rideau d'arbres, précédé, suivi, accompagné de mille cris d'enthousiasme. Quand vint le soir, les soldats se rangèrent autour des feux du bivouac, animés d'une ardeur nouvelle et tout prêts à fondre sur l'ennemi au premier signal. Leurs inquiétudes s'étaient dissipées comme ces vapeurs du matin que disperse le vent d'été; l'espérance était dans tous les cœurs et la gaieté sur tous les visages.

Cependant le duc d'Orléans rentra dans son quartier, où ceux de sa maison et ses plus intimes l'accompagnèrent. C'était l'instant que le duc de Riparfonds avait

choisi pour lui présenter son jeune parent, qu'il alla chercher tout exprès à son régiment.

—Quoi ! vous voulez que je vous suive dans un pareil état? s'écria Hector en jetant les yeux sur ses habits qui étaient en assez mauvais état.

—Eh bien, M. le duc d'Orléans verra à votre air que vous êtes un bon et brave soldat, et il ne vous en recevra que mieux, dit M. de Riparfonds.

—Marchons donc, je vous suis.

Le prince reçut Hector avec une affabilité qui était innée en lui, et le reconnut au premier coup d'oeil.

—C'est vous, monsieur, dit-il, qui m'avez si brusquement demandé mon épée?

—L'armée tout entière parlait; j'ai rempli les fonctions d'un écho, répondit modestement Hector.

Le prince sourit.

—Et vous voyez, reprit-il, que je n'ai pas tardé à me rendre aux voeux de l'écho. Mais vous m'avez là, monsieur, chargé d'une rude tâche.

—Pas si rude qu'un grand coeur et une brave épée ne la puissent mener à bonne fin.

—Oui, si l'épée et le coeur étaient libres, mais le sont-ils?

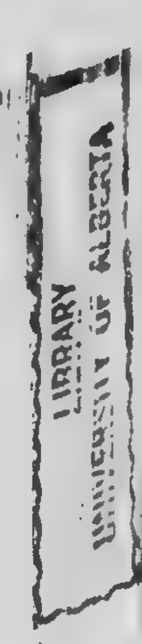
Cette brusque repartie étouffa la parole sur les lèvres d'Hector. Le prince passa la main sur son front et promena sur le petit cercle de courtisans qui l'entourait des regards inquiets et vifs. Son exclamation, qui semblait arrachée à la force d'un sentiment intérieur vivement excité, avait jeté un certain embarras qui se trahit tout d'un coup par un silence général. Les courtisans, habitués à la réserve de la cour où toutes les paroles étaient pesées, s'observaient les uns les autres et personne ne répondit; mais enfin, comme un homme qui sort d'une rêverie profonde:

—Il n'importe, monsieur, reprit le prince, pour si difficile que soit la mission dont je me suis chargé à la

remplirai jusqu'au bout. C'est une partie où toutes les chances sont contre moi, j'aurai du moins la bonne volonté.

Le prince passa dans un cabinet voisin, changea de vêtements et revint peu d'instants après. Un page entra presque aussitôt et annonça que le souper de son altesse était servi. Le prince se tourna vers Hector, et avec une gracieuse familiarité qu'autorisait la vie militaire :

—Vous nous restez, monsieur, dit-il, nous causerons.



XXIV

UN PRINCE DU SANG

Ce soir-là, M. le duc d'Orléans soupait en petit
mité: il n'y avait autour de lui que trois convives:
duc de Riparfonds, le comte de Fourquevaux et le m.
quis de Chavailles, ses deux plus intimes, et un jeu
soldat qui se sentait tout disposé à le devenir. Quel
que fussent ses préoccupations le duc d'Orléans le
bliait toujours en se mettant à table. La vue des
qui brillaient en nappe d'or et en vagues de rubis
les cristaux, l'éclat des lumières, l'élégance et le
fum des fleurs, agissaient sur son esprit inflammal
forçaient à se taire les voix grondeuses des soucis.
tait d'ailleurs un grand seigneur qui entendait ro
ment l'hospitalité et qui ne voulait pas qu'on sen
gêne ou l'inquiétude auprès de lui. Epicurien et
ce de sang, il cherchait le plaisir pour lui et po
autres.

Mais si le mot qui avait mis fin à la conversatio
nait fort à penser à M. de Chavailles, il ne préo
pas moins, et peut-être à un plus haut degré enc
de Fourquevaux, nouveau venu au camp. Quelle
volonté qui faisait obstacle à M. le duc d'Orléan-
ment se pouva t-il fait qu'il ne fût pas libre de s
vements, maître de ses actions? Quelle puissan
rieure à la sienne excitait son ennui? Quelle é

mitié sourde et redoutable qui minait la double influence qu'il devait à sa qualité de prince du sang et à sa réputation de bon général? Pourquoi s'était-il résolu à quitter l'armée, alors que les lignes de circonvallation étaient menacées par le prince Eugène et que sa présence seule inspirait quelque sécurité au soldat? Fallait-il voir dans la tristesse du duc d'Orléans le résultat d'une de ces ténébreuses intrigues de cour dont les réticences de M. de Riparfonds lui laissaient entrevoir la profondeur? C'était un mystère qu'il brûlait de pénétrer, et M. de Fourquevaux se promit bien de ne rien épargner pour y parvenir.

—S'il ne s'agit que d'écouter et de regarder, je connaîtrai bientôt toute la vérité, pensait-il en lui-même.

Quelques affaires de famille avaient retenu le comte assez longtemps éloigné de Versailles. Le rapide séjour qu'il venait d'y faire, avant de se rendre à l'armée, n'avait pas pu l'initier aux secrètes influences qui dirigeaient la politique de la cour; mais à présent qu'il entrait dans le mouvement de la vie active, ce qu'il ignorait, il voulait le savoir; ce qu'il soupçonnait, il voulait s'en assurer. Bien que M. le duc d'Orléans eût l'habitude de ne jamais recevoir personne lorsqu'il était à table, et que les officiers de sa maison eussent là-dessus des ordres précis, la gravité de la situation le fit, pour cette fois, se départir de la règle accoutumée. Deux ou trois fois, durant le souper, des messages arrivèrent; le duc ouvrait les dépêches, les parcourait d'un oeil rapide, fronçait le sourcil, expédiait quelques ordres et reprenait la conversation interrompue. Mais quelle que fût la courtoisie du jeune général, il était facile de deviner que les perplexités de son esprit augmentaient à chaque nouveau message. Il en vint un, à la lecture duquel on le vit pâlir légèrement; il fit un mouvement comme pour se lever, mais il se contint, et se tournant vers l'un des pages qui servaient la table, il se borna à

demander si l'officier qui avait apporté cette dépêche était encore là.

—Oui, monseigneur, répondit le page.

—Qu'il entre donc! répondit le duc d'Orléans.

L'officier entra, salua profondément et se tint debout.

—Monsieur, lui dit le duc d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, mais qui tremblait un peu, par respect pour mon rang, je n'insisterai pas, mais veuillez dire à M. le maréchal Marchin,—et retenez bien mes paroles,—que je le rends responsable de tout ce qui arrivera, de tout, monsieur!

L'officier s'inclina et sortit sans répondre.

Cette singulière scène avait profondément excité la curiosité des convives; M. de Fourquevaux et M. de Chavailles échangèrent un coup d'oeil, mais aucun après que l'officier se fut retiré, n'osa renouer l'entretien brisé par cet incident.

—Voilà un souper qui tourne à la mélancolie, dit enfin le duc d'Orléans en tendant son verre aux pages. ne saurions-nous être plus gais, messieurs, à la veille d'une bataille, alors qu'on ne saura pas si on aura le temps de rire demain?

—Une bataille! s'écria M. de Chavailles.

—J'ai tout lieu de croire qu'elle ne peut tarder beaucoup, et si les nouvelles que je reçois se confirment, demain sans doute nous fera voir le prince Eugène.

—Enfin! dit M. de Fourquevaux, en faisant remplir son verre jusqu'au bord. Je bois à la bataille, messieurs! C'est à présent l'heure de se réjouir et de célébrer, par des libations, cette heureuse nouvelle!

—Vous croyez, monsieur? répondit M. le duc d'Orléans.

—Quoi! des bataillons de soldats français rangés autour de nous, attendent, les armes en faisceaux, le signal du combat! Vous commandez à tous ces braves

gens, et vous ne voulez pas, monseigneur, que je me réjouisse?

Le duc d'Orléans secoua la tête.

—Vos sentiments sont tels qu'on doit les attendre d'un gentilhomme, monsieur, et je vous en remercie, reprit le général; mais j'ai tout lieu de craindre le dénoûment de tout ceci. La pensée de cette bataille vous égaye; faut-il vous avouer qu'elle m'attriste?

Aucun des convives ne répondit. M. de Riparfonds devint pensif, et les deux autres interrogèrent le prince du regard. Le duc d'Orléans se tourna vers M. de Riparfonds:

—Je vous dois, mon cher duc, reprit-il, et je dois à ceux de vos amis que vous avez amenés près de moi, les seules heures agréables que j'aie goûtées depuis mon arrivée en Italie. Il y a deux mois de cela, et voilà soixante jours que je regrette d'y être venu.

M. de Fourquevaux ne put réprimer un geste d'étonnement.

—Voilà qui vous étonne, monsieur, continua le prince, rien n'est plus vrai, pourtant. Ah! que je me serais bien gardé de quitter le Palais- Royal, si j'avais pu supposer que les choses allaient de cette façon de l'autre côté des Alpes!

—Il est certain qu'elles vont un peu de travers, dit Hector.

—Un peu! s'écria le duc d'Orléans, un peu! Dites donc beaucoup, dites donc tout à fait! Vous savez, mon cher duc, continua-t-il en s'adressant à M. de Riparfonds, si j'ai l'habitude de m'occuper d'affaires sérieuses à table! J'ai toujours estimé que les plus utiles de toutes étaient trop ennuyeuses pour qu'il fût opportun de leur sacrifier la nuit, après leur avoir donné le jour. Eh bien! celles-ci sont d'une nature telle que, malgré tous mes efforts, il m'est impossible d'en chas-

ser la pensée. Leur souvenir me poursuit, m'obsède et m'assaille jusqu'auprès de vous, à souper!

—Il est certain qu'elles prennent mal leur temps! répondit M. de Riparfonds avec une gravité pleine d'ironie.

—Vous en parlez fort à votre aise! s'écria le duc d'Orléans; si, dans cette bagarre, je dois perdre ma réputation, c'est bien le moins que je la perde sans m'ennuyer!

—Les choses en sont-elles là? demanda M. de Fourquevaux, tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

—Je m'y connais, répliqua vivement le prince, les choses vont aussi mal qu'elles peuvent aller. Comment en pourrait-il être autrement dans une armée dont les chefs ne s'entendent pas?

—Vous parlez de chefs, je croyais qu'il n'y en avait qu'un?

—Oui, en apparence; non, dans la réalité; et encore celui qui a le plus d'honneur, c'est-à-dire, est-il celui qui a le moins d'autorité. Les ordres que je donne on ne daigne pas les exécuter, ou lorsque par hasard on s'y résout, c'est tout de travers. L'autre jour, j'ordonne d'envoyer trois régiments dans la plaine, on les fait grimper sur la montagne. On dirait qu'un mauvais génie se plaît à contre-carrer tous mes projets et à renverser toutes mes combinaisons!

—Mais à votre place, monseigneur, je sais des gens qui feraient fusiller ce mauvais génie! dit tranquillement M. de Chavailles.

M. de Riparfonds regarda son cousin et sourit.

—On ne fait pas fusiller un maréchal de France, dit-il.

—On le fait destituer de son commandement tout au moins, répliqua Hector.

—Ah! vous croyez, mon vaillant Achille! s'écria le prince.

—Ma foi, oui!

—Et que diriez-vous, si le courrier par lequel je demanderais la révocation de M. Marchin, me rapportait la mienne?

Hector et M. de Fourquevaux bondirent sur leurs fauteuils.

—La vôtre! s'écrièrent-ils simultanément.

—La mienne, messieurs, en bonne forme et dûment signée de M. de Chamillart!... Oh! je sais bien que la dépêche ministérielle serait pleine de mots charmants et de phrases laudatives, mais le rappel serait au bout.

—Vous, rappelé! c'est impossible! s'écria le comte de Fourquevaux.

—Et pourquoi pas?

—Mais votre qualité!... le nom que vous portez!

Le duc d'Orléans partit d'un éclat de rire.

—Parce que je suis prince du sang? dit-il en ricanant, demandez à M. de Riparfonds, votre ami à vous, M. de Fourquevaux, votre parent à vous M. de Chavailles; il a vu la cour, il l'a vue de près, il la connaît. Demandez-lui quel rôle y joue un prince du sang. Ah! si j'étais un prince du sang bâtard, ce serait autre chose, et mal me prend de n'être pas quelque peu fils de Mme de Montespan; mais un prince du sang légitime, un prince qui a la maladresse d'être quelque chose par lui-même et descendre de la reine Anne d'Autriche, comme notre gracieux monarque Louis XIV. Ah! fi! messieurs, cela est bon pour chasser à courre dans les bois de Saint-Germain, pour jouer au jeu du roi à Marly, pour parader dans les grands appartements de Versailles; mais pour guerroyer à la façon de notre aïeul Henri IV, point. Tenez, sur ma parole, je ne sais à quel miracle je dois d'être arrivé jusqu'ici. Ayez pour certain que beaucoup de choses qui vous sont racontées par les prophètes ne sont pas plus prodigieuses. Vous voyez, messieurs! Voyez si M. le prince de Conti, mal-

gré son grand courage, son ardeur à servir le roi, son aptitude au métier des armes, sa grande renommée, a jamais pu obtenir un commandement! Que ne s'est-il appelé le duc du Maine ou le comte de Toulouse? Il en aurait obtenu deux. Quant à moi, il y a des jours où j'imagine que je dois ma nomination à l'espérance où l'on était à Versailles de me voir perdre quelque bataille. C'est d'ailleurs judicieusement pensé, et je m'aperçois, à mes dépens, que l'on connaît fort bien, là-bas, le mérite des gens auprès de qui l'on m'a placé.

—Vous ferez mentir ces infâmes espérances? s'écria Hector.

—Je m'y emploierai de mon mieux, non dans l'espoir du succès, mais pour l'honneur de mon nom. Ah! que je suis parti avec ravissement et que j'aurais eu de joie à leur prouver ce qu'on peut faire à la tête d'une si vaillante armée. Monsieur, le maréchal ne l'a pas voulu et M. de La Feuillade non plus. Un imbécile et un intrigant! Cela peut vous paraître étrange, messieurs; mais, croyez-le bien, je porte la peine de mon nom. M. de Chamaillart ne m'aime pas et Mme de Maintenon me déteste. Pris entre le ministre et la favorite comme dans un étau, que voulez-vous que je fasse? Les appuis me manquent à Versailles, et mille obstacles me gênent à Turin.

—Brisez-les monseigneur! s'écria M. de Fourquevaux, qui volontiers, en mille circonstances, conseillait de faire comme Alexandre à propos du noeud gordien.

Le duc d'Orléans haussa les épaules.

—Vous oubliez, monsieur, le chapitre des instructions secrètes. Sais-je si M. Marchin n'a pas ordre d'agir sans moi, et au besoin même contre moi? Ses procédés, quoique très polis, me le donnent fort à penser: il me salue du plus loin qu'il me voit, et ne me parle jamais qu'avec les témoignages de respect les plus considérables; mais ce qu'il a décidé passe toujours avant

ce que j'ai résolu. J'enrage; mais il agit et agit si bien, que nous finirons par être battus. Voilà pourquoi je voulais quitter l'armée et mettre tout au moins ma réputation à l'abri.

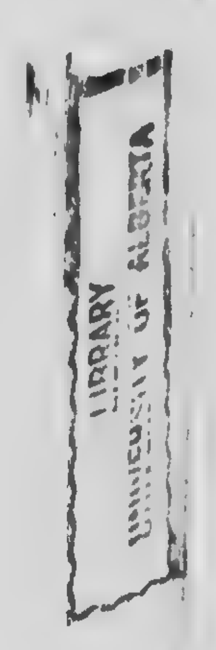
Il y eut un instant de silence durant lequel chacun des convives s'entretint avec ses pensées intérieures, tout ce que M. de Chavailles venait d'entendre ouvrait à son esprit des perspectives inconnues dont il ne pouvait sonder la profondeur. Il n'avait jamais beaucoup songé à la cour, où il ne pensait pas que sa destinée l'appelât jamais; mais les révélations arrachées à M. le duc d'Orléans par la violence de son émotion, et peut-être aussi par la secrète influence de la circonstance et de l'heure, la lui montraient comme un lieu redoutable tout semé d'embûches et de périls. Quel était ce pays où tant de mystérieuses et puissantes influences s'agitaient, que les têtes les plus hautes n'en étaient pas garanties? Un désir inexprimable en même temps qu'une frayeur mystérieuse s'emparèrent d'Hector; il craignait de s'y rendre, et il en appelait le moment de tous ses voeux.

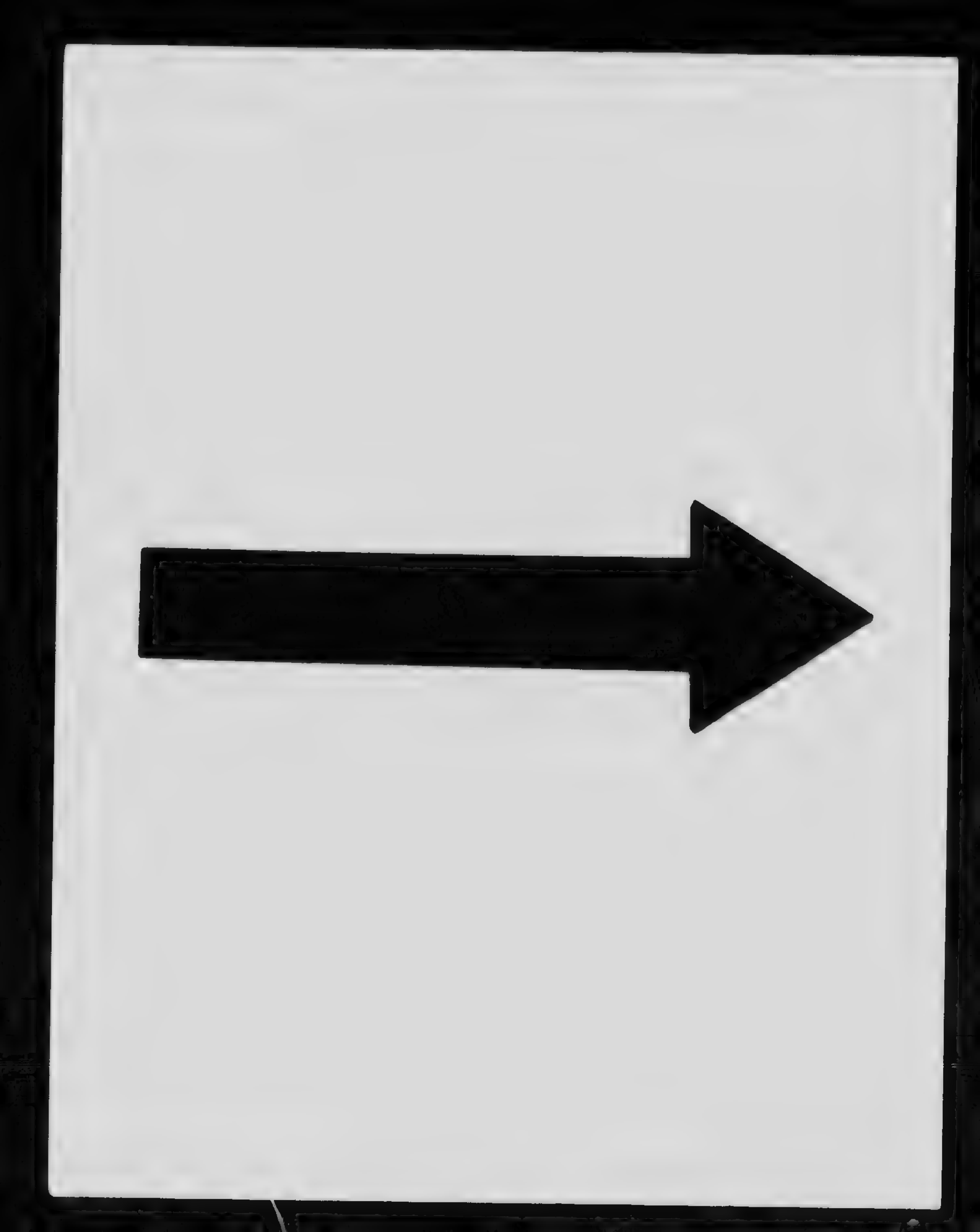
—Oui, je voulais partir, monsieur, reprit le duc d'Orléans en s'adressant à Hector, votre intervention seule m'en a empêché.

—Je m'en félicite pour l'armée, monseigneur.

—Je le veux bien, monsieur, si vous avez si bonne opinion de moi; mais gardez-vous de me féliciter. Le résultat de la prochaine bataille brisera peut-être ma carrière militaire; et ce beau résultat, je le devrai à M. de La Feuillade, à l'impéritie du maréchal Marchin.

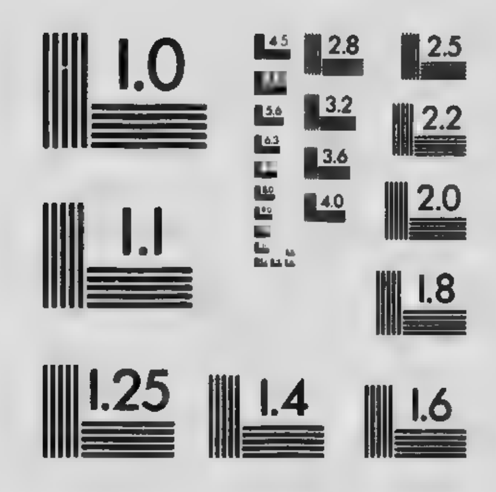
Le prince prononça ces dernières paroles avec une amertume qui fit tressaillir Hector; la sympathie qu'il éprouvait déjà pour le duc d'Orléans s'en augmenta. Tous deux avaient leurs infortunes: jeunesse, courage, ardeur, leur étaient communs; le malheur nouait un lien de plus entre eux. Le prince devina l'émotion





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



d'Hector, et le remercia par un regard empreint d'une tristesse qui ne lui était pas habituelle.

—Mais, s'écria M. de Chavailles, le roi Louis XIV sait-il bien tout cela?

—Le roi! oh! le roi ne s'émeut pas pour si peu de chose! répondit le duc d'Orléans en faisant glisser sur les trois gentilshommes son coup d'oeil plein de feu.

—Vous êtes de sa race, et l'éclat de cette infortune que vous prévoyez rejaillira sur sa couronne, reprit Hector, qui ne put s'empêcher d'insister, malgré les avertissements muets de M. de Riparfonds.

—Il est trop haut pour que rien l'atteigne! Tous les événements qui s'agitent sur la terre, pour si importants qu'ils soient, ne montent pas jusqu'à la première marche de son trône. Le roi, monsieur, mais c'est Louis XIV, c'est-à-dire le plus grand, le plus magnifique, le plus superbe des souverains du monde, celui-là même qui a fatigué la renommée du bruit de ses triomphes. L'Europe s'écroulerait, et la France périrait tout entière, que Sa Majesté le roi Louis, quatorzième du nom, resterait impassible et debout comme l'homme d'Horace. C'est un roi qui se drape dans sa royauté, comme Jupiter dans sa foudre. Que lui importent les injustices, l'iniquité, le mépris du sang, la ruine des plus grandes maisons, l'insolence des parvenus, l'usurpation des plats valets que la complaisance de Mme de Montenon travertit en ministres, l'humiliation des officiers et des meilleurs gentilshommes contraints de servir sous des généraux grandis par leurs bassesses? Le roi ne sait rien et ne veut rien savoir. Versailles est son Olympe, et, comme un dieu, il s'y noie dans sa majesté.

—J'en sais beaucoup qui seraient pires si la fortune leur avait fait une semblable position, dit froidement M. de Riparfonds.

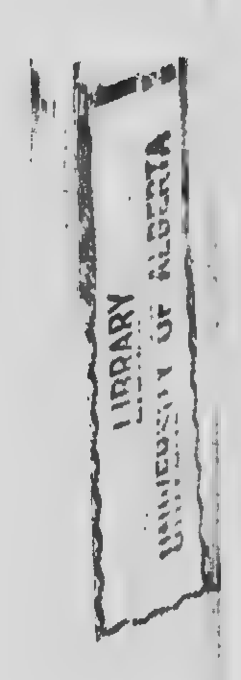
Ces quelques mots firent sur l'esprit du prince l'effet

d'un verre d'eau glacée tombant sur une braise enflammée; son ardeur bouillante s'éteignit.

—Monsieur le duc a raison, dit-il, le bien vient du roi, ce qu'il fait de mal, on le lui dicte.

—Le roi a l'esprit juste et droit, le sens net et le coeur grand, ajouta M. de Riparfonds; mais comment se pourrait-il que son esprit ne s'égarât pas au milieu des maîtres qui le flattent, des ministres qui le trompent, des courtisans qui l'adulent, des valets qui l'assiégent? Est-il bien libre de sa pensée, et ce qu'il désire, le peut-il faire toujours! Il aime la vérité, on lui fait pratiquer l'erreur. Et d'ailleurs, à cette hauteur où il est parvenu, il prend des éblouissements à l'esprit, et les plus fermes génies ne sont pas toujours maîtres de leurs actions. N'a-t-il pas été habitué, ce grand roi, à voir la France palpiter sous sa main, l'Europe à épier ses mouvements, la fortune obéissante marcher à sa suite, les plus fières volontés plier devant son désir? Dieu n'a-t-il pas fait pour lui ce prodigieux miracle d'entourer son trône des plus grands capitaines, des plus illustres poëtes, des prélats les plus savants et les plus vertueux, et d'un concours enfin d'hommes si justement renommés par leur savoir, leur vaillance, leurs diverses aptitudes, leurs connaissances variées, que pour rencontrer un pareil phénomène il faut remonter jusqu'au siècle d'Auguste! Si Louis XIV n'était pas le fils aîné de l'Eglise, avouez, messieurs, qu'il aurait quelque droit à se croire de la race de Jupiter et demi-dieu. Reculez de quelques milliers d'années, faites que Paris soit Athènes et la France la Grèce, et il prendra sa place dans l'Olympe mythologique. Mais Louis est le premier-né de cette grande race des Bourbons auprès de laquelle les autres familles royales sont comme des arbrisseaux auprès d'un chêne, et cela lui suffit.

—Et il a, pardieu! bien raison de s'en contenter! s'écria le duc d'Orléans oubliant tout d'un coup son res-



sentiment. Quel gentilhomme ne dirait pas comme Charles-Quint, un prince qui se connaissait en royauté: " Si j'étais Dieu le père, je ferais mon fils aîné roi de France. " A la santé du roi de France, messieurs, et vive le roi!

Hector, Paul-Emile et Guy vidèrent leurs verres.

—Ce qui me plaît dans Louis XIV, c'est qu'il a toujours aimé les jolies femmes, dit alors M. de Fourquevaux.

—Votre remarque est une profession de foi, dit en riant le duc d'Orléans.

—Je ne m'en défends pas. La vie est si monotone que, si on ne l'égayait pas un peu, ce serait à périr d'ennui. Quant à moi, Paul-Emile Phoebus de Montvert, marquis de Fourquevaux, je tiens pour mécréant quiconque ne donne pas aux dames tout son coeur, toutes ses pensées, tout son temps.

—Voilà que vous allez me faire passer pour un Turc, observa en souriant M. de Riparfonds.

—Oh! vous, on vous connaît: vous n'êtes pas un homme!

—Hein!

—Vous êtes un sage, et vous jouissez de tous les privilèges attachés à la profession. Vous avez le droit d'être grave, de faire des sermons, d'être admis aux réunions des gens réputés les plus moraux de France, de marcher dans votre austérité comme un évêque dans son étole, de faire en secret l'envie et le désespoir de toutes les mères qui vous désirent pour leurs filles, d'expliquer les choses inexplicables et de pratiquer perpétuellement la philosophie comme si vous l'aviez inventée. Mais nous autres, maîtres fous, qui n'avons en partage que nos vingt-cinq ans tout au plus, notre étourderie et un coeur facile à tourner à tous les yeux, que deviendrions-nous si la fortune amie ne nous réservait quelques-unes de ces filles d'Eve curieuses de fruits défendus, comme

il en faut dans les pays civilisés? Je ne sais pas d'autre distraction à la mélancolie de notre existence, et si cette dernière consolation nous était ravie vous me verriez prendre le froc et m'ensevelir dans un désert. Quand je considère quel sort nous a fait la Providence dans ce lieu d'exil qu'on nomme la terre, il me prend des envies furieuses d'élever des autels aux jolies femmes pour les remercier de consentir à habiter un aussi vilain trou. Ah! messieurs, qu'elles doivent avoir le coeur bon pour partager sans trop d'impatience notre voyage en un pays si désagréable! Quelques-unes même poussent la complaisance jusqu'à nous laisser croire qu'elles se plaisent en notre compagnie. Un pareil dévouement mérite tout notre amour, et pour ma part, je me sens des dispositions surprenantes à ne leur rien refuser de ce qui leur est légitimement dû.

Paul-Emile vida son verre, et regardant Hector qui ne disait mot:

—Voilà M. de Chavailles, reprit-il, qui se tient coi, mais qui m'a tout l'air de penser là-dessus comme moi. Vous avez bien quelque part une Mandane, mon beau

—Ce sont les matières délicates que je n'ai point eu le temps d'étudier, répondit Hector en rougissant un peu.

—Ces matières-là s'apprennent sans qu'on les étudie, et je sais là-dessus des gens qui sont d'une science miraculeuse dès le collège.

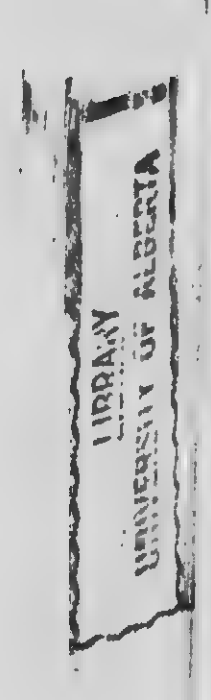
—Au besoin, et sil vous fallait des professeurs, dit M. de Riparfonds, j'en sais d'excellents qui ne sont pas loin.

—Voilà qui me concerne., interrompit le prince; que vous ai-je donc fait, et pourquoi m'attaquez-vous?

—Vous vous reconnaissez donc?

—Le philosophe a dit: Connais-toi toi-même.

—Et vous vous connaissez! dit en riant M. de Fourquevaux.



—Monsieur le duc a tant de perspicacité! poursuivit M. de Riparfonds.

—Que voulez-vous, mon vieil ami! reprit le prince, c'est bien le moins qu'on ait une qualité, quand on vous prête tant de défauts!

Ils en étaient là de leur entretien, lorsqu'un officier de service vint prévenir M. le duc d'Orléans qu'un partisan était à la porte, qui sollicitait l'honneur d'être admis auprès de lui.

—Il m'a remis ce bout de papier, en insistant pour qu'il vous fût apporté sur-le-champ, ajouta l'officier.

Le prince lut vivement le papier, et se levant:

—Faites entrer ce partisan, dit-il à l'officier, qui se retira.

—Messieurs, reprit le duc en tournant vers ses convives des yeux pleins d'une ardeur martiale, si ce que m'annonce ce partisan est vrai, nous allons bientôt en découdre!

XV

HEUR ET MALHEUR

Le partisan fut bientôt introduit. Il était couvert de boue et paraissait fatigué comme un homme qui vient de fournir une longue traite.

—Vous dites, monsieur, s'écria le duc d'Orléans aussitôt qu'il l'aperçut, que le prince Eugène s'apprête à nous attaquer.

—Je dis, monseigneur, que le prince Eugène attaque le château de Pianezza, et qu'après avoir passé la Doire il est probable qu'il marchera sur le camp.

—Vous avez vu le combat?

—Je l'ai vu.

—Il est certain que le château de Pianezza ne tiendra pas?

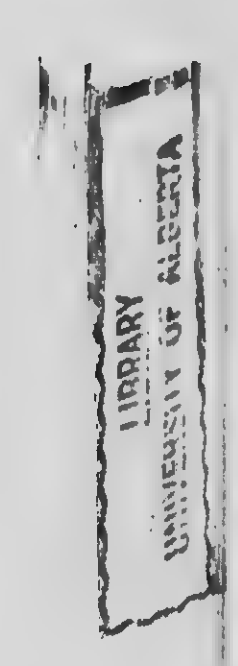
—C'est à peu près sûs.

—Le prince Eugène est un homme de guerre à ne pas s'effrayer d'un ruisseau et à tomber sur nos lignes brusquement.

—Comme un loup sur une bergerie, dit le partisan.

—Merci, monsieur, votre avis n'est pas perdu; le prince Eugène trouvera à qui parler.

Après que le partisan se fut retiré, le duc d'Orléans se tourna vers les trois gentilshommes:



—Le bal après souper, messieurs, dit-il, apprêtons-nous à bien recevoir ces gens-là.

—Nous allons donc nous égayer un peu! s'écria M. de Fourquevaux; il était temps!

—Vous avez parlé d'un mouvement opéré par le prince Eugène; ne serait-il pas opportun d'en avertir le maréchal? dit M. de Riparfonds.

—C'est précisément ce que j'allais faire, répondit le duc d'Orléans.

—Moi, je cours à mon régiment; je connais la Couronne, elle sera la première au feu, et je ne veux pas manquer cette bonne aubaine, s'écria M. de Chavaille-

Chacun monta à cheval; Hector poussa d'un côté, le duc d'Orléans avec Paul-Emile et Guy d'un autre. Le maréchal Marchin reposait tranquillement, lorsque le duc d'Orléans entra chez lui. Les fenêtres étaient closes et les rideaux tirés.

—Monsieur le maréchal, dit le duc après l'avoir éveillé, l'ennemi est là qui marche sur nous.

—L'ennemi! s'écria M. Marchin en se frottant les yeux.

—Le prince Eugène, monsieur, et vous savez si c'est un général qui va vite en besogne.

—On le dit, mais il est si loin!

—Il est sous la muraille du château de Pianezza qu'il attaque.

—Ah bah!

—Et quand il l'aura emporté, ce qui ne peut tarder, il marchera sur nous. Prévenons-le, courons à lui, et profitons d'un ruisseau difficile qu'il a à passer, pour le surprendre et le culbuter.

—Tout cela est merveilleusement combiné, mais à quoi bon?

Le duc d'Orléans tressaillit.

—Me serais-je mal expliqué ou m'avez-vous mal compris? reprit-il.

—Point; vous me parlez du prince Eugène?

—Eh bien?

—Je n'y crois pas.

—Vous ne croyez pas au prince Eugène?

—Eh non! Il est à dix lieues pour le moins, et des troupes en campagne n'avaient pas dix bonnes lieues comme vous et moi avalons une caille! Et d'ailleurs, pour si vaillant qu'il soit, le prince Eugène n'est pas homme à venir se jeter sur nos lignes tout exprès pour se faire battre.

—Il est certain que telle n'est pas son intention, et l'on peut même assurer qu'il en nourrit une toute contraire, murmura M. de Fourquevaux.

Le maréchal regarda le gentilhomme et sourit.

—Monsieur Marchin, veuillez jeter les yeux sur ce billet, reprit le duc d'Orléans en tirant de sa poche le papier que le partisan lui avait remis.

—Qu'est-ce que cela prouve? demanda le maréchal après avoir parcouru le billet.

—Mais il me semble que c'est assez clair. Le partisan a tout vu de ses propres yeux.

—Il s'est trompé!

—Voilà un aplomb merveilleux, dit tout bas M. de Fourquevaux à M. de Riparfonds; il est fort ridicule, ce brave homme, mais avouez aussi qu'il est fort amusant.

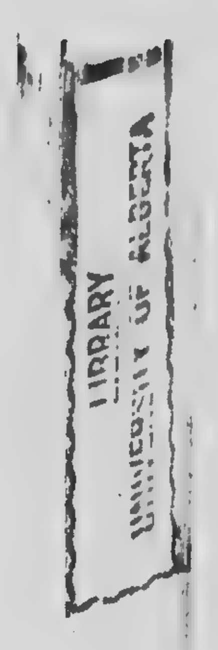
—Il pourrait l'être, si son entêtement ne mettait en péril la vie de quelques milliers de braves gens, répliqua M. de Riparfonds sur le même ton.

Comme il finissait, un officier du nom de Saint-Nectaire entra et confirma pleinement les renseignements fournis par le duc d'Orléans.

—Vous l'entendez! s'écria le prince.

—Bah! je prétends que c'est impossible, répondit le maréchal.

—Monsieur le maréchal, reprit le duc d'Orléans, qui



faisait des efforts inouïs pour maîtriser son impatience. quand on a devant soi un homme tel que le prince Eugène, impossible est un mot qu'on ne doit jamais employer.

—Laissez donc, nous sommes plus vieux que lui dan le métier des armes, on vous a donné de faux avis vous avez tort d'y prêter l'oreille. Retournez chez vou demeurez-y tranquille, et soyez assuré que rien n'arr vera de ce que vous redoutez.

Là-dessus le maréchal se leva pour rompre l'entretien.

—Si nous voulons atteindre l'ennemi avant qu'il passé la Doire, il n'y a pas un moment à perdre, hada l'officier.

—Nous en aurons tout le loisir demain, continu maréchal.

Le duc d'Orléans frappa du pied.

—Faites comme vous l'entendrez, monsieur; moi, je ne me mêle plus de rien! s'écria-t-il. Et, nant brusquement le dos à M. Marchin, il sortit de l' partement.

Le prince rentra chez lui, au petit pas, sans parler. Quelquefois il jetait un vif regard sur les pes éparses au milieu desquelles se manifestait déj certaine agitation, et mordait ses lèvres un peu par la colère, puis il baissait la tête et continu marcher lentement.

—Ah! le singulier petit bonhomme que M. M ain. répétait Paul-Emile en suivant le duhc d'Orléa je voudrais bien savoir comment fait un si grand ment pour habiter un si petit corps!

—Pensez-vous qu'il faille de bien grands vas pour contenir les plus mauvais poisons? répondit M. Riparfonds.

—Ce qui me déplaît dans toute cette affai c'est

que nous y perdons l'occasion de charger en plaine; j'ai justement un cheval neuf qui aurait fait merveille.

—Bah! au lieu de charger en avant, il chargera en arrière.

—Faites part de votre réflexion philosophique à M. le duc d'Orléans, ça l'égayera peut-être.

—A propos de M. le duc d'Orléans, commencez-vous à comprendre? demanda Guy en se penchant à l'oreille de Paul-Emile.

—Un peu; décidément tout n'est pas rose dans le métier de prince du sang.

A peine le duc d'Orléans fut-il rentré dans sa chambre, que plusieurs officiers-généraux y pénétrèrent et l'engagèrent vivement à remonter à cheval.

—Pourquoi faire? Je viens de voir l'enclume qui n'a garde de remuer, dit-il en faisant allusion à M. Marchin; à votre tour, messieurs, et rendez visite au marteau.

—M. de La Feuillade, répliqua l'un des officiers-généraux, plaise à Dieu qu'il nous oublie, et nous saurons bien nous passer de lui.

Cependant les avis arrivaient de toutes parts, apportés par des émissaires qui avaient tout vu.

—Le prince Eugène a emporté le château de Pianezza! disait l'un.

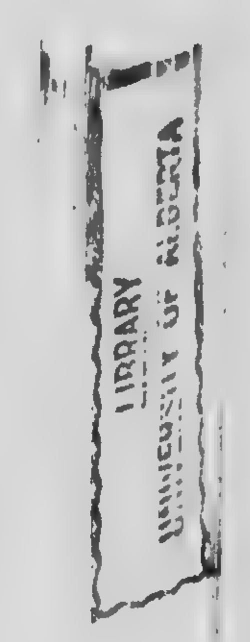
Le prince Eugène a passé la Doire, disait l'autre.

—Le prince Eugène marche sur le campt, reprenait un troisième.

—Le prince Eugène marche sur le camp, reprenait ajouta un nouveau venu.

Les officiers-généraux, à mesure que les avis se succédaient, pressaient le duc d'Orléans de plus en plus vivement.

On devinait à l'expression du visage du duc d'Orléans, qu'un vif combat se livrait dans son âme; d'un



côté, il était poussé par son ardeur naturelle et son désir de venir en aide à des gens qui allaient bientôt se trouver dans l'embarras; de l'autre, il était retenu par l'humiliation que M. Marchin venait de lui faire subir. Mais enfin, son courage l'emporta.

—Après tout, que je sois assis sur un lit ou sur une selle, qu'importe, dit-il en cédant aux instances des officiers-généraux, et il les suivit.

—Grâce à Dieu, voilà que nous sortons du gîte, dit M. de Fourquevaux.

M. de Riparfonds secoua la tête.

—Il est un peu tard, dit-il.

Tout en suivant, au petit trot et négligemment, la tête du camp, le duc d'Orléans et sa compagnie arrivèrent devant le régiment de la Couronne, qui avait été l'un des premiers à se mettre en bataille, sur l'avis que lui avait porté M. de Chavailles. Le gentilhomme était dans les rangs, à côté de Coq-Héron, qui, le sabre à la main, se tenait plus raide et plus immobile qu'un pieu. A l'attitude du duc d'Orléans, Hector comprit que la visite à M. Marchin avait eu pour résultat de renforcer le prince dans sa première résolution.

L'action précéda chez lui la pensée, et avant même d'avoir réfléchi à ce qu'il allait faire, il poussa son cheval hors des rangs, et appelant le duc d'Orléans à haute voix:

—Est-ce là, monseigneur, s'écria-t-il, ce que vous nous aviez promis? Le prince Eugène avance, et votre épée est encore au fourreau!

Le duc d'Orléans reconnut la voix de son hôte; un éclair brilla dans ses yeux, et il le salua de la main.

—Monsieur le marquis, dit-il, je tiendrai plus que je n'ai promis. Aux lignes, messieurs, et à la grâce de Dieu!

Au moment où il achevait de parler, le maréchal accourut auprès de lui, éperdu, consterné, comme un hom-

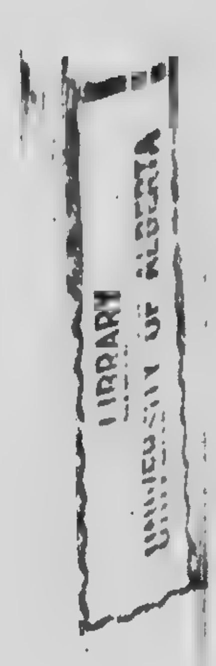
me qui n'est plus le maître de sa raison. Le duc d'Orléans étendit le bras vers la plaine, et lui montrant du bout de son épée une masse noire de troupes qui s'avançait en bon ordre:

—Eh bien, monsieur, lui dit-il, croyez-vous au prince Eugène à présent?...

—Oui! oui! s'écria M. Marchin, je le vois, c'est bien lui! Que faire?

—L'attendre, puisqu'il n'est plus temps de sortir des lignes, et faire de notre mieux.

Les premières colonnes du prince Eugène arrivèrent à portée de canon, et, s'élançant au pas de charge, engagèrent l'action. Il était alors dix heures du matin. A trois ou quatre heures de l'après-midi, l'armée française était en pleine retraite, le maréchal Marchin tué et le duc d'Orléans, blessé à la hanche et au poignet, abandonnait la conduite des régiments à M. le duc de La Feuillade. Un concours inouï de circonstances fatales, l'incurie des deux généraux que M. de Chamillart avait chargés des opérations du siège, la forfanterie de M. le duc de La Feuillade, l'aveuglement de M. Marchin, une suite incroyable de mesures imprudentes, avaient précipité ce désastre. L'Italie était perdue pour le petit-fils de Louis XIV. L'armée se dirigeait vers les Alpes, abandonnant le Piémont au prince Eugène. Un grand silence régnait dans les rangs appauvris par la mort; les soldats marchaient, la tête basse, regardant quelquefois en arrière, comme s'ils voulaient saluer d'un dernier adieu la province qu'ils venaient de perdre par la folle présomption de leurs chefs. On entendait au loin le bruit de l'artillerie qui grondait à la poursuite de l'arrière-garde, et sur les flancs de la colonne, le pétillement de la fusillade entretenue par les compagnies en vedette qui tiraillaient contre les partis ennemis. Le duc d'Orléans, à demi couché dans sa chaise, était entouré de quelques officiers; épuisé par la souffrance et



les longs efforts qu'il avait faits pour rétablir le combat et maintenir après le bon ordre, il gardait un silence obstiné depuis que, méconnaissant ses derniers ordres, les officiers-généraux avaient ramené les troupes du côté de la France, au lieu de les conduire dans le Milanez. Il semblait résolu à ne plus s'inquiéter de rien et s'en remettre au hasard du soin de sauver l'armée. Le duc de Riparfonds était assis auprès de lui, non moins silencieux, mais plus calme; un gros de gentilshommes chevauchait à la suite, et parmi eux, MM. de Chavailles et de Fourquevaux. Les habits des deux jeunes gens portaient la trace de la part qu'ils avaient prise au combat; déchirés en vingt endroits et tachés de sang, ils montraient que leurs maîtres, excités par une même ardeur, s'étaient jetés au plus fort de la mêlée et avaient bravement payé de leur personne.

—La fortune vous protège, et décidément vous me vaincrez toujours, dit tout à coup Paul-Emile après avoir attentivement examiné son compagnon.

—Moi!... Et pourquoi, s'il vous plaît?

—Je viens de compter avec un soin extrême les trous que les Impériaux ont faits à vos habits; j'en ai trouvé quinze; or, je n'en ai en tout que treize; encore faut-il, pour arriver à ce chiffre, que j'enrégimente cette déchirure; c'est humiliant.

—Vous regardez à l'habit, moi je regarde à l'épée; la vôtre est rouge jusqu'à la dragonne.

—Il est certain que mes rubans jonquille passent au vermillon; je prierai quelque dame de Grenoble de m'en fournir sept ou huit aunes pour réparer ce dégât...

—On les dit fort charitables, et vous en trouverez certainement deux ou trois empressées à vous rendre ce léger service.

—Ce n'est pas sûr; vous voilà fait comme un voleur, et j'ai fort la mine d'un sacripant... Nous aurons,

mon pauvre marquis, très vilain air en entrant dans la capitale du Dauphiné.

—Là! là! monsieur le comte, ne vous désespérez pas si fort! on trouve des rubans jonquille partout. Quant à l'habit, j'imagine qu'il en reste bien un autre dans **vos épuipages.**

—Mes équipages! ah bien, oui! vous comptez sans les Croates, mon cher marquis; il ne me reste pas un galon de mes six grands laquais, et maintenant qui diable sait où sont mes équipages!

—Moi! répondit Coq-Héron de cette voix taciturne qu'il avait dans les circonstances critiques.

—Toi! mon garçon! Et qu'en sais-tu? répliqua Paul-Emile.

—Si je dis que je le sais, c'est que je le sais. Pourquoi le dirais-je si je ne le savais pas?

—Tu parles comme un livre, et c'est merveille de l'entendre. Voyons, mon ami, explique-toi. Tu disais donc que mes équipages...

—Sont là, à cent pas de nous, non loin de ceux de M. le duc d'Orléans.

—C'est donc toi qui les a sauvés?

—Parbleu! Voulez-vous, par hasard, que ce soient vos six grands laquais?

—A te parler franchement, il me semble que ce n'eût pas été trop exiger de leur vaillance.

—Vous êtes bien jeune, monsieur, répliqua Coq-Héron d'un air docte.

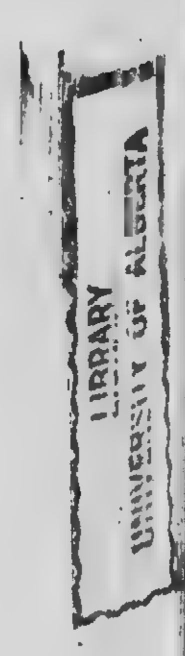
—C'est vrai, mon ami, mais ne te fâche pas. On a l'âge qu'on peut.

—Vous vous corrigerez petit à petit.

—J'en suis sûr; mais, dis-moi, Coq-Héron, pourquoi, voulant sauver des équipages, n'as-tu pas pensé à ceux de ton maître?

Coq-Héron fit une grimace horrible.

—Est-ce une plaisanterie, monsieur? s'écria-t-il.



—Point, et c'est très sérieusement que je te parle.

—On voit bien que vous ne connaissez guère M. de Chavailles. Voilà longtemps que, grâce à ses économies, il m'a mit dans l'obligation de ne plus rien surveiller du tout. Là il n'y a rien... vous savez?

—Parfaitement!

—Quand j'ai vu que la bataille était décidément perdue j'ai couru aux équipages, sur lesquels une bande de pillards faisait main-basse. Vos six grands laquais...

—Tu les as donc vus?

—Très bien! ils couraient dans la plaine comme des perdreaux: j'ai cassé la tête à un Croate qui venait de sauter sur vos bagages, et, appelant à moi quelques soldats qui passaient par là, j'ai tiré vos équipages de la mêlée.

—Merci, mon brave.

—Oh! il n'y a pas de quoi.

—Mais si, vraiment! Sais-tu bien que sans toi j'aurais eu l'air d'un croquant à mon arrivée à Grenoble! Grâce à ta vaillance, j'ai maintenant des rubans et des habits de rechange, et l'on pourra se présenter sans faire peur aux gens.

—Voilà ce qui m'a décidé.

—Ah!

—J'ai pensé que si vous aviez un peu de tout, il y aurait bien quelque chose pour mon maître qui n'a rien.

Les deux jeunes gens partirent d'un éclat de rire à cette observation. Si M. de Chavailles avait beaucoup de fierté, il n'avait par contre aucune vanité, et les choses de cette nature n'étaient point pour l'embarrasser; d'ailleurs, la connaissance des deux jeunes gens, accrue par les circonstances au milieu desquelles ils s'étaient trouvés, avait pris un caractère d'intimité qui permettait ces plaisanteries.

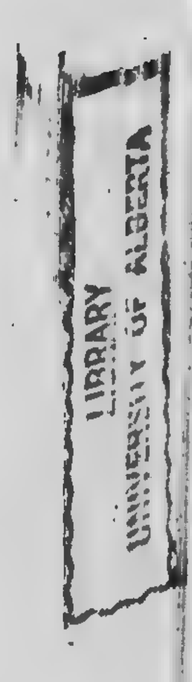
—Riez tant qu'il vous plaira, continua Coq-Héron, mon idée est excellente.

—Si bonne, que je m'en empare, dit Paul-Emile. Apprêtez-vous, mon ami Hector, à vous revêtir de soie et à vous arroser d'eau de senteur; nous tâcherons de transformer Grenoble en île de Cythère, et si vous êtes d'humeur à me seconder dans mes projets, il n'est pas d'escalade que je n'entreprenne. C'est bien le moins que quelques myrtes nous consolent des lauriers que nous n'avons pas cueillis.

Tout en causant de la sorte, on arriva à Oulx, où l'armée se reposa. La vivacité de la souffrance occasionnée par la blessure qu'il avait reçue au poignet, força le duc d'Orléans à s'arrêter quelques jours dans ce village; l'excès de l'abattement dans lequel il voyait plongé M. le duc de La Feuillade l'engagea à reprendre le commandement et à se multiplier pour mettre de l'ordre dans la retraite de l'armée que l'incurie des officiers-généraux menaçait de transformer en déroute. Il y réussit, et l'on se remit en marche pour Grenoble, où le duc d'Orléans entra bientôt avec toute sa suite. Le duc de Riparfonds, Hector et Paul-mile se mirent en quête d'un logement un peu propre, ce qui n'était pas facile dans une ville encombrée de troupes; mais le temps était beau, bon nombre de femmes se montraient aux fenêtres, les trois gentilshommes étaient à cheval et Paul-Emile ne trouvait pas qu'on dût se presser beaucoup.

—Allons au pas, messieurs, disait-il, la ville me paraît bien habitée; une ville qui met à ses balcons d'aussi jolies personnes ne saurait être une ville inhospitalière.

Comme ils longeaient les maisons lentement, Hector, qui regardait aux fenêtres, vit tout à coup, derrière un rideau à demi soulevé, une ravissante tête de jeune fille qui suivait la cavalcade des yeux. Il lui sembla que ce visage ne lui était pas inconnu; mais où l'avait-il



vu? c'est ce qu'il lui était impossible de se rappeler.
Comme il tournait la tête pour la mieux voir, la jeune
fille, qui s'aperçut de ce mouvement, rougit un peu, se
retira, et le rideau s'étant abattu, elle s'effaça comme
une apparition. Coq-Héron, qui marchait en avant,
découvrit enfin une auberge où, en se serrant un peu,
on pouvait encore trouver à se loger.

—Venez, messieurs, venez! s'écria l'aubergiste, j'ai
là justement trois chambres dignes d'un dieu. On n'en
voit pas de pareilles à Versailles.

Ces trois chambres se composaient d'une pièce médio-
crement grande avec deux cabinets assez proprement
meublés, mais plus noirs que la gueule d'un four.

—Eh bien! messieurs, vous ai-je trompé? dit l'hôte
après une rapide inspection du local.

—Non, morbleu! et tu peux jurer hardiment qu'il
n'y en a pas de semblablesà Versailles, pas plus qu'à
Marly! dit Paul-Emile.

L'hôte, enchanté, se retira.

—Hum! fit le duc de Riparfonds, qui hésitait à s'as-
seoir.

—Bah! dit Paul-Emile, qui avait les yeux encore
tout égayés des charmants visages qu'il venait de voir.
l'oiseau en voyage regarde-til au nid? Prenne la cham-
bre qui voudra, moi je m'accommode de l'un des cabi-
nets.

Après le souper, qui avait eu lieu dans la salle com-
mune et comme Hector pensait à ce doux visage qui
avait passé devant ses yeux comme une apparition, un
laquais entra dans l'auberge et demanda M. de Cha-
vailles.

—C'est moi, dit Hector en s'avançant.

Le laquais présenta un billet au marquis et attendit.
Hector chercha la signature et lut le nom de M. de Blet-
tarins.

—C'était Christine! pensa-t-il en se rappelant la

jeune fille qu'il avait vue à la fenêtre et dont le visage s'illumina dans son esprit.

La lettre disait en substance que M. de Blettarins, ayant reconnu Hector tandis qu'il passait à cheval dans la rue, il le priait de se rendre à son logis.

" Venez seul, disait M. de Blettarins en finissant, et gardez votre visite secrète, je vous envoie un homme de confiance qui vous accompagnera."

—Avais-je tort de vous vanter l'hospitalité de cette ville s'écria Paul-Emile tandis que son ami serrait la lettre dans sa poche; voilà qui m'a tout l'air d'une provocation galante. Bonne chance!

Comme il parlait encore, un garçon de l'auberge vint à lui, le bonnet à la main.

—Monsieur, dit-il à voix basse, il y a là-bas un page qui demande à parler à votre seigneurie.

—Parbleu! qu'il entre.

—C'est justement ce qu'il tient à ne pas faire, et si monsieur veut me suivre...

—Eh! eh! voilà qui sent furieusement l'aventure! murmura M. de Fourquevaux en se levant.

Le garçon conduisit Paul-Emile dans une salle basse, fort mal éclairée par un falot accroché à la muraille. Au beau milieu de cette salle, le page se tenait debout, la toque sur la tête et une houssine à la main. Il était petit, leste et bien tourné. M. de Fourquevaux congédia le valet du geste et entra.

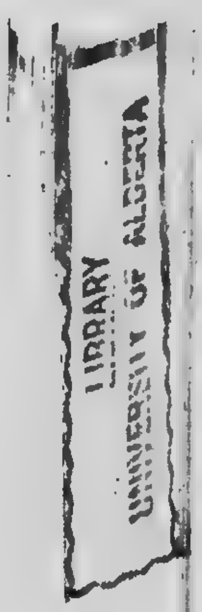
—Me voici, dit-il, peut-on savoir ce que vous désirez?

—La faveur d'une audience particulière, répondit le page en se croisant les bras.

La lumière du falot tomba d'aplomb sur son visage; Paul-Emile, étonné, le regarda.

—Cydalise! s'écria-t-il; et il sauta au cou du page.

—Un instant! reprit le page en se débarrassant de l'étreinte de M. de Fourquevaux; vous avez des façons un peu vives de manifester votre contentement; le lieu



n'est pas propice à ces sortes d'épanchements, et je reprends l'entretien où nous l'avons laissé. Pouvez-vous m'accorder cette audience particulière que je vous ai demandée?

—Ici! on voit bien que vous n'avez jamais visité le palais que j'habite. Venez.

M. de Fourquevaux, saisissant le page par la main, l'entraîna par un escalier dérobé dans l'appartement que la munificence de l'hôtelier lui avait préparé.

—Voilà! dit-il en montrant à Cydalise la pièce et les deux cabinets.

—Diable! fit-elle en se grattant le menton, le lieu est fort vilain et médiocrement commode.

—Ajoutez que c'est ici la chambre à coucher de M. de Riparfonds.

—Guy le philosophe! je me sauve!

—Et l'audience particulière?

—Je vous l'accorde au lieu de vous la demander.

—Vous êtes un ange!

—C'est-à-dire que je suis une femme. Il est à remarquer que les hommes ne vous accordent jamais cette épithète qu'au moment où on ne la mérite plus. Vous vous tairez?

—Comme une duègne.

—Je suis partie de Paris incognito comme une princesse en voyage; il faut que j'y retourne incognito.

—C'est entendu.

Paul-Emile prit la main de Cydalise et la ramena dans la salle basse, où il la pria d'attendre un instant. Quand il rentra dans la salle commune, il y trouva M. de Riparfonds qui causait avec Hector. Un laquais, armé d'un flambeau, semblait attendre que son maître donnât le signal du coucher.

—D'où diable venez-vous? voilà deux heures qu'on vous attend! dit M. de Riparfonds.

—Je causais avec un page, répondit tranquillement Paul-Emile.

—Un page! Est-ce bien un page? demanda Guy en riant.

—Dame! le drôle en avait l'habit.

—Voyons, venez-vous?

—Le page dont je parlais tout à l'heure part demain pour ma province; je profiterai de l'occasion pour écrire à mes parents que je néglige trop souvent, en conscience.

M. de Riparfonds regarda Paul-Emile d'un air narquois, se leva et suivit le laquais.

—Ce diable d'homme, malgré sa morale, est fin comme un vieil abbé, murmura M. de Fourquevaux.

—Vous restez donc pour écrire? lui demanda Hector.

—Hélas! oui; une demi-douzaine de lettres à sept ou huit oncles ou tantes.

—Ah! mon Dieu! vous en avez là pour longtemps.

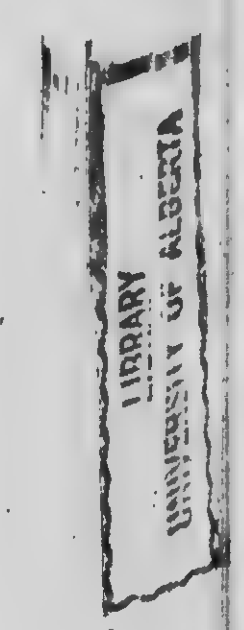
—Pour toute la nuit. Mais, sur l'article de la parenté, je suis intraitable... c'est un devoir!

—Faites... moi, je vais aux écuries, donner un coup d'oeil à nos chevaux; c'est un soin qu'un soldat ne saurait négliger.

—Voyez pourtant comme on calomnie les gentilshommes! s'écria M. de Fourquevaux, d'un petit air cafard. On nous croirait occupés d'amourettes, et voilà que vous pensez à nos chevaux tandis que je pense à mes parents!

—On ne rend jamais justice à ceux qui la méritent, dit Hector.

Paul-Emile tira sa chaise du côté d'une table, sur laquelle il y avait un encrier et des plumes, et M. de Chavailles gagna la porte. A peine en eut-il passé le seuil que M. de Fourquevaux, se levant, alla à la salle basse, appela doucement le page qui se morfondait, enfila un couloir obscur et sortit par une porte de dégagement



qu'il avait observée à tout hasard. Hector, de son côté, traversa l'écurie, passa dans une cour, ouvrit la porte et se trouva dans la rue, presque en même temps que Paul-Emile, mais à l'autre bout de l'auberge. Le laquais l'attendait assis sur une borne; il se leva dès qu'il reconnut M. de Chavailles et prit une rue à gauche. Hector roula son manteau sur son nez et marcha sur les talons du laquais.

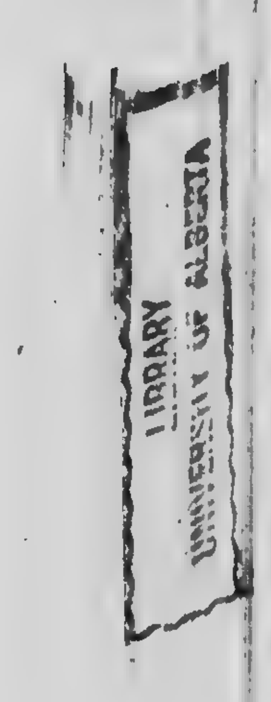
—C'est à droite, dit Cydalise à l'oreille de Paul-Emile; marchez vite et suivez-moi!

Le page s'élança dans une ruelle, et les deux gentilshommes disparurent en même temps, chacun de son côté.

XVI

LES DAMES DE COEUR

Cydalise marcha tout droit devant elle d'un pas délibéré, suivie, à quelque distance, par M. de Fourquevaux, qui avait tout à fait l'allure d'un gentilhomme espagnol courant aux aventures de rue en rue et de place en place. Le page et le cavalier arrivèrent devant une maison de belle apparence dont une foule de gens de toutes sortes assiégeaient la porte: laquais, palefreniers allaient et venaient au milieu des cris d'une escouade de filles qui ne savaient auquel entendre, et de marmitons effarés qui portaient force plats et force bouteilles. Paul-Emile jeta un coup d'oeil sur les fenêtres resplendissantes de l'éclat des lumières, et suivit son guide, qui filait comme une anguille parmi les flots de cette valetaille empressée et bruyante. Le page, enveloppée de son manteau, longea discrètement le mur, passa devant la grand'porte, tourna l'angle de la maison et se glissa par un passage étroit vers un pavillon que deux ou trois grands arbres touffus semblaient protéger contre la lumière et le bruit. Au moment où M. de Fourquevaux approchait de ce pavillon, deux femmes en descendaient le perron, couvertes toutes deux d'une mante de satin; un large capuchon, serré autour du menton, empêchait de distinguer leurs traits; mais la première qui se présenta passa devant Paul-Emile d'un air si les-



te et si gracieux, qu'il ne put se défendre de tourner la tête pour la regarder. Son pied, souple comme l'aile d'un oiseau, caressait la terre en l'effleurant, et, malgré l'ampleur de sa mante, on devinait la perfection de sa taille sous les plis moelleux du satin qui frissonnait autour de son corps. Au moment de quitter la petite cour plantée d'arbres pour entrer dans le passage, cette inconnue s'arrêta sous un jet de lumière qui tombait d'un falot planté au-dessus de sa tête, et se retourna comme pour inviter sa suivante à presser le pas. Ce vif mouvement aplatit l'étoffe de la mante autour de sa hanche, dont elle dessina le ferme contour, et laissa voir un petit pied chaussé d'un bas de soie rose et d'une mule de satin noir.

—Peste! dit Paul-Emile ébloui par cette apparition, qui s'évanouit tout à coup dans l'ombre du passage.

Un petit coup appliqué sur sa main le tira de son admiration; il se retourna vivement et vit le page qui le menaçait du doigt.

—Oh! dit-il en riant, c'est par amour de l'art; vous savez que j'ai toujours eu du goût pour la plastique.

—Prenez garde que cet amour ne me vienne aussi, et que je n'admire Endymion tandis que vous admirez Diane, dit le page, qui fronça les sourcils d'abord, sourit ensuite, et sauta dans le pavillon, où M. de Fourquevaux le suivit.

La main attentive d'une soubrette tira une porte drapée qui fermait le haut de l'escalier, et Paul-Emile se trouva dans un appartement coquet, où brillait un bon feu.

—Attendez-moi là dix minutes, dit Cydalise; voilà un paquet de chansons nouvelles et de madrigaux les plus frais; je suis à vous dans un instant.

Elle disparut derrière une portière, appela la soubrette et laissa Paul-Emile à ses réflexions. Le gentilhomme se jeta dans une bergère au coin du feu et soupira.

—C'est miraculeux, murmura-t-il, et depuis Philémon et Baucis, on n'a rien vu de pareil; voilà bien six mois que nous nous adorons!

Il n'en était pas au troisième madrigal, que Cydalise reparut dans ses habits de femme. Si le costume de page lui seyait bien, les robes de son sexe lui seyaient encore mieux. Cydalise était une petite femme blonde, aux yeux bleus, admirablement blanche, fluette sans être maigre, avec les plus belles dents du monde, des mains charmantes et quelque chose de vif et d'éveillé qui faisait plaisir à voir.

Paul-Emile ouvrit les bras pour lui sauter au cou; Cydalise voulut le repousser, mais elle ne put s'empêcher de rire, et l'embrassa gaiement sur les deux joues.

—J'ai ri, je suis désarmée, dit-elle.

Elle enveloppa l'une des mains du cavalier dans les siennes et le regarda bien en face.

—J'aurais pourtant, reprit-elle, bien des comptes à vous demander... mais ne serait-ce pas bien imprudent?

—Oh! s'écria M. de Fourquevaux avec un grand soupir, saint Antoine dans son désert, saint Jérôme dans sa grotte, saint Siméon Stylite sur sa pierre, peuvent à peine m'être comparés pour la vertu. Je reviens ici tel que je suis parti.

—En êtes-vous bien sûr?

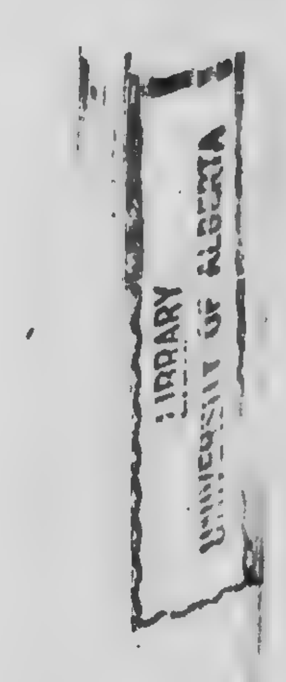
—Hélas!

Cydalise voulut se fâcher, mais le rire lui vint aux lèvres.

—C'est insupportable, dit-elle, on n'a pas même avec vous la ressource de se mettre en colère. Voyons, sans phrases et sans comparaisons impies, faites-moi bien vite vos confessions en quatre mots.

—Eh bien, comme César, je suis venu, j'ai vu, mais j'ai été battu.

—Est-ce tout?



—C'est bien assez! Quelle équipée!... j'y ai perdu pour mille écus de dentelles dont je m'étais orné... Ah! le prince Eugène n'y va pas de main morte! Comme il charge! On voit bien qu'il est de bonne maison! J'ai bien pensé à vous! et une fois hors de la mêlée, je me suis tout attendri à l'idée que vous aviez failli me perdre.

—Quelle bonté!

—Je me souvenais d'Artémise après qu'elle eut perdu Mausole, et cela m'attendrissait fort.

—Et voilà pourquoi, sans doute, vous regardiez à tous les balcons, distribuant vos oeillades à toutes les femmes avec ces petits airs penchés qu'on apprend à Versailles.

—Il faut bien faire voir à ces provinciales qu'on n'est pas des croquants.

Tandis que, tout en parlant, Paul-Emile chiffonnait ses rubans jonquille devant la glace, un petit laquais apporta à souper sur un guéridon qu'il plaça près du feu, entre Cydalise et son amant. Le fumet appétissant d'une gélinotte monta aux narines de M. de Fourquevaux.

—Je vois que les bonnes traditions ne se sont pas perdues en mon absence, dit-il; ce boudoir et ce tête-à-tête me rajeunissent de six semaines. J'en avais besoin. Ah! qu'on vieillit vite en ce temps-ci. Tel que vous me voyez, Cydalise, il y a des jours où il me semble que je suis mon propre grand-père: en voilà quinze que je suis raisonnable à périr d'ennui. On dirait que la sagesse de Salomon et l'expérience de Nestor se sont fondues en moi; je dors comme tout le monde, je ne fais plus de dettes, je ne me bats jamais en duel, et je me sens si vieux, que j'ai quelque envie de m'acheter une perruque blanche avec un vieil habit de camelot gris et d'aller remplir l'emploi de bailli dans quelque village de ma province.

Cydalise éclata de rire, et M. de Fourquevaux l'imita.

—Tout cela va changer; je suis là, dit-elle.

—Je l'espère bien, mais je dois vous prévenir que vous aurez de la peine.

—Bah! bah! vous n'avez pas tellement perdu l'habitude de grimper aux balcons, qu'il soit difficile de vous en apprendre le chemin.

—Le tout est qu'on m'aide un peu, dit Paul-Emile d'un air modeste. Mais vous, la belle, qui questionnez si fort les gens, reprit-il, peut-on savoir par quelle aventure vous avez quittez Paris?

—Ah! ne m'en parlez pas!

—Au contraire, parlons-en!

—Eh bien! voici l'histoire. Il m'a pris un matin, au saut du lit, une envie incroyable de vous voir; le soir venu, j'étais partie, emportant tout au plus quelques dentelles et quelques falbalas. Je crois, Dieu me pardonne! que vous m'avez ensorcelée. Savez-vous bien que voilà six mois que je vous suis fidèle?

—Ne dites pas cela si haut; vous me feriez passer pour un magicien.

—Ne raillez pas! Si l'on s'en doutait à la Comédie-Française, je serais perdue de réputation.

—Tranquillisez-vous, on n'en croira jamais rien.

—Je mets tout en oeuvre pour me détacher de vous, rien n'y fait; chaque effort n'aboutit qu'à serrer le noeud davantage. Bref, à bout de tentatives, j'ai pris la poste.

—Et vos camarades, messieurs les comédiens ordinaires du roi, que diront-ils?

—Ce qu'ils voudront.

—Et monsieur le surintendant des menus plaisirs?

—Il grondera d'abord, c'est son habitude; après quoi je l'embrasserai...

—C'est la vôtre.

—Et je lui prouverai que ce sont ses mauvais trai-

tements qui m'ont obligée à fuir, si bien qu'il finira par me demander pardon.

—Le lui accorderez-vous, au moins?

—Il le faudra bien, je suis si bonne!

—On s'en doute assez, dit Pault-Emile avec un singulier hochement de tête.

Cydalise posa ses deux bras nus sur la table, et appuyant son joli menton entre ses mains, elle attacha sur M. de Fourquevaux ses yeux humides et brillants.

—Est-ce bien à vous de vous en plaindre?

—Oh! moi, je me récuse! on n'est pas juge et partie s'écria Paul-Emile.

Cydalise trempa le bout de ses doigts roses dans son verre et fit sauter un peu de mousse de vin de Champagne au nez de M. de Fourquevaux, qui ne s'attendait pas à cette façon de commencer les hostilités.

—Une déclaration de guerre! dit-il; à moi les représailles!

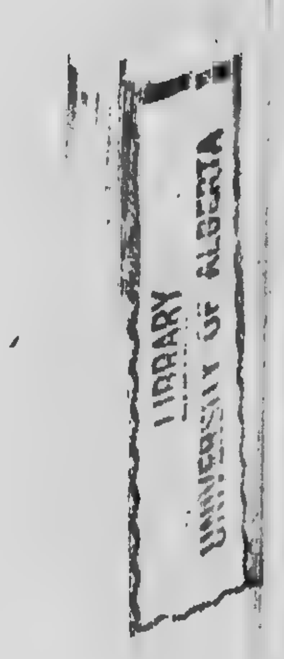
Il repoussa le fauteuil pour courir à Cydalise, qui s'échappait en riant; mais la rapidité de son mouvement fit tomber le flambeau... et l'on ne vit plus rien. Tandis que ces choses se passaient dans le pavillon de Cydalise, M. de Chavailles traversait Grenoble et arrivait au fond d'un faubourg, à l'autre extrémité de la ville, devant une maison de modeste apparence. Au coup que le laquais frappa, une lumière qui brillait derrière les rainures d'une jalousie située au premier étage disparut; on entendit descendre les marches de l'escalier intérieur; un éclair passa sous la baie de la porte mal jointe et une clef s'enfonça dans la serrure, mais on ne tira le verrou qu'après que le laquais se fut nommé. Aussitôt qu'il eut franchi le seuil de la porte, Hector reconnut l'un des deux valets par lesquels M. de Blettarins l'avait fait escorter, après que M. de Chavailles eut abandonné la compagnie de frère Jean.

—Entrez, monsieur, entrez, mon maître est là-haut qui vous attend.

Hector monta l'escalier quatre à quatre et fut reçu à la dernière marche par M. de Blettarins, qui lui tendit les bras. Hector s'y jeta, et les deux gentilshommes restèrent quelques instants étroitement embrassés.

—Venez, lui dit ensuite M. de Blettarins, ma fille est là, à laquelle je veux vous présenter, bien que vous la connaissiez déjà.

Hector suivit M. de Blettarins, qui le conduisit dans une pièce voisine, où Christine brodait au tambour. Elle se leva à l'approche de son père et salua profondément M. de Chavailles. C'était bien la jeune fille qu'il avait vue derrière l'une des cent fenêtres sur lesquelles, à leur entrée à Grenoble, M. de Fourquevaux appelait l'attention de ses amis. Cinq ou six ans d'absence avaient transformé Christine; c'était alors une grande et belle jeune fille, élancée et bien faite, et dont toute la personne avait un air de contentement qui charmait tout d'abord; son heureuse physionomie portait l'empreinte d'un bon coeur, et le regard de ses grands yeux bruns avait une douceur singulière qui plaisait tout d'abord. Cette douceur s'alliait bien à l'expression de sérénité un peu sérieuse de son visage, où l'on voyait comme le reflet d'une pensée intérieure.



—Ma fille était chez une amie d'enfance quand vous passiez, cherchant un gîte; elle vous a reconnu, et je lui dois le plaisir de vous recevoir chez moi, dit le gentilhomme en serrant la main d'Hector.

Christine rougit beaucoup pendant que son père parlait; mais, regardant Hector, elle lui tendit la main avec une grâce pleine de chasteté.

—Vous avez sauvé la vie de mon père et la mienne, dit-elle; pouvais-je, quoique bien jeune alors, oublier un gentilhomme à qui nous devons tant?

Hector s'inclina sur la main que Christine lui tendait

et la baisa sans répondre, plein d'une émotion qu'il ne
pouvait ni comprendre ni définir. M. de Blettarins fit
apporter à souper, et l'entretien prit un tour plus in-
time. Le jeune aventurier dut raconter son histoire de-
puis le jour de son arrivée à Avignon jusqu'au moment
de son entrée à Grenoble. Aussi longtemps que dura ce
récit, les yeux de Christine ne quittèrent pas M. de Cha-
vailles, attentifs à tout ce qu'il disait, et son beau visage,
comme un clair miroir, reflétait les sensations de crain-
te ou d'espérance qui l'agitaient. Hector, plus d'une
fois troublé par ce silence et cette attention où se cachai
une si douce et si délicate tendresse, aurait voulu que
son histoire commençât avec le monde et ne se terminât
que dans l'éternité. Au récit de sa rencontre avec la bo-
hémienne, il vit passer un frisson sous la peau veloutée
de Christine, et les traits calmes et sérieux de la jeune
fille s'enveloppèrent tout d'un coup d'une expression de
tristesse inquiète, comme si sa pensée intérieure eût cher-
ché à percer le sens caché des paroles que la force d'un
secret pressentiment avait arrachées à cette vagabonde.
Après qu'il eut fini, en exprimant l'intention où il était
de suivre à Paris son parent, M. de Riparfonds, qui vou-
lait le pousser à la cour, il lui parut que les yeux de
Christine étaient plus humides, et volontiers il l'aurait
remerciée pour toutes les choses que ces yeux lui di-
saient.

—Allez, s'écria M. de Blettarins, allez, mon jeune
ami; vous êtes de ceux que la fortune doit aimer à pro-
téger. M. de Riparfonds, je le sais, est un homme intègre
et bien vu à la cour; sous ses auspices, et sûr que vous
êtes de l'appui du duc d'Orléans, vous y ferez un sûr et
rapide chemin.

—Ne vous y verrai-je pas, monsieur? demanda Hec-
tor.

—Que sais-je? répondit M. de Blettarins; oui, peut-

être; non, peut-être aussi. Cela dépend des nouvelles que j'attends ici.

—Pensez-vous qu'elles arrivent prochainement?

—Je l'espère, mais je n'ose y compter.

—Monsieur, reprit M. de Chavailles après un instant d'hésitation, l'amitié que vous avez bien voulu me témoigner et la confiance que dans d'autres temps vous avez placée en moi, m'engagent à mettre à votre service le crédit de M. de Riparfonds, si par aventure vous pouvez en avoir besoin. Ce que j'ai vu des précautions dont vous vous entouriez me fait craindre que vous n'ayez quelque péril à redouter. S'il en était ainsi, usez de moi et des miens en toute liberté; dans le cas contraire, et si ma proposition vous semblait indiscrète, n'y voyez que le vif désir où je suis de vous être utile.

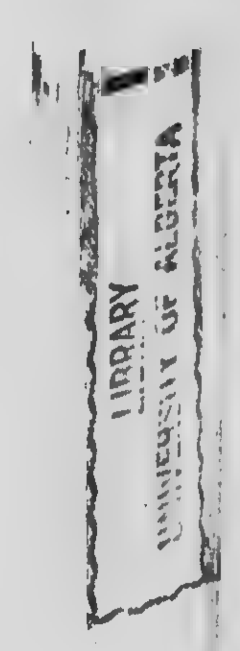
—Je ne m'en offense pas, répondit M. de Blettarins en serrant la main d'Hector, et peut-être un jour accepterai-je vos offres, si la fortune ne cesse pas de me persécuter. Il est vrai que je ne suis pas fort assuré de ne pas perdre ma liberté...

—Quoi! la prison! s'écria M. de Chavailles qui frissonna en regardant Christine.

—A peu près; mais les choses ne sont pas encore désespérées. Après quelques années de repos, il a plu à l'intendant de la Provence de m'inquiéter pour la part que j'ai prise à ces vieilles guerres de la Fronde qui ont fait couler plus d'encre que de sang. J'ai quitté le pays et me suis enfui à Grenoble, où ma présence n'est connue que d'un très petit nombre de personnes dévouées.

—Ne craignez-vous pas que l'intendant n'écrive au gouverneur du Dauphiné?

—Non; le bruit s'est répandu que j'avais abandonné la France; un seigneur de la cour qui me veut du bien pour un service rendu autrefois, a promis de s'employer pour moi; il a du crédit et j'attends ici le résultat de ses démarches.



—Le roi vous rendra justice! s'écria vivement Hector, auquel il semblait impossible que le monarque lui-même ne s'intéressât pas au père de Christine.

—S'il ne s'agissait que de moi seul, je partirais sur-le-champ pour Versailles, j'irais me jeter aux pieds du roi et je jouerais ma vie et ma liberté. Mais j'ai ma fille, et la pensée de la laisser seule au monde me commande la prudence.

Christine saisit la main de son père et la baisa silencieusement. Hector se sentit ému; il lui sembla que, tant qu'il vivrait, Christine ne serait pas seule, M. de Blettarins payât-il de sa tête la guerre qu'il avait faite au parti du roi.

—S'il est vrai que vous ayez quelque amitié pour moi, s'écria-t-il, prouvez-le-moi en vous souvenant qu'en tout lieu et à toute heure mon dévouement et ma vie sont à vous!

—Je m'en souviendrai, dit le vieux gentilhomme gravement.

Tout en parlant, le père avait pris entre les siennes les mains des deux jeunes gens, leurs doigts se rencontrèrent et ils restèrent enlacés quelques instants sans qu'aucun d'eux rompît le silence. Ce qui se passa dans l'âme d'Hector durant ce court moment est indéfinissable. Un fluide mystérieux et doux, s'échappant des doigts de Christine, s'infiltrait dans les veines de M. de Canvailles, et remplissait son coeur dont les battements devenaient plus vifs et pressés. Un voile passa devant ses yeux, et tout son corps frissonna; Christine devina ce trouble et l'émotion d'Hector la gagna. Quand l'entretien recommença, il sembla aux deux jeunes gens qu'un lien nouveau les unissait; un sentiment inexprimable et secret disait à Hector que, quels que fussent les événements et pour si longtemps qu'ils restassent séparés, Christine et lui ne pouvaient plus être étrangers l'un à l'autre. Les premières clartés du jour les surprirent

comme ils causaient encore. Christine ouvrit une fenêtre qui donnait sur des jardins du côté des montagnes, et le sommet des Alpes apparut tout à coup baigné de cette lueur rose et nacrée qui précède le jour.

M. de Blettarins se leva.

—Que cette nuit qui nous a réunis ne soit pas la dernière? dit-il à M. de Chavailles.

—J'allais vous en faire la proposition, répondit Hector.

—Ecoutez, quoi qu'il arrive, et pour si loin que le hasard vous entraîne, promettez-moi de nous consacrer cette nuit à pareille époque?

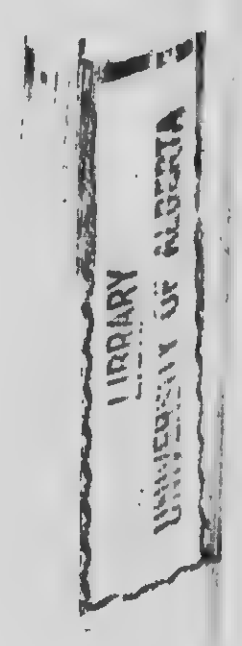
—De grand coeur.

—De mon côté, je m'engage à vous informer du lieu de notre retraite, si, par hasard, nous étions encore dans la nécessité de nous cacher.

—C'est convenu; mais vous me permettrez bien de ne pas attendre le 10 octobre de l'an prochain pour vous revoir, si j'en retrouve une plus prochaine occasion?

—La maison du père est la maison du fils, dit M. de Blettarins en embrassant Hector.

On promit de se réunir le plus souvent qu'on pourrait en attendant le départ du duc d'Orléans de Grenoble, et M. de Chavailles se retira. Lorsqu'il se retrouva dans la rue, le jour commençait à poindre et rougissait le bord des toits. Il roula son manteau autour de ses épaules et gagna lestement du côté de l'auberge, où il comptait rentrer avant le réveil de ses amis. Les maisons avaient presque toutes encore leurs fenêtres closes, et l'on ne voyait personne dans les rues, si ce n'est quelques maraîchers conduisant des charrettes pleines de légumes, et de petits pelotons de soldats menant les chevaux à l'abreuvoir. Au moment où il arrivait devant l'hôtellerie, Hector, en levant les yeux, aperçut un homme qui, tout encapuchonné d'une grande cape à l'espagnole, venait à lui d'un pas rapide. Ils se rencontrè-



rent nez à nez sur le seuil d'une porte que les valets avaient ouverte, et se regardèrent en même temps. L'homme à la cape recula d'un pas et partit d'un éclat de rire.

—Parbleu! dit-il en se découvrant, puisque j'ai un complice, ce n'est pas la peine de prendre tant de précautions. Hector rougit un peu en reconnaissant M. de Fourquevaux.

—Eh bien! reprit Paul-Emile en riant de tout son coeur, comment se portent les chevaux de votre seigneurie? La provende n'a-t-elle pas manqué? C'est, vous le savez, le devoir du soldat de veiller sur sa monture!

—Mais j'imagine, répondit Hector, que les chevaux se portent comme vos grands parents. Puis-je, à mon tour, vous demander des nouvelles de ces fameuses lettres qui devaient vous tenir éveillé une bonne partie de la nuit?

—Est-ce ma faute à moi si l'enfer est pavé de bonnes intentions? s'écria Paul-Emile; vous savez si mes résolutions étaient sages, mais un page est venu qui les a démolies du bout de son doigt.

—Le page d'hier au soir?

—Justement. C'est à croire que nous sommes revenus au temps d'Ovide! Ce page s'est métamorphosé en femme.

—Et vous l'avez suivi?

—Je porte un nom trop païen pour ne pas succomber à ces tentations-là. Je dois même confesser que la résistance n'a jamais été dans mes habitudes.

—Je n'en doute pas.

—M. de Riparfonds, votre digne cousin, n'aurait pas mieux dit; malheureusement M. de Riparfonds dort ou à peu près, et vous ne dormez pas. Y aurait-il aussi quelque page dans votre histoire?

—Non, dit M. de Chavailles sérieusement; et il ajouta

en dissimulant la moitié de la vérité: Il y a M. de Blettarins, un gentilhomme dont je vous ai parlé.

La voix grondeuse de Coq-Héron les interrompit.

—Ah! ah!... vous voilà, monsieur le marquis, dit le vieux soldat en sortant de l'auberge; est-ce une heure convenable pour rentrer au logis? C'est un peu tôt pour se lever, mais c'est un peu tard pour se coucher.

—Tu as raison, mon ami, et dorénavant je prétends me coucher à sept heures, comme les nonnes, et me lever à midi comme les évêques, répondit Hector.

—Eh! mordieu! qui vous parle de cela? Un gentilhomme est-il fait pour vivre comme une demoiselle? Battez la campagne toute la nuit, si vous voulez, mais prévenez les gens!

Hector jeta son manteau aux mains de Coq-Héron pour le faire taire, Paul-Emile l'imita, et les deux aventuriers montèrent l'escalier bras dessus bras dessous.

—Cydalise est charmante, et je prétends vous faire souper avec elle, dit M. de Fourquevaux à l'oreille de son ami.

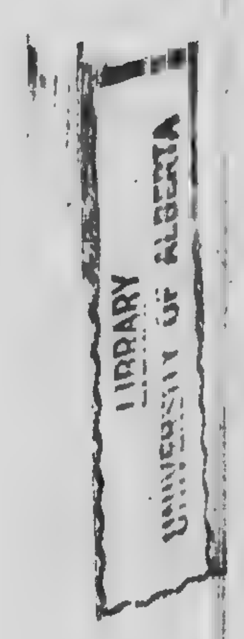
—Volontiers.

—Seulement, n'en dites rien encore à M. de Riparfonds. Il y a des jours où votre cousin est très farouche; s'il se mettait en frais d'éloquence, il me prouverait peut-être qu'il a raison, et comme il me plaît d'avoir tort, je ne veux pas que la vigueur de ses arguments ébranle ma conviction.

—Tenez-vous tranquille! Ce n'est pas moi qui vous empêcherai jamais de faire de ces folies, les plus douces qu'il y ait au monde.

—Voilà ce qui s'appelle de l'amitié! et puisque Damon a trouvé Pythias, maintenant je puis braver M. de Riparfonds! s'écria Paul-Emile, touché par l'entraînement de M. de Chavailles.

M. de Riparfonds dormait encore quand ils entrèrent dans la chambre, et ils purent gagner leurs cabinets



sans encombre. Quelque temps après, les laquais vinrent pousser les volets, et Paul-Emile demanda l'heure qu'il était d'un air à jurer qu'il venait de s'éveiller. Peu d'instants après, Guy, Hector et Paul-Emile sortirent de l'auberge pour se rendre chez le duc d'Orléans qui les avait précédés de vingt-quatre heures à Grenoble, et qui souffrait encore un peu des blessures reçues devant Turin. Les laquais, qui remplissaient les premières pièces de la maison occupée par le duc d'Orléans, les conduisirent vers l'appartement du prince, situé au fond d'un corps de logis bâti sur des jardins. On les savait de son intimité, le duc de Riparfonds surtout, et le premier valet de chambre ne fit aucune difficulté de les annoncer. Une petite fille qui lui parut jolie et qui traversait le jardin avait arrêté quelques instants M. de Fourquevaux au balcon d'une galerie voisine. Comme il la quittait pour rejoindre ses amis, il entendit le frôlement d'une robe de soie tout près de lui et, se retournant comme un chasseur qui entend bruire l'aile d'un oiseau dans les arbres, il vit dans un petit corridor qui longeait l'appartement du prince une femme enveloppée d'une cape de satin noir qui marchait rapidement en soulevant du bout de ses doigts les plis indiscrets de sa jupe flottante. Tout en courant, l'inconnue laissa voir son petit pied et la naissance d'une jambe fine et ronde, chaussée d'un bas de soie rose et d'une mule de satin noir. Ce fut comme un éclair, et le pied, la jambe et l'inconnue disparurent dans l'ombre épaisse du corridor.

—Peste! murmura M. de Fourquevaux, et il rejoignit MM. de Riparfonds et de Chavailles, qui étaient entrés chez le duc d'Orléans.

XVII

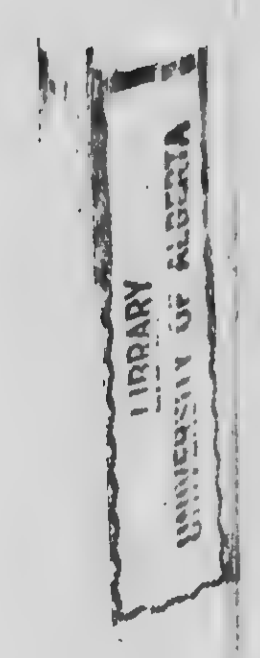
LA FAVORITE

Le duc d'Orléans était assis devant un secrétaire tout parsemé de papiers; une plume trempée d'encre reposait entre le pouce et l'indicateur de sa main droite, et de la main gauche il tenait une lettre qu'il semblait lire avec attention.

—Hum! murmura Paul-Emile en admirant l'attitude grave et recueillie du prince; je pourrais bien m'y tromper, si je n'avais vu le bas de soie rose.

—Eh! vous voilà, messieurs, s'écria le prince en se levant; soyez les bienvenus.

Le geste, l'accent, la voix étaient ceux d'un homme qu'on tire d'une occupation où toutes les facultés de l'esprit sont absorbées. M. de Fourquevaux soupira en pensant qu'il n'était point encore arrivé à ce degré de perfection; ses yeux inquiets et curieux fouillèrent rapidement tous les coins de la chambre, comme pour y surprendre quelque trace de l'inconnue. Son passage n'en avait point laissé, ou du moins on avait fait disparaître tout indice accusateur. L'inspection finie, Paul-Emile leva les yeux sur le duc d'Orléans et s'inclina profondément comme un écolier qui salue son maître; son regard semblait lui dire: "Vous êtes un homme habile et savez faire les choses; à votre place, j'aurais laissé traîner quelque pantoufle ou quelque voile... On s'efforcera



de vous imiter, monseigneur.” Le duc d'Orléans avait le coup d'oeil trop sûr et trop fin pour ne pas remarquer cette pantomime; il regarda rapidement autour de la chambre comme l'avait fait M. de Fourquevaux, et n'y découvrant rien qui pût trahir son secret, il rendit au gentilhomme coup d'oeil pour coup d'oeil, et le sien semblait répondre: “Cherchez, cherchez encore; j'ai pris mes précautions et vous ne trouverez rien!” Ce matin-là le prince, malgré ses blessures à peine cicatrisées, malgré les ennuis qui lui venaient de la cour, la perte de ses espérances et le souci qu'il éprouvait de reparaître à Versailles après une défaite, était d'une gaieté charmante: le contentement brillait dans ses yeux, et il avait tout fait l'air d'un prince des contes de fées en train de conquérir son amante. Il se mit à sa toilette et la conversation prit un tour vif et joyeux.

—Vous êtes d'une humeur à rendre un aventurier jaloux, dit M. de Riparfonds: quelque courrier, porteur de bonne nouvelle, vous est-il arrivé de Marly?

—Tous les courriers de M. de Chamillart sont pour M. de La Feuillade, et je l'en remercie. N'est-ce point trop déjà des prouesses du gendre, sans avoir encore à subir les dépêches du grand-père?

—Alors c'est qu'on vous a fait savoir sous main — madame la duchesse d'Orléans, peut-être, — que vous allez être débarrassé de ce grand foudre de guerre?

—Oh! que non! J'ai su que M. de La Feuillade avait envoyé sa démission à notre puissant ministre, qu'il avait songé à se tuer un peu d'abord, puis ensuite à entrer dans les ordres, et qu'il se proclamait partout le plus détestable officier qui fût au monde.

—Voici la première fois que le général parle comme les soldats, dit Hector.

—Mais le ministre n'a pas voulu que son gendre passât une épée au travers du corps; il a déchiré la démission, calmé les scrupules, et l'a si fort congratulé que

M. de La Feuillade a consenti à ne jamais priver le roi de ses bons services.

—Amen! murmura Paul-Emile.

—Ohé! qu'est ceci? s'écria tout à coup M. de Riparfonds en saisissant un petit flacon qui était sur un meuble auprès de lui.

—Eh bien! c'est un flacon, répondit le prince.

—Parbleu! je le vois bien.

—Qu'y trouvez-vous d'extraordinaire et qui vaille l'honneur d'une exclamation?

—Rien, si ce n'est l'odeur.

—C'est de l'eau de Portugal, répliqua le duc d'Orléans d'un air un peu embarrassé.

—Je le sens de reste! s'écria Guy; et, relevant le nez comme un épagneul qui prend le vent, il huma l'air tout autour de lui...

—Eh! eh! reprit-il, on en a mis partout!

Le geste et l'accent de Guy firent sourire M. de Fourquevaux, qui avait ses bonnes raisons pour cela. Quand à M. de Chavailles, il ne comprenait pas, et à vrai dire il ne s'en souciait guère; il pensait à mademoiselle de Blottarins, et tout ce qui n'était pas Christine ne méritait pas, à son gré, la peine d'une réflexion. Le duc d'Orléans s'agita sur son fauteuil.

—Vous trouvez? dit-il; j'aurai peut-être répandu quelques gouttes de cette eau sur ma toilette.

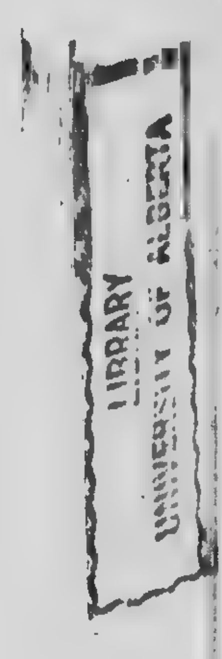
M. de Riparfonds hocha la tête.

—Me permettez-vous de parler librement? répliqua-t-il.

—Je vous refuserais cette liberté que vous n'en useriez pas différemment; prenez-la donc!

—Eh bien! monsieur, laissez-moi vous dire que pour un général d'armée en convalescence, vous avez une singulière façon d'employer votre temps.

—Dame! on l'emploie comme on peut, répondit le



prince, qui ne voulait pas se compromettre avant de savoir où M. de Riparfonds comptait en venir.

—Je reconnais cette odeur pour l'avoir flairée au Palais-Royal quelque cent fois; votre appartement en est parfumé tout nouvellement, et ce parfum, rapproché de cette merveilleuse gaieté que vous aviez à notre arrivée, me fait supposer que nous avons dérangé un tête-à-tête sans le savoir.

—Quelle idée! s'écria le duc d'Orléans qui trépignait d'impatience.

—C'est mieux qu'une idée, c'est une conviction.

—Vous êtes un homme insupportable, et il n'y a pas moyen de vous rien cacher! reprit le prince, moitié riant, moitié fâché.

—Vous en convenez donc?

—Il le faut bien.

M. de Riparfonds se croisa les bras et se promena de long en large, de cet air qu'avait Chrysalde quand il gourmandait Arnolphe.

—Ainsi, madame d'Argenton est ici? reprit-il.

—Ma foi oui!

—Et vous l'avez reçue?

—Que vouliez-vous que je fisse?

—La renvoyer brusquement, et plus vite encore qu'elle n'était venue.

—Vous avez un coeur de roche, et vous en parlez fort à votre aise, mais j'en fais juges ces messieurs: peut-on bien renvoyer deux beaux yeux?

—Non! répliqua nettement M. de Fourquevaux.

—Non, dit plus doucement M. de Chavailles.

—Vous les entendez! poursuivit le duc d'Orléans.

—De jeunes fous! reprit M. de Riparfonds.

—Ils parlent comme des sages! reprit le duc. Quoi! une femme aura fait deux cents lieues par d'horribles chemins pour vous voir; elle aura tout bravé, la fatigue, le chaud, le froid et l'ennui, pour vous apporter quelque

consolation, et, à peine arrivée, il faudrait, à vous entendre, la chasser sans la recevoir, sans lui parler! Mais je ne sais que les lions africains pour avoir tant de férocité! Et cependant j'avais eu — le croiriez-vous? — le courage de lui faire dire, sous main, qu'elle eût à repartir sur-le-champ...

—C'est de l'héroïsme! dit Paul-Emile.

—Scipion lui-même, ce guerrier dont nos professeurs nous ont appris à glorifier la vertu, aurait-il agi plus honnêtement?

—Non, certes, et d'ailleurs, j'ai toujours supposé que Scipion jouissait d'une réputation usurpée, en matière de continence. Quelque jour on découvrira qu'il avait, à l'aide de l'or carthaginois, suborné les gazetiers romains, ajouta Paul-Emile d'un air docte.

M. le duc d'Orléans sourit à l'observation de M. de Fourquevaux et continua:

—Voilà pourtant ce que j'ai fait; mais, la nuit venue, madame d'Argenton s'est encapuchonnée d'une mante et a gagné mon logis fort lestement. Mes gens sont étrangement faits; ce sont des tigres devant l'ennemi et des agneaux devant les femmes. A la vue de madame d'Argenton, les plus braves ont battu en retraite, et de chambre en chambre, elle est arrivée au cœur de la place. Je l'y ai trouvée quand je suis rentré.

—Et vous avez été ravi! dit M. de Riparfonds d'un ton rogue.

—Et pourquoi ne l'avouerais-je pas? Les preuves d'amour sont celles qui me touchent toujours. Quand on a vu face à face, et durant tant de jours, un homme aussi laid que M. de La Feuillade, le visage d'une femme aimable, qui vous plaît, a bien de quoi vous réjouir un peu. J'ai bien essayé de me cuirasser contre l'attendrissement...

—A quoi bon? dit M. de Fourquevaux.

—Mais les regards de madame d'Argenton et ses sou-

rires ont bientôt fondu cette glace, et quand elle a parlé de se retirer, je crois bien que c'est moi qui l'ai retenue.

—Et voilà, monsieur, la sottise! s'écria Guy.

—Il est vrai; mais qui est-ce qui n'en fait jamais?

—La belle raison!

—Eh mais! assez jolie comme ça, et ces messieurs von' en juger! s'écria le duc d'Orléans.

Il ouvrit une porte cachée derrière une tapisserie, et sortit vivement.

—Bon! c'est quelque nouvelle folie, grommela M. d Riparfonds entre ses dents.

M. de Fourquevaux, qui ne connaissait pas madam d'Argenton, et chez qui la curiosité était violemment ex citée, donna un coup d'oeil dans un miroir pour s'ass rer que ses rubans et ses dentelles avaient bon air, et tournant vers Guy qui murmurait:

—Calmez-vous, de grâce, dit-il, il faut bien que nesse se passe!

—Eh! morbleu! je sais des gens chez qui la jeune dure toute la vie!

—Ces gens-là sont bien heureux!

Paul-Emile n'avait pas encore achevé d'exhale soupir dont il accompagna ces paroles, que le duc d'Or- léans revint, conduisant par la main une femme jol et bien faite, que M. de Fourquevaux reconnut à son encore chaussé d'un bas de soie rose. Madame d'Ar ton était d'une taille moyenne, brune, avec un frais, des yeux noirs tout pétillants de malice, une che qui ne demandait qu'à rire et la physionomie lée et mutine d'un page.

—Messieurs de Chavailles et de Fourquevaux, dit le prince en présentant les deux gentilshommes à sa com- pagne qui se mordait les lèvres du bout des dents: quant à M. de Riparfonds...

—Mon ennemi intime... Oh! je le connais, interrom- pit madame d'Argenton.

M. de Riparfonds s'inclina profondément.

—Voyons, reprit-elle, avouez-moi franchement que vous avez déjà grondé bien fort ce pauvre prince, qui n'a pas d'autre tort que celui de m'aimer un peu?

—Si vous étiez de celles qu'on oublie, je ne l'eusse point fait, répondit M. de Riparfonds.

Madame d'Argenton lui tendit la main.

—Ah! qu'il vous serait facile d'être mon ami, si vous vouliez! dit-elle.

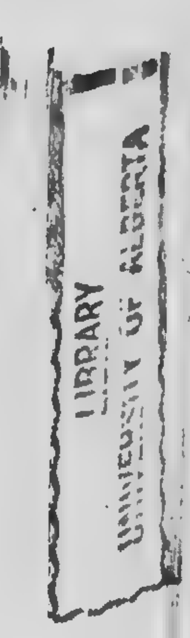
—Vous en avez tant!

—Oui, trop de ceux dont on ne se soucie point, pas assez de ceux qu'on désire.

—Puisqu'une trêve est signée, dit le duc d'Orléans, j'imagine qu'il serait opportun d'en profiter pour le déjeuner. Si les hostilités recommencent après, au moins serons-nous en mesure de combattre.

Le déjeuner servi, la conversation tomba sur Versailles et ses hôtes ilustres. Madame d'Argenton, qui arrivait directement du Palais-Royal, était en état de donner des nouvelles, et chacun des convives était impatient d'en apprendre de plus directes et de plus intimes que celes qu'on osait confier à la correspondance. Entre des personnes qui veulent écouter et une favorite qui veut parler, l'accord est facile à s'établir.

—Le mot de madame de Maintenon est de plus en plus vrai, dit madame d'Argenton, le roi est *inamusable*: revues, concerts, spectacles, chasses, jeux, divertissements de toutes sortes, ne prévalent pas contre le profond ennui qu'il osède. Il se retranche dans l'intimitée d'un petit cercle de courtisans dont le nombre s'amoindrit de jour en jour. On peut prévoir le temps où personne, à moins de raison d'Etat, ne pourra plus l'approcher. On dirait que Louis XIV, ainsi qu'un vieux chêne, plie sous l'effort du temps. De tout ce qu'il a goûté, de toutes ces choses enivrantes dont il a abusé,



gloire, fortune militaire, amour, splendeur, caresse du génie, soumission du sort, si longtemps facile à ses désirs, triomphes plus éclatants qu'aucun de ceux des rois ses prédécesseurs, il ne lui est rien resté qu'une tristesse immense. Il marche dans la vie comme un homme qui n'a plus rien à attendre de l'avenir. Les premiers revers de ses armes, il les a supportés avec une dignité et une grandeur d'âme dont ceux-là mêmes qui le connaissaient le plus ont été étonnés. Si l'inconstance du sort lui en réservait d'autres, ces revers ne l'abattront point. Est-ce orgueil indomptable? est-ce humilité chrétienne? Qui le sait? Louis XIV se renferme dans le silence, et, comme un lion blessé, se couche dans sa grotte pour y mourir; il s'est fait dans sa propre cour un tombeau, où il s'ensevelit tout vivant.

—C'est toujours le modeste appartement de madame de Maintenon? dit le duc d'Orléans.

—Toujours! Il a remis son âme au père Tellier, qui la dirige à son gré, et son coeur au duc du Maine, qui l'exploite au bénéfice de sa propre ambition. Ce prince a pris un vol très-haut, mais pour si puissant qu'il soit, on ne peut prévoir à quels sommets il atteindra, les plus inaccessibles en apparence n'étant pas hors de sa portée.

M. de Riparfonds regarda le duc d'Orléans.

—Oui, oui, répondit le duc d'Orléans, qui ne se méprit pas à la signification de ce regard, il y aurait peut-être lieu de s'épouvanter beaucoup de la hauteur de ce vol, si, grâce à la mythologie, on ne se rappelait l'histoire d'Icare et celle de Phaéton.

—La mythologie est une science pleine d'enseignements, dit gravement Paul-Emile; on y trouve l'anecdote de Danaé, qui est fort utile à la jeunesse.

Hector ne parlait pas, il écoutait; comme un navigateur prêt à parcourir des mers inconnues, il se plaisait aux récits des pilotes qui en reviennent.

—En somme, continua madame d'Argenson, les cho-

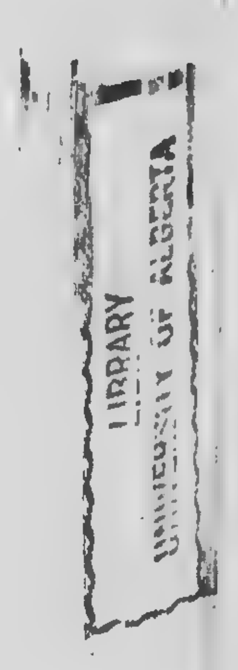
ses sont à peu près telles que vous les avez laissées; on s'ennuie beaucoup à Marly, où madame de Maintenon a trouvé son purgatoire; on chasse énormément à Meudon, où quelque monde commence à paraître autour de modemoiselle Choin; on danse et on s'égaye à Sceaux, où madame la duchesse du Maine attire un cercle de beaux-esprits versés dans l'art des pastorales; M. de Toulouse, notre grand-amiral, voudrait bien combattre sur mer les ennemis du roi, mais il en est empêché par M de Ponchartrain, qui a la marine dans son département; M. du Maine s'enveloppe de gravité comme d'un suaire, et sous cette gravité d'apparat, il dissimule sa formidable ambition; le père Tellier s'insinue par des secrets chemins vers la toute-puissance, s'avance d'un pas chaque jour vers ce but, étend ses rêts dans l'ombre, comme un chasseur habile guette sa proie, et, patient autant qu'impétueux, souple aussi bien que violent, profond, ténébreux, despote, il traîne toute la cour attachée en laisse aux pans de sa robe; M. de Chamillart, accablé d'affaires, écrasé de soucis, étonné de la grandeur où le caprice du roi l'a porté, consume ses heures dans une activité sans repos et succombe sous le faix qui l'accable; M. le duc de Bourgogne, austère et pieux, travaille en silence et partage sa vie en deux parts, son amour et sa religion, sa femme et Dieu! madame la duchesse brille à Marly comme un astre, et seule entretient quelque gaieté dans un lieu où il y en a si peu; adorée du roi et gâtée de madame de Maintenon, elle est l'idole de la cour, et tous les coeurs sont à ses pieds.

—Les y laisse-t-elle bien tous? demanda fort tranquillement M. de Fourquevaux.

Le duc de Riparfonds lui jeta un regard sévère, et le duc d'Orléans sourit d'un air d'incrédulité.

—Mais répliqua Paul-Emile, pour être princesse, on n'en est pas moins femme!

—Les murs ont des oreilles, comme dit Racine; et,



pour éviter d'aller à la Bastille, j'éviterai de vous répondre, dit madame d'Argenton; c'est d'ailleurs à MM. de Nangis et de Maulevrier à vous renseigner là-dessus.

—Voilà qui me suffit, dit Paul-Emile en s'inclinant.

—Voilà pourtant comme écrit l'histoire! s'écria M. de Riparfonds.

—C'est la bonne manière, répliqua madame d'Argenton en riant; vous autres hommes, vous regardez la place publique; nous autres femmes, nous regardons le boudoir: vous voyez l'effet, nous voyons la cause. Croyez-moi, l'histoire est une prude qui ne se décolleterait jamais, si on ne la traitait parfois en mousquetaire.

—Et grâce à ses façons, voilà M. de Fourquevaux convaincu de choses qui ne sont rien moins que prouvées, s'écria Guy.

—Très convaincu, dit Paul-Emile; je tiens ces choses-là pour certaines, *à priori,* comme disait le bon jésuite qui m'enseignait la philosophie. Ne dit-on pas de tous côtés que madame la duchesse est charmante et qu'elle a beaucoup d'esprit?

—Vous êtes un païen.

—Eh! eh! les païens étaient des gens d'un fort bon goût!

—Messieurs, s'écria le duc d'Orléans qui se mourait d'envie de rire, permettez-moi d'intervenir comme Salomon, — un roi dont vous ne renierez pas la compétence, mon cher Guy, — et de couper le différend par le milieu. Madame d'Argenton vous a nommé Nangis et Maulevrier.

—Et vous a fait grâce de l'abbé de Polignac, dit-elle à demi-voix.

—Supprimons l'un et gardons l'autre, continua le duc d'Orléans.

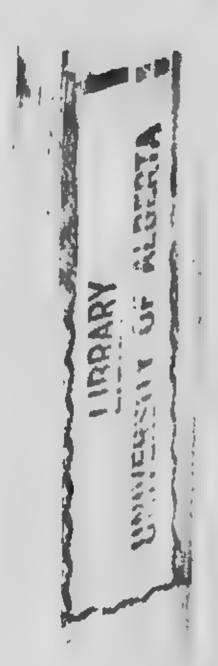
—Soit! reprit madame d'Argenton; mettez que je me sois trompée de la moitié et n'en parlons plus.

—Est-ce tout? demanda M. de Riparfonds, qui, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire.

—Bah! reprit la favorite, la cour est un univers toujours plein d'Amériques inexplorées. Rassemblez vos souvenirs et vous me comprendrez. Il y a la cabale de M. de Vendôme qui fait grand bruit, et qui n'est pas sans influence sur l'esprit du roi!

—Parbleu! dit le duc d'Orléans, M. de Vendôme est du sang des bâtards, comme M. du Maine; c'est la meilleure des flatteries.

—Vous ai-je rien dit des intrigues du parti lorrain qui s'agite autour de Monseigneur; des sourdes menées de madame la princesse des Ursins, qui entretient avec madame de Maintenon une correspondance active, et a, quoique en Espagne, une main dans tout ce qui se fait à Versailles? Et le gros nuage du jansénisme, nuage tout rempli de tempêtes et de foudres, vous en ai-je parlé? Il crèvera bien quelque jour, et c'est à quoi le père Tellier travaille sans relâche. Attendez-vous que je vous conduise dans toutes les manoeuvres, les inimitiés, les querelles, les alliances, les jalousies, les haines, les rivalités de madame la duchesse de Bourbon, de madame la princesse de Conti et de madame la princesse de Condé? Au travers de toutes ces luttes souterraines que la ville ignore et dont la cour parle tout bas, vont et viennent messieurs les ducs et pairs, tout occupés du soin de leurs préséances; le comte d'Ayen, plein d'importance et tout fier de sa parenté avec madame de Maintenon; M. le duc d'Antin, magnifique comme un roi des Indes et fort avant dans les bonnes grâces de madame la duchesse de Bourbon; M. le maréchal de Boufflers, prodigue et modeste, tout à la fois diplomate et soldat, et confondant dans la même haine les Anglais et M. de Chamillart; M. le maréchal de Vauban, qui a tout à fait la tournure d'un héros de Plutarque égaré dans les bosquets de Trianon; MM. de Chevreuse et de Beauvilliers, deux sages



déguisés en courtisans; le duc de Guiche, tout couvert des lauriers de Ramillies; M. de Soubise, que je ne sais plus quel familier de cour appelait le plus complaisant des maris et le plus *marri* des époux; le duc de Villars, qui trouve à s'enrichir là où d'autres se ruinent; MM. de Rohan, de La Rochefoucauld, de Duras, d'Harcourt, d'Aumont, de Gesvres, de Tresmes, d'Estrées, de Guéméné, de Tessé et vingt autres, illustres par le rang et la richesse, planètes ambitieuses qui gravitent autour du soleil!

—Tout cela est fort beau, mais je ne vois pas que cela soit fort gai, dit philosophiquement M. de Fourquevaux.

—Consolez-vous, monsieur le comte! s'écria madame d'Argenton; la France tout entière n'est pas enclavée dans les jardins de Marly.

—Voilà qui me rassure!

—Et d'ailleurs, le diable n'y perd rien. La jeunesse de Louis XIV a semé...

—Bienheureuse jeunesse!

—Et toute une génération moissonne.

—Cette génération agit en loyale sujette.

—Le Cours-la-Reine, à Paris, en sait quelque chose.

—Nous rendrons visite à ce Cours, mon cher Hector.

Hector interpellé baissa la tête en signe de consentement.

—Les bals masqués ne chôment pas et les promenades aux flambeaux non plus.

—Les flambeaux servent de chandeliers! bravo! s'écria Paul-Emile ravi.

—Et puis, sachez bien qu'à Versailles l'amour est un principe, comme la royauté. L'amour est mort! vive l'amour!

—Parbleu! s'écria M. de Fourquevaux, je veux boire à sa santé!

Au moment où il remplissait son verre, un valet de chambre entra et prévint le duc d'Orléans que les éche-

vins de Grenoble sollicitaient l'honneur de lui présenter leurs hommages.

—Prenons des bouteilles et grisons-les! dit Paul-Emile.

—Des échevins! reprit madame d'Argenton d'un air tout épouvanté; des échevins! qu'est-ce que cela?

—Ce sont des hommes habillés de noir qui se croient sérieux parce qu'ils sont ennuyeux, répondit Paul-Emile.

—Allons, dit le duc d'Orléans, l'heure des audiences a sonné et voilà l'ennui qui entre.

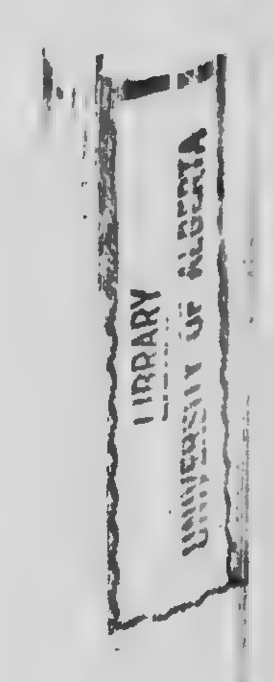
—Alors, je me sauve! s'écria madame d'Argenton en se levant.

Paul-Emile sauta sur son chapeau.

—Vous m'abandonnez au moment du danger? reprit le prince en riant.

—Ma foi, monseigneur, nous voulons vous laisser tout l'honneur du triomphe; quand vous aurez battu l'ennemi, nous reviendrons.

Et M. de Fourquevaux, offrant la main à madame d'Argenton, sortit par la porte secrète.

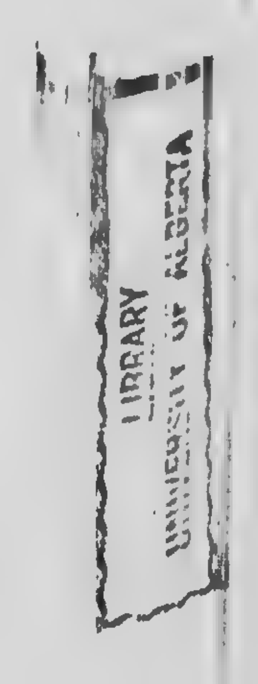


XVIII

LE GRAND CHEMIN DU ROI

Durant les quelques jours que le duc d'Orléans passa à Grenoble pour préparer les quartiers d'hiver de l'armée et mettre les frontières, menacées par le duc de Savoie, en état de défense, Hector partagea son temps entre Cydalise, à laquelle M. de Fourquevaux l'avait présenté, madame d'Argenton, auprès de qui le duc d'Orléans aimait à se réfugier et qui réunissait souvent à souper les intimes du prince, et Christine, vers laquelle il se sentait tout naturellement entraîné comme une vague errante vers la rive. Jamais temps ne lui parut ni plus rapidement ni plus heureusement employé ; graves entretiens avec M. de Riparfonds, qui l'instruisait des choses de la cour, remplissaient les heures de promenade ; il avait les boutades mélancoliques de M. de Fourquevaux et la gaieté de Cydalise pour charmer ses matinées ; d'autres heures s'écoulaient dans les appartements du duc d'Orléans, où les devoirs de sa position l'appelaient fréquemment. Mais toutes les fois qu'il pouvait, sans donner matière aux soupçons, s'échapper et rejoindre la maison du faubourg, il le faisait ; encore ne le faisait-il pas assez souvent à son gré. M. de Blettrans aimait la compagnie de ce jeune homme aventureux, qui lui rappelait ses premières armes et le temps où il guerroyait aux portes de Paris ; Christine laissait bien voir

que la présence d'Hector ne lui déplaisait pas. Quant à Coq-Héron, que ces expéditions nocturnes mettaient en frais de sermons, il grondait bien toujours, mais on devinait néanmoins qu'il aurait été fort contrarié si quelque hasard avait privé son maître d'un bonheur auquel ses jours ballottés l'avaient si peu accoutumé. Aussitôt qu'avait sonné l'heure du rendez-vous, Coq-Héron passait deux pistolets dans sa ceinture, prenait son manteau et gourmandait M. de Chavailles sur sa paresse, lorsque par hasard il était en retard; mais à peine le maître et le valet étaient-ils en marche, que discours et remontrances allaient leur train. Puis, lorsque M. de Chavailles avait disparu sous la petite porte hospitalière, Coq-Héron, impassible comme ces géants qui gardent les princesses dans les fabliaux, se posait en sentinelle au coin de la rue, attendait patiemment le retour de son maître, l'oeil vigilant comme celui d'un faucon et la poignée de sa lourde rapière dans la main. Placé entre le duc d'Orléans, Hector et Paul-Emile, comme un Mentor entre trois Télémaques amoureux, le duc de Riparfonds avait à lutter contre l'influence de trois Eucharis dont la moins connue n'était pas la moins séduisante. Hector rêvait et ne disait rien; le duc d'Orléans obligeait Guy à prendre sa part de folies qu'il réprouvait, et M. de Fourquevaux, plus exigeant, s'efforçait de démontrer à son grave ami que ce qu'il y a de mieux à faire, pour ne pas perdre son temps, c'est de le gaspiller. Le moment du départ vint enfin. Un soir, après les réceptions et les travaux du jour, le duc d'Orléans annonça qu'il allait se rendre à Besançon; il fut résolu que MM. de Riparfonds, de Fourquevaux et de Chavailles le précéderaient à Paris; madame d'Argenton quitta Grenoble comme elle y était arrivée, un soir, à la brune, et Cydalise apprêta son habit de page pour suivre Paul-Emile à Paris. Hector s'échappa et courut chez M. de Blettarins pour lui faire ses adieux. Tout ému à la pensée



d'une séparation qu'il prévoyait bien dès le premier jour de leur rencontre, mais sur laquelle il n'avait jamais arrêté son esprit, il entra pour la dernière fois dans la petite maison du faubourg, où tant de bonheur l'avait accueilli.

Christine était seule, accoudée sur cette même fenêtre d'où il avait vu briller les clartés du matin, après la première nuit qui les avait réunis. La lune qui nageait dans le ciel, d'une transparence infinie, adoucissait les ombres du soir et répandait sur leurs montagnes, déjà tapissées des premières neiges de l'automne, les rayons tremblants de sa lumière froide et nacrée. Un léger vent passait dans les arbres du jardin, qui frissonnaient et perdaient une à une leurs feuilles rouillées par les approches de l'hiver; l'haleine glacée de la nuit les soulevait quelques instants dans son vol errant; elles effleuraient le balcon de pierre, puis tombaient lentement avec un doux bruit. On voyait par-dessus les murailles du jardin la campagne silencieuse, où se dessinait dans la clarté bleuâtre de la nuit la frange noire des sapins, et les maisons voisines, plongées dans l'ombre, encadraient de leurs lignes droites ce paysage, plus pâle et plus calme que le visage d'une vierge morte à son printemps. Tandis que l'œil en suivait les vagues contours noyés dans les ondes d'une lueur trompeuse, on se sentait tout à la fois attristé et attendri, comme à la vue d'un jeune malade que les premiers froids de l'automne vont moissonner. Christine fit signe à Hector de venir se placer auprès d'elle; il appuya son bras sur la balustrade, et la regarda, tandis qu'elle regardait devant elle dans la nuit. Elle s'était enveloppée d'une mante pour se garantir des atteintes de la bise; mais le capuchon, renversé par un léger mouvement, était tombé sur l'épaule et laissait à nu sa tête baignée de lumière. Jamais Christine ne lui avait paru plus belle qu'à cette heure où les traits fermes et doux de son visage, pâli, par une secrète émotion, brillaient

aux rayons de la lune plus blancs et plus suaves qu'un lis. Il voulut parler et se tut, parce qu'il lui sembla que ses paroles, pour si tendres et si sincères qu'elles fussent, seraient comme un voile jeté sur la franchise et la force de ses pensées intérieures, et qu'elles n'exprimeraient jamais ce qu'il sentait. Ce silence, longtemps prolongé, redoubla son émotion; subjugué un instant par la douce violence de ce charme indéfinissable, Hector se pencha et colla sa bouche sur la frange du mantelet roulé autour du bras de Christine. La tristesse passionnée et l'ardeur contenue de ce mouvement ne lui échappèrent pas; elle tourna vers Hector ses grands yeux, semblables à de l'argent bruni, et le regarda, doucement agitée, mais sans trouble.

—Vous partez? dit-elle en devinant tout à coup, dans la pâleur d'Hector, ce qu'il avait à lui dire.

—Oui, répondit-il d'une voix si faible, que ce mot passa comme un soupir.

—Bientôt?

—Demain... vous avoir connue et vous perdre! reprit Hector, tandis que Christine détournait vers le ciel ses yeux devenus plus brillants.

—Pourquoi parlez-vous ainsi? dit-elle; ceux qui se souviennent ne se retrouvent-ils pas toujours?

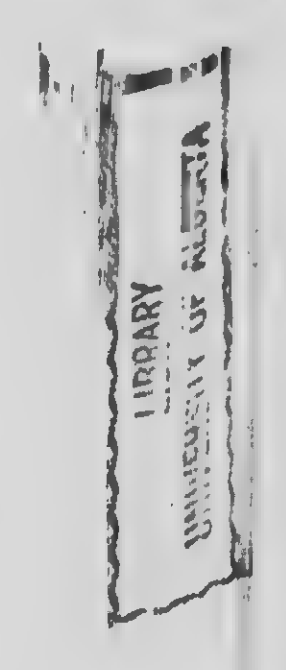
—Quand vous reverrai-je? où et comment?

—Prochainement, j'espère; dans un an au plus tard. Le reste appartient à Dieu!

—Un an! c'était un songe autrefois; il me semble à présent que c'est une éternité.

—En quoi ce terme peut-il vous effrayer? Vous passerez ce temps à combattre pour le service du roi; nous le passerons à prier et à penser à vous. Et quand vous nous reviendrez, il vous semblera, tant les choses seront peu changées, que vous ne nous avez pas quittés.

Les paroles de Christine entraient doucement dans le cœur d'Hector et y portaient avec elles la paix et la



consolation. L'avenir, grâce à elles, n'était plus une nuit pleine de ténèbres et de périls; c'était une aurore où l'espérance rayonnait. Hector aurait voulu se jeter aux pieds de Christine, mais cette atmosphère de chasteté qui l'enveloppait le retenait.

—J'étais venu le coeur plein d'angoisses, reprit-il, je m'en irai consolé et raffermi.

—Ce qui se passe en moi me dit assez ce qui se passe en vous, dit-elle un peu rouge, mais les yeux attachés sur ceux d'Hector; nous sommes comme des feuilles ballottées par le vent; l'infortune nous a pris au berceau et nous a suivis; mais Dieu, qui voit l'insecte dans la poudre, jettera peut-être sur nous un regard de pitié. Nous placerons en lui notre confiance et nous attendrons.

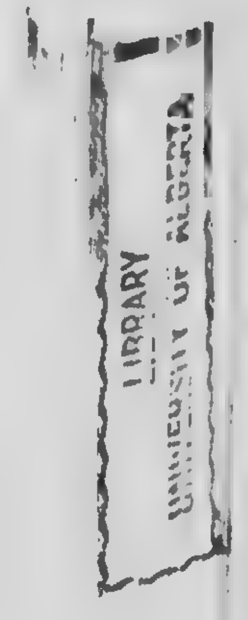
Tandis que Christine parlait, confondant ainsi leurs deux existences dans sa pensée, le vent chassa une boucle de ses cheveux dénoués sur la bouche d'Hector; il la retint entre ses lèvres n'osant plus respirer et la pressa de baisers silencieux. Christine prit auprès d'elle de petits ciseaux et coupa doucement cette boucle de cheveux, puis tendant la main [illegible] de C[illegible]

—Venez, dit-elle, j'e[illegible] vous lui rez vos adieux.

Le lendemain, M. de Riparfonds, Paul-Emile et M. de Chavailles suivaient à cheval la route qui conduit de Grenoble à Lyon. Ils avaient résolu de voyager à petites journées et se faisaient précéder de leurs chaises dans lesquelles ils montaient quand le temps devenait mauvais ou que la fatigue se faisait sentir. Une troupe de laquais marchait auprès d'eux, le couteau à la ceinture et le mousqueton accroché à la selle. Une troisième chaise roulait à quelque distance, escortée d'un jockey, que M. de Fourquevaux rejoignait parfois le soir, et qui venait souvent le matin se mêler aux voyageurs. M. de Riparfonds, qui connaissait Cydalise de longue date,

avait d'abord froncé le sourcil; mais sa gravité n'avait pas tenu contre les saillies et la gaieté de la comédienne, qui faisait plus de bruit à elle seule que dix écoliers ensemble. Coq-Héron trottait sur un grand cheval rouan, grondait la moitié du jour et ne se gênait pas pour trouver mal tout ce qu'on faisait, ce qui ne l'empêchait pas de s'employer à tout, plus vite et mieux qu'aucun des laquais. C'était le maréchal-des-logis de la caravane, et Cydalise, qui en avait fait son favori, passait le meilleur de son temps à lui chercher noise. Ces disputes-là commençaient au déjeuner et finissaient au souper. Quand elle le voyait bien en colère, elle s'approchait lestement du vieux soldat, le tirait par la moustache, riait comme une folle, lui donnait quelque pichenette et partait à fond de train, sous prétexte de commander le dîner, auquel Coq-Héron, disait-elle, n'entendait rien. Coq-Héron piquait des deux à sa poursuite, Paul-Emile lâchait la bride à son cheval, et il fallait bien que M. de Riparfonds et M. de Chavailles, entraînés par leurs montures, en fissent autant. La cavalcade passait comme un ouragan sur la route, manquant à tout bousculer, et ne s'arrêtait plus qu'à la porte de l'hôtellerie prochaine. Quelquefois Coq-Héron atteignait Cydalise, et, l'enlevant lestement de la selle, l'emportait entre ses bras nerveux comme une poupée. Cydalise se mourait de peur et se cramponnait au cou du soldat, mais la peur n'était pas un obstacle à sa gaieté; lui, riait à son tour, et, tous deux riant, criant et disputant comme de beaux diables, revenaient triomphalement auprès de M. de Fourquevaux; après quoi, il fallait se mettre à la poursuite du cheval échappé. Deux ou trois jours après la première couchée, par un temps vif et clair, un matin que M. de Chavailles s'était arrêté pour arranger la bride de son cheval, il se trouva seul en arrière avec Coq-Héron.

—A propos, monsieur le marquis, lui dit le soldat, j'ai une question à vous adresser.



—Parle.

—Que prétendez-vous faire de mademoiselle de Blettarins?

—Hein? s'écria Hector qui croyait avoir mal entendu

—Je parle en bon français, il me semble, et vous demande ce que vous comptez faire de cette demoiselle à qui vous faisiez la cour à Grenoble?

—La question est plaisante! répondit Hector.

—Plaisante, tant que vous voudrez, mais enfin je la pose.

A vrai dire, Hector n'avait jamais pensé aux conséquences qui pouvaient résulter de sa rencontre avec mademoiselle de Blettarins; il s'était abandonné au charme de son amour, tout naturellement, comme l'eau d'une source qui suit une pente fleurie s'abandonne au courant; mais la pensée de l'avenir, il ne l'avait même pas effleurée, si ce n'est pour regretter le temps qu'il passerait loin de Christine. Il lui semblait que la douceur d'aimer suffisait à la vie, et son ambition n'allait pas au delà. La question si précise de Coq-Héron le ramena forcément au sentiment de la réalité.

—Mais, reprit-il, quand on a le bonheur d'aimer une fille honnête qui a de la naissance et de la beauté, on doit s'estimer heureux de l'épouser.

—Et voilà ce que vous avez résolu!

—Certainement.

—Belle résolution, ma foi! et qui fait honneur à votre bon sens.

Hector regarda Coq-Héron de travers.

—Que dis-tu? s'écria-t-il, et quelle vilaine pensée roules-tu dans ton esprit?

—Je ne roule rien, monsieur, je raisonne.

—Eh bien, voyons le raisonnement.

—Il est tout simple.

—Tant mieux, il en sera plus court.

—Ecoutez-moi d'abord, monsieur, vous ferez vos réflexions après.

—Eh bien! parle donc!

—Vous n'avez rien. Est-ce vrai?

—Trop vrai.

—M. de Blettarins me paraît avoir juste autant que vous, ce qui n'est pas suffisant, vous en conviendrez, pour entrer en ménage. Enfin, c'est votre idée, et l'on connaît votre entêtement. Vous l'épouserez donc au prochain jour.

—Ce prochain jour est encore bien éloigné, dit M. de Chavailles avec un soupir.

—Il arrivera toujours assez tôt. Les enfants viendront ensuite, et vous les élèverez à la grâce de Dieu. Mais si, malheureusement, la Providence oublie de les nourrir, qui les nourrira, s'il vous plaît?

—N'ai-je pas une épée?

—Eh! monsieur, si vous avez une épée, l'ennemi a des boulets!

—On tâchera de les éviter.

—Les boulets n'ont point de laquais pour avertir les gens, et volontiers ils vous tuent sans crier gare! J'en connais de plus grands que vous, et qui n'étaient point maladroits, qu'ils ont emportés comme des brins de paille!

—Voilà une jolie comparaison, et très-propre à me rassurer!

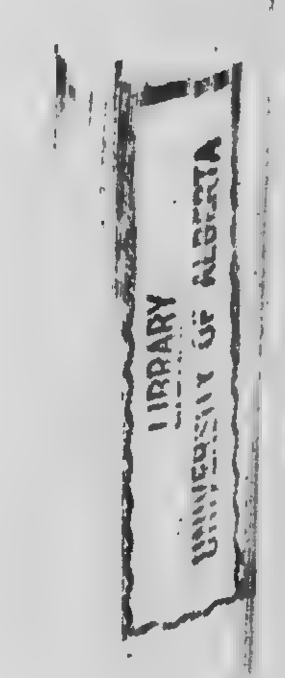
—Je ne sais pas si elle est jolie, mais certainement elle est vraie.

—Te mêles-tu aussi de prophéties, par hasard, et marches-tu sur les brisées de la Bohémienne?

—Monsieur, je suis soldat et je parle en soldat. Maintenant, si vous voulez plaisanter, dites-le, et nous rirons.

—Dieu m'en garde!

—Alors, monsieur le marquis, permettez-moi de vous dire que lorsqu'on n'a, comme vous, que la cape et l'é-



pée, on ne songe point, comme les troubadours, à épouser une fille pauvre qui ne vous apporte en dot que sa jolie figure.

—C'est une dot qui en vaut bien une autre.

—Ca dépend des heures. Mais le matin, quand on a envie de déjeuner, la figure ne suffit plus.

—Tu as peut-être raison! dit Hector en riant.

—Parbleu! j'ai toujours raison! Croyez-vous que ce soit d'un gentilhomme d'apporter à sa femme la misère avec son nom, et, faut-il, parce qu'une jeune fille vous aura aimé, la condamner au malheur pour toute sa vie?

—Voilà qui me décide et, toutes réflexions faites, je n'épouserai jamais qu'une veuve bien riche.

—C'est-à-dire que vous abandonnerez mademoiselle de Blettarins?

—Il le faudra bien!

—Et c'est à moi que vous dites de pareilles choses?

—Et à qui veux-tu que je les dise, si ce n'est au Mentor qui m'éclaire sur les imprudences de ma jeunesse et les étourderies de mon amour?

—Voilà qui est monstrueux! et je ne sais pas vraiment pour qui vous me feriez passer, si l'on vous entendait! s'écria Coq-Héron d'une voix furieuse. Toutes vos paroles sentent l'hérésie, monsieur; et moi qui vous ai vu grandir, je ne comprends rien aux sentiments que vous exprimez.

—Ne sont-ils pas le reflet de tes conseils, l'écho de tes sages discours?

—Vous moquez-vous de moi? Où prenez-vous que je vous aie donné l'avis saugrenu d'épouser une veuve? Quoi! vous renonceriez à mademoiselle de Blettarins parce qu'elle est pauvre et sous prétexte que vous n'avez rien! Mais voilà des sentiments qui ne sont point d'un gentilhomme! Mademoiselle de Blettarins vous aime.

—En es-tu bien persuadé?

—J'en mettrais ma tête au feu. Votre abandon la ferait mourir.

—Mourir! répéta Hector.

—Oui, monsieur le marquis; on voit bien que vous ne connaissez pas les jeunes filles, si vous en doutez. Elle est d'un sang noble; son père est un digne seigneur auquel je n'ai parlé, mais que je respecte comme si je le connaissais depuis cent ans. Vous ne trouveriez pas une famille plus honnête dans tout le pays. Mademoiselle de Blettarins est la seule femme qui vous convienne.

—Tu me le promets?

—J'en fais le serment. Que me parlez-vous de veuve cousue d'or, et qu'avez-vous besoin de tant d'or pour être heureux!

—C'est juste.

—D'ailleurs, ne vous imaginez pas que mademoiselle de Blettarins soit pauvre comme Job.

—Quoi! m'aurait-elle caché sa fortune?

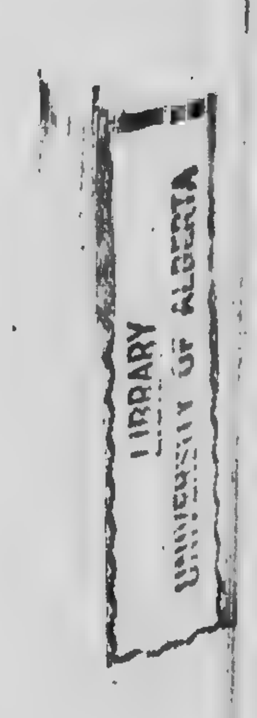
—Elle n'a rien caché du tout; mais vous avez des yeux pour ne pas voir.

—J'ai tout au moins des oreilles pour entendre. Explique-toi.

—Volontiers.

Et Coq-Héron, refaisant de la meilleure foi du monde le calcul de Frosine à Harpagon, se mit à supputer sur ses doigts les revenus chimériques de mademoiselle de Blettarins.

—Elle est économe, dit-il, ce qui vous empêchera bien de gaspiller huit à dix mille livres par an; elle est ordonnée, ce qui assure la conservation de la fortune que vous ne manquerez pas de faire; elle n'est point adonnée à la toilette, aux assemblées, aux spectacles et à ces mille frivolités qui sont des occasions perpétuelles de dépenses; elle est d'un grand sens, ce qui vous aidera, si vous suivez ses avis, à éviter mille sottises qui sont toujours coûteuses et auxquelles les jeunes gens de votre humeur



se laissent trop facilement entraîner; elle est adroite, prévoyante, entendue en toutes sortes de choses, ce sont là des sources intarissables de prospérités. Je sais bien des héritières qui ont deux cent mille écus et qui ne sont pas aussi riches, à beaucoup près, que mademoiselle de Blettarins.

—Voilà un calcul merveilleux et auquel je n'avais point réfléchi.

—Vous ne pensez à rien!

—Tu l'emportes, Coq-Héron, et j'épouserai mademoiselle de Blettarins.

—Que d'extravagances ne feriez-vous pas si je n'étais là pour vous donner de bons conseils! s'écria Coq-Héron en s'essuyant le front.

—Sans doute, répondit M. de Chavailles, qui, malgré l'habitude qu'il avait des excentricités de Coq-Héron, ne put s'empêcher de rire; sans doute, mon ami. Il me semble seulement que tu te donnes beaucoup de mal pour me prouver que j'ai raison.

Coq-Héron se redressa pour répliquer, et la discussion allait s'engager de nouveau, lorsque Cydalise vint les interrompre. Il y avait quelques heures déjà que Cydalise n'avait chanté pouille au vieux soldat, et depuis le matin elle marchait au pas! C'était plus qu'il n'en fallait pour la décider à profiter de l'animation extraordinaire où elle le surprenait. Elle poussa donc son chevet près de Coq-Héron, et, le regardant avec une gravité comique:

—Ah! mon Dieu, qu'avez-vous donc? Vous voilà pâle comme un mort! dit-elle.

—Moi! s'écria Coq-Héron, qui se sentait fort échauffé.

—Oui, vous! A moins qu'un diable maigre n'ait eu la fantaisie de prendre votre enveloppe pour se déguiser.

—Et vous trouvez que je suis pâle?

—A faire peur.

—Voilà qui est singulier!

—Très-singulier! dit gravement Cydalise.

Coq-Héron tourna ses yeux vers M. de Chavailles, qui sifflait un air de chasse entre ses dents. Hector ne prit pas garde à cette interpellation muette.

—Il faut que vous soyez malade, ajouta la comédienne; vous sentez-vous la fièvre?

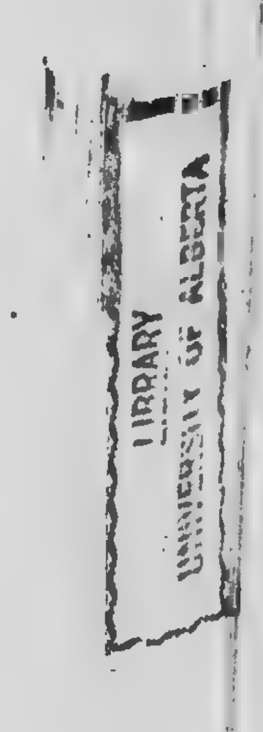
—Point! Je ne me suis jamais si bien porté.

—Hum! ne vous y fiez pas! voilà que vous devenez jaune! C'est effrayant! Prenez ceci et regardez-vous.

Cydalise tira de sa poche une petit miroir qu'elle avait toujours sur elle et le présenta a Coq-Héron, qui s'en empara. Mais, au moment où il levait la glace à hauteur de ses yeux, Cydalise saisit lestement le chapeau du soldat, et piquant des deux:

—Tenez, s'écria-t-elle, voilà qui vous ranimera et vous rendra plus frais qu'une rose.

Le cheval, aiguillonné par l'éperon, partit ventre à terre; Coq-Héron jura dans sa barbe, et lâchant les rênes à sa monture, se précipita sur les pas de Cydalise. En quatre bonds ils atteignirent et dépassèrent M. de Riparfonds et Paul-Emile, et bientôt les deux lutteurs disparurent dans un tourbillon de poussière qui semblait emporté par le vent. Cydalise s'amusait à battre l'air avec le chapeau de Coq-Héron qui, penché sur l'encolure du grand cheval rouan, brandissait le miroir comme une épée. Elle riait comme une folle; il maugréait comme un païen. Au bout d'une ou deux lieues, le cheval de Cydalise, épouvanté par une meute de chiens qui vint tout à coup à traverser la route en aboyant, se jeta brusquement de côté, et franchit une haie qui séparait la route de la campagne. La violence du mouvement désarçonna Cydalise, et les pieds du cheval ayant glissé dans l'herbe d'une prairie qui bordait la haie, elle roula par terre. Coq-Héron n'était qu'à quelques pas de Cydalise: mais, emporté par l'élan du cheval rouan, il ne put s'arrêter à temps, et Cydalise serait restée étendue



au milieu du pré, sans secours, si un cavalier qui suivait la chasse ne se fût empressé de courir vers elle. Cydalise, étourdie par le choc, avait perdu connaissance; ses cheveux, détachés du peigne qui les retenait sous son chapeau, étaient répandus autour de ses épaules et trahissaient son sexe. L'étranger la souleva dans ses bras, et, pour la tirer de son évanouissement, lui jeta des gouttes d'eau au visage. Coq-Héron, qui était enfin parvenu à maîtriser sa monture, etM. de Fourquevaux, qui avait pris le galop sur les traces de Cydalise, arrivèrent presque en même temps sur la prairie. Paul-Emile s'élança à bas de son cheval précipitamment.

—Ce n'est rien, monsieur, lui dit le chasseur; voilà déjà mademoiselle qui ouvre les yeux.

En effet, Cydalise soulevait ses blanches paupières, et, voyant autour d'elle M. de Fourquevaux et Coq-Héron qui la regardaient d'un air inquiet, un étranger qui la soutenait, agenouillé par terre, et son cheval qui broutait l'herbe tranquillement, elle comprit tout et sauta sur ses pieds avec une élasticité qui montrait assez qu'elle avait la liberté de tous ses mouvements.

—Le diable vous emporte! s'écria Coq-Héron aussitôt qu'il la vit debout.

—Merci, mon ami, je suis de la famille, et le diable n'est pas homme à emporter sa cousine, répondit la comédienne en riant.

—Je crois, sur ma parole, que vous m'avez fait peur, reprit le soldat d'un air bourru. Voilà votre miroir; rendez-moi mon chapeau.

A la voix de Coq-Héron, l'étranger tressaillit, et, se tournant vers le soldat, l'examina curieusement. Coq-Héron n'y prit pas garde et courut ramasser son grand feutre, qui était pendu à l'un des rameaux de la haie. Le temps s'était gâté sur ces entrefaites, et au moment où M. de Riparfonds et M. de Chavailles, qui arrivaient au pas, gravement, parurent sur la route, quelques lar-

ges gouttes de pluie commencèrent à tomber. Les chaises étaient loin, Cydalise, malgré sa gaieté, avait besoin de repos, et l'on ne voyait pas d'auberge dans les environs. Hector et Guy avaient sauté par-dessus la haie à l'aspect de Cydalise un peu pâle, appuyée au bras de Paul-Emile. L'étranger se tourna au bruit que firent les chevaux en frappant la terre de leurs pieds, et ne put réprimer un geste de surprise à la vue d'Hector. Ses yeux, un peu couverts par le léger froncement des sourcils, allèrent du maître au valet avec une singulière expression où l'inquiétude, la satisfaction et quelque chose de plus, semblaient se mêler.

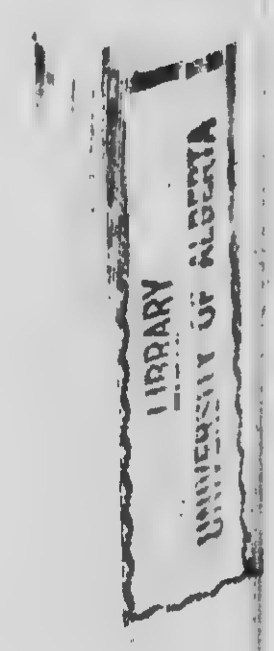
—Eh! messieurs, dit Coq-Héron, tout à fait rassuré sur les suites de l'accident, tandis que vous complimentez mademoiselle sur son adresse — car il faut convenir que jamais on ne fut si adroitement maladroite — la pluie tombe et nous serons bientôt transpercés jusqu'aux os si nous ne cherchons quelque abri.

—Eh bien, à cheval! dit Guy.

—Messieurs, dit alors l'étranger en saluant courtoisement la compagnie, la première hôtellerie est à trois lieues d'ici, et mademoiselle n'est pas en état de supporter la fatigue d'une aussi longue traite. Là, derrière ce rideau d'arbres, vous trouverez l'habitation d'un seigneur qui m'a donné l'hospitalité hier, et qui sera charmé de vous l'offrir aujourd'hui.

—Va pour l'habitation! répondit Paul-Emile.

On salua l'étranger, qui fit signe à son valet de prendre les devants, et la compagnie étant remontée à cheval, on le suivit dans la direction qu'il indiquait.



XIX

LE NEVEU D'UN GRAND HOMME

Le cavalier qui précédait Cydalise, MM. de Riperfonds, de Chavailles, de Fourquevaux et leur suite, était un homme qui pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans. Il était de taille moyenne, vigoureux, bien fait, avec un grand air de distinction et des manières qui appartenaient à la meilleure compagnie. Il avait une grande abondance de cheveux bruns, des moustaches épaisses avec un royale pointue, dans le goût de celles qu'on portait au temps du feu roi **Louis XIII**, qui lui cachait la bouche et le menton; des sourcils rares, le teint pâle et clair, et un visage froid, dont un grand air de hauteur et de gravité rehaussait l'expression. Il était vêtu d'un habit de couleur sombre et montait à cheval avec une aisance et une grâce qui ne laissaient point de doute sur l'habitude qu'il avait de l'équitation. Malgré la surprise qu'il avait témoignée à la vue d'Hector, celui-ci le salua comme on salue un étranger. Aussitôt qu'elle eut dépassé un ruisseau au bord duquel croissait un rideau d'arbres, la compagnie aperçut, au pied d'un coteau, un grand château entouré de vastes jardins; le château paraissait aussi magnifique que les jardins étaient bien dessinés. Un temps de galop amena les cavaliers devant la grille d'honneur.

—Vous êtes chez M. le duc de Mazarin, dit alors le

guide en se retournant vers la compagnie ; je le vois là-bas dans sa galerie, et je vais, si vous le permettez, vous conduire à lui.

La grille roula sur ses gonds, les cavaliers entrèrent dans une large cour où de nombreux laquais s'empressèrent à les recevoir. Le maître du logis, à la vue de cette cavalcade qui s'arrêtait chez lui, s'avança sur le perron du château, et, mettant le chapeau à la main malgré la pluie, salua poliment ses hôtes.

—Soyez les bienvenus, dit-il, ce château et tout ce qu'il renferme, y compris moi, sont à votre disposition.

M. de Riparfonds se nomma, et nomma ses amis. S'il avait fait attention à ce qui se passait autour de lui, tandis qu'il parlait, il aurait remarqué sans doute qu'au nom du marquis de Chavailles, l'étranger avait considéré Hector avec une attention plus profonde et comme s'il avait voulu graver ses traits dans sa mémoire pour s'en souvenir dans l'occasion.

—Entrez, messieurs, répliqua le duc de Mazarin, le temps est tout à fait pris et j'espère qu'il restera mauvais assez longtemps pour vous contraindre à demeurer ici quelques jours au moins.

M. de Riparfonds le remercia de sa courtoisie, et l'on suivit le duc dans une galerie magnifiquement meublée et ornée de statues d'un grand prix et de tableaux rares, où M. de Mazarin pria ses hôtes d'attendre jusqu'au moment où leurs appartements seraient prêts.

—Voilà qui est étrange, dit Paul-Emile, tandis que Cydalise et ses amis séchaient leurs habits à un grand feu qui brûlait dans une cheminée de marbre sculptée ; les statues sont d'une beauté merveilleuse et les tableaux me paraissent des meilleurs maîtres italiens et flamands, mais les statues sont mutilées et les tableaux barbouillés. Voilà une Vénus à laquelle on a brisé les seins, et une nymphe du Corrége dont on n'aperçoie plus que la tête et les pieds !



Guy promena ses regards sur toute la galerie; Hector et Paul-Emile en firent le tour; le marteau le plus impitoyable avait frappé les statues, le pinceau le plus barbare sali les tableaux. Dianes chasseresses, naïades, vierges, bacchantes, satyres, Adonis, Amours roses, Vénus plus blanches que la pulpe des lis, nymphes couchées parmi les roseaux, Endymions errants, fleuves mythologiques, faunes, Judith et Dalila, héros et demi-dieux, courtisanes du Titien, sirènes de l'Albane, tous ces chefs-d'oeuvre de la palette et du ciseau, attristaient les yeux du spectacle de leurs mutilations. L'étranger sourit.

—Voilà qui vous surprend, messieurs, dit-il, et cependant ce que vous voyez n'est rien auprès de ce que vous verrez.

—Eh! eh! voilà qui promet! s'écria Cydalise.

—Soyez assurée, madame, reprit l'étranger, qu'en matière d'extravagances, la fantaisie de M. de Mazarin tiendra tout ce que votre imagination peut rêver. Son oncle par alliance, — M. le cardinal, — disait en parlant de madame de Chevreuse, que si trois femmes de ce caractère se mêlaient de politique, il serait impossible de gouverner le royaume. On pourrait dire de M. le duc, que si trois seigneurs de cette humeur se mêlaient d'administration, le royaume serait ruiné en trois ans.

—C'est donc un fou? demanda Paul-Emile.

—Lui! point du tout, c'est un homme d'un grand sens, fort instruit, magnifique dans ses habitudes, plein de goût, pieux, modeste, obligeant, d'un courage éprouvé et qui jouit d'une faveur singulière auprès du roi. Mais toutes ces qualités ne tiennent pas contre un travers particulier de son esprit.

—C'est bien la peine d'avoir tant de vertus pour qu'un petit défaut en jette tout l'échafaudage à bas, dit Cydalise.

—Vous savez que ce seigneur, fils de M. le duc de la

Meilleraye, fut adopté par M. le cardinal, qui lui donna son nom avec l'une de ses nièces. C'est le plus riche sujet du roi; il a des millions par douzaines; il ne sait pas le nombre de ses châteaux; ses terres ferment le tour de l'horizon; il a eu le gouvernement de dix provinces; les pierreries de ses écrins éclipseraient les joyaux de dix couronnes, et, quoi qu'il fasse, il ne parviendra jamais à gaspiller la totalité de ses biens.

—Hum! fit Cydalise, on sait des gens qui en viendraient bien à bout.

—Pas mieux que lui, ni plus vite, répliqua l'étranger en souriant.

M. de Fourquevaux allait adresser de nouvelles questions à l'étranger, lorsque M. de Mazarin rentra suivi de plusieurs laquais, et engagea ses hôtes à passer dans leurs appartements, où ils trouveraient toutes les commodités nécessaires pour se rafraîchir et changer de toilette. Après une collation servie avec abondance et dans une magnifique vaisselle d'or, M. de Mazarin invita ses hôtes à parcourir le château et les jardins; la pluie avait cessé et un petit vent frais buvait les gouttes d'eau dans la feuillée. Le soleil s'abaissait vers l'horizon où des flots de nuages cuivrés s'amoncelaient; les bois resplendissaient de ces tons chauds que l'automne prodigue aux campagnes, et les fraîches senteurs que les pluies d'orage dégagent des herbes humectées flottaient dans l'air vif.

—Parbleu! dit Paul-Emile en se frottant les mains, nous allons voir les témoignages de ces mirifiques extravagances dont vous nous avez fait fête.

—Je ne sais rien, répondit l'étranger à qui M. de Fourquevaux s'adressait, tandis que M. de Mazarin sortait de l'appartement; mais je garantis d'avance que votre attente ne sera pas trompée.

—A propos, monsieur, reprit Paul-Emile, j'ai eu l'honneur de vous remercier des soins que vous avez donnés à mademoiselle Cydalise, mais j'ai négligé de vous

demander à qui nous devons cette bonne fortune d'avoir trouvé un si bon gîte. Vous savez qui nous sommes, et mes amis et moi serions charmés de vous témoigner notre reconnaissance de tous vos bons offices.

Hector et Cydalise s'inclinèrent, ainsi que M. de Reparfonds.

—Mon nom, messieurs, répondit le cavalier, j'ai le regret de ne pouvoir pas vous le faire connaître; certaines raisons, des raisons de famille, m'obligent à le cacher pour quelque temps encore; mais soyez certains que nous nous retrouverons.

L'étranger appuya ces dernières paroles d'un sourire et d'un accent qui pouvaient s'interpréter de cent façons différentes, mais où les trois gentilshommes virent une preuve du désir extrême qu'il avait de cultiver leur connaissance. Ils saluèrent l'étranger, qui poursuivit

—Mais si, pour faciliter l'entretien, vous voulez m'appeler monsieur le chevalier, vous me donnerez un titre auquel j'ai quelque droit.

—Eh bien! monsieur le chevalier, dit Paul-Emile, permettez-moi d'espérer qu'un jour viendra où nous ferons plus ample connaissance, à l'armée ou à la table, en Flandre ou à Versailles.

—C'est mon désir le plus vif, répondit l'étranger en serrant la main que M. de Fourquevaux lui tendait, mais en regardant Hector.

La compagnie suivit M. de Mazarin dans la [illegible], où Cydalise remarqua une voiture de forme singulière, autour de laquelle quatre grands laquais habillés de noir marchaient les bras en croix. Cette voiture, couverte de drap et garnie d'ornements blancs, basse, solide et scellée aux portières d'un sceau aux armes du [illegible], avait bien la mine la plus lugubre qui se pût voir. M. de Mazarin passa et salua. Cydalise, fort intriguée et alléchée par les avertissements du chevalier, retint doucement Paul-Emile par le bras et resta quelque peu en arrière.

attendant que la compagnie eût franchi la grille; alors, s'approchant d'un laquais:

—Pourriez-vous me dire, demanda-t-elle, à quoi sert cette voiture autou 'aquelle vous semblez monter la garde?

—C'est la voiture de madame la duchesse, répondit le valet.

—M. de Mazarin n'est donc pas veuf?

—Au contraire, la duchesse est morte il y a quelque trente ans, plus ou moins, je ne sais.

—Et voilà sans doute la voiture dont elle usait de son vivant; elle est assez drôle.

—Eh! madame, la pauvre duchesse ne s'en sert que depuis sa mort.

—Ah! mon Dieu! s'écria Cydalise en s'attachant au bras de Paul-Emile, mais c'est une histoire de revenant que vous me faites là!

Le laquais se mit à rire.

—Oh! reprit-il, il n'y a là-dedans ni revenant, ni fantôme; madame de Mazarin est bien morte et n'a garde de remuer, ce qui ne l'empêche pas de voyager beaucoup.

—Expliquez-vous!

—Madame de Mazarin est là-dedans, continua le valet en désignant la voiture.

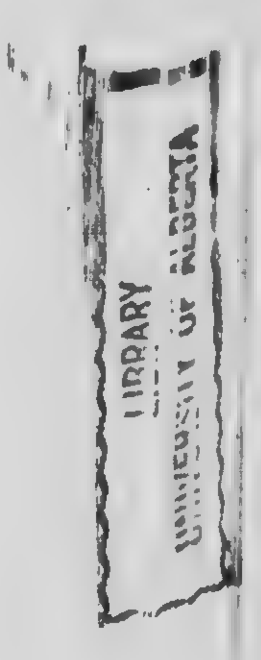
—Dans cette boîte, dit Paul-Emile.

—Oui, monsieur; le corps de madame la duchesse est enfermé dans un bon cercueil de bois de chêne, garni de bons écrous. M. le duc est allé le chercher en Angleterre, où madame de Mazarin est trépassée.

—Voilà qui est d'un bon mari! murmura Cydalise.

—Après quoi, continua le laquais, M. de Mazarin a mis la défunte dans cette voiture, et il est parti pour l'une de ses terres. Le mari court devant et la femme suit derrière.

—Si bien qu'ils voyagent de compagnie comme de bons époux.



—C'est peut-être pour rattraper le temps perdu, car, du vivant de madame la duchesse, ça ne leur arrivait guère. Toujours est-il que, de voyage en voyage, de terre en terre, madame de Mazarin court la poste sans se reposer nulle part.

—Et M. le duc? demanda Paul-Emile.

—Oh! M. le duc a toujours bien l'intention d'ensevelir madame la duchesse dans quelque église, mais le tour est de l'y faire penser, et c'est ce qui n'est point aisé.

—En attendant, vous veillez la pauvre morte? dit Cydalise.

—Eh! mon Dieu, oui! Il y a toujours quatre laquais autour de cette voiture, et nous nous relayons d'heure en heure. Le métier n'est peut-être pas très-gai, mais enfin il n'est pas fatigant, et lorsqu'on en a l'habitude, on arrive au bout de sa faction sans beaucoup s'en apercevoir.

Cydalise remercia le valet et rejoignit la compagnie en courant.

—Allons, dit-elle, je vois que le chevalier ne m'a pas trompée. Je n'ai pas encore vu, dans les comédies où j'ai joué, d'original de la force de M. de Mazarin.

Le parc qu'on visitait était plein de grands arbres abattus par le vent ou morts de vieillesse; les jets d'eau n'allaient plus; les charmilles poussaient leurs branches de tous côtés; la mousse s'attachait aux vases de marbre; quant aux statues, elles portaient la trace des mêmes mutilations qu'on avait remarquées parmi leurs sœurs de la galerie. Le désordre et l'abandon étaient partout. Comme on traversait un quinconce pour gagner une métairie voisine, M. de Mazarin rencontra son intendant.

—Eh bien! lui dit-il, quelles nouvelles?

L'intendant leva les yeux au ciel, et, montrant au duc une liasse de papiers tout chargés d'une abominable écriture qu'il avait à la main:

—Voilà les requêtes et les significations, répondit-il;

les demandeurs ont saisi le Parlement de Lyon de cette affaire; si monsieur le duc tarde à confier la défense de ses droits légitimes à un procureur, nous pourrions bien perdre un procès où la justice et l'équité sont de notre côté.

—Que parlez-vous de procureur et pourquoi voulez-vous que je me défende? s'écria M. de Mazarin d'un air indigné.

—Mais, reprit l'intendant d'une voix timide, pour conserver une terre qui vaut, au bas mot, quinze cent mille livres, et qui est bien à vous par droit d'héritage...

—Monsieur, sachez qu'il est de mon devoir de laisser faire la Providence; si la terre est à moi, je gagnerai mon procès et j'en pourrai jouir sans trouble; si je suis condamné, ce sera une preuve que ce bien était mal acquis, et je remercierai Dieu de m'en avoir débarrassé.

—Cependant, si l'on aidait la Providence, il me semble qu'on ne ferait point mal, hasarda l'intendant.

—Ce serait une impiété, monsieur, s'écria le duc avec force; à chacun ce qui le regarde; faites votre métier, et laissez au ciel le soin de débrouiller le mal et le bien.

L'intendant ne souffla mot et se retira en soupirant.

—Ah! le pauvre homme, qui croit que la Providence et la justice terrestre ont quelque chose de commun ensemble! grommela Paul-Emile entre ses dents.

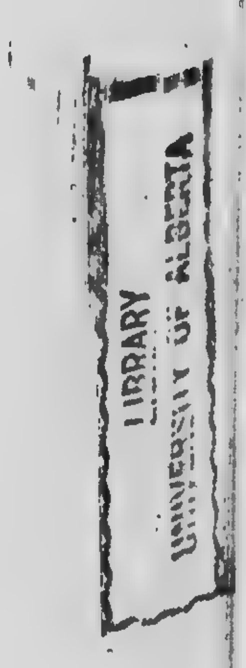
—Voilà un duc ruiné, dit tout bas M. de Riparfonds, qui comprit le sourire de son ami.

—Quelles singulières gens, et n'admirez-vous point la petitesse de leur esprit? ajouta M. de Mazarin d'un ton haut; vouloir que j'intervienne à propos d'une terre dont certains voisins réclament la propriété. Je ne demande pas mieux que le Parlement la leur rende, si vraiment elle leur appartient.

—Et si elle ne leur appartient pas? dit Hector.

—On le verra bien! du procès jaillira la lumière.

Cydalise ouvrit de grands yeux.



—Procès et lumière ! quel abus de langage, et que ces deux substantifs doivent être surpris de se trouver ensemble, murmura Cydalise à voix basse.

—Il est certain, reprit Hector du même ton, que le digne seigneur prend le pot à l'encre pour un bouquet de roses !

La promenade se prolongea quelques instants encore. après quoi M. de Mazarin se tournant vers ses hôtes :

—C'est aujourd'hui le jour où mes gens tirent au sort les fonctions qu'ils doivent remplir durant le mois, dit il ; l'heure du tirage approche ; si vous le permettez, messieurs, nous rentrerons au château.

Les hôtes de M. de Mazarin se regardèrent entre eux. ne sachant pas s'il parlait sérieusement ; mais M. de Fourquevaux, curieux d'apprendre ce que pouvait être cette loterie de valets, s'empressa de répondre que ses amis et lui ne demandaient pas mieux que de le suivre. On pressa le pas, et M. de Mazarin fit prévenir ses gens pour qu'ils eussent à se rassembler dans la grande salle. Une table fut dressée au milieu ; on plaça des sièges tout à l'entour pour la compagnie, impatiente d'assister à une cérémonie dont elle entendait parler pour la première fois ; la valetaille se rangea au fond de la salle ; deux boîtes furent apportées toutes remplies de petits morceaux de papier, et M. de Mazarin s'assit sur un grand fauteuil écussonné, plus impassible que l'empereur d'Allemagne proclamé par les électeurs. Un secrétaire, assis sur un escabeau à l'un des bouts de la table, écrivit sur des morceaux de papier les noms des domestiques, valets de pied, palefreniers, laquais, cuisiniers, maîtres-d'hôtel marmitons, frotteurs, et sur d'autres petits carrés la désignation d'autant d'emplois qu'il y avait de gens attachés au service de M. de Mazarin. On mit d'un côté les bulletins contenant les noms de tous les valets, de l'autre ceux qui portaient la désignation des emplois auxquels le hasard allait les appeler. Ces divers prépara-

tifs achevés, M. de Mazarin fit venir un petit bonhomme de huit ou dix ans, rose et bouffi comme les anges ailés des tableaux d'église, et lui ordonna de tirer les deux boîtes et deux par deux les bulletins qui s'y trouvaient jetés en nombre égal. Le premier nom qui arriva fut celui d'un certain grand gaillard à mine rouge qui était piqueur; le hasard en fit un cuisinier. Le second, qui se nommait Lafleur et qui était valet d'écurie, devint maître-d'hôtel; en revanche, le maître-d'hôtel descendit au rang de cocher et ainsi du reste. Des éclats de rire à demi étouffés accueillaient chaque nouvelle plaisanterie du hasard; en une demi-heure l'office, l'antichambre, l'écurie, le chenil, la cuisine, furent bouleversés; les laquais déposèrent la souquenille pour se coiffer du bonnet blanc des aides, les palefreniers quittèrent l'étrille pour s'armer du balai, et le remue-ménage fut complet. Quand toute la valetaille eut abandonné la salle, M. de Mazarin se leva gravement.

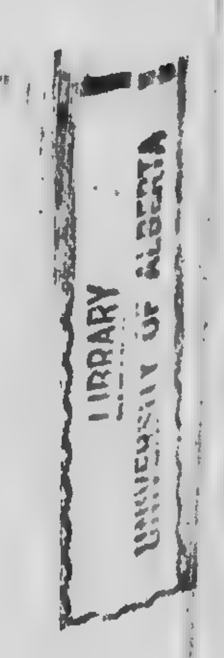
—Ce que j'en fais, dit-il, est enfin d'éviter la jalousie et de maintenir l'humilité parmi ces gens-là. Ceux qui commandent un mois savent qu'ils devront obéir le mois suivant, et ceux qui obéissent ont l'espérance de commander à leur tour; si bien que l'accord le plus parfait règne entre eux.

—J'admire le procédé, répondit Hector; mais si l'harmonie la plus douce préside à leurs rapports, le service comment va-t-il finir? Un valet de chiens peut-il bien s'entendre au métier de sommelier, par exemple?

—Il en résulte bien quelques petits inconvénients; mais ce sont là de ces défectuosités qui n'atteignent que le détail, sans nuire à l'ensemble.

—D'ailleurs, la perfection n'est pas de ce monde! répondit Hector.

Mais M. de Fourquevaux, à qui toute cette philosophie plaisait médiocrement, commençait à s'effaroucher



à la pensée d'un dîner accommodé par des piqueurs et des cochers.

—C'est un empoisonnement, dit-il, et c'est à quoi je ne saurais me résigner.

Il tira à part Coq-Héron, dont il avait pu apprécier le talent devant Turin, et le supplia de veiller sur [illegible] pots.

—Il y va de votre santé, mon ami, lui dit-il d'un air attristé; tu sais que j'ai l'estomac d'une délicatesse extrême; si tu vois qu'on nous prépare un dîner de sorcière, jette les casseroles par la fenêtre et empare-toi bravement de la cuisine.

—Mais si les marmitons de M. le duc résistent?

—Morbleu! comme il est défendu d'assassiner les gens, tu les mettras à la broche!

Coq-Héron promit à M. de Fourquevaux d'avoir l'œil à tout, et le laissa quelque peu rassuré. Après le dîner, auquel on ne toucha d'abord que du bout des lèvres, mais qui se trouva fort bon, grâce à l'intervention de Coq-Héron, la compagnie se répandit dans les jardins illuminés par un beau clair de lune, et Paul-Emile, que la chaleur des vins de M. le duc avait disposé aux bucoliques, s'échappa avec Cydalise, qui n'était pas d'humeur à laisser son berger roucouler tout seul. M. de Riparfonds se mit à causer de guerre avec M. de Mazarin, qui en parla savamment et éloquemment, en homme qui l'avait faite et qui la connaissait. Resté seul, Hector s'égara au bout d'une pièce d'eau où les rayons de la lune se jouaient, et sa solitude, embellie par la douce image de Christine, subitement évoquée, le plongea dans de tendres et chères rêveries qui ne furent troublées que par l'arrivée du chevalier. Le chevalier marchait silencieusement sur le gazon et parut à côté du marquis tout à coup, comme un esprit qui surgit de terre.

—Je vous dérange peut-être? dit-il au moment où M.

de Chavailles levait les yeux sur lui, et en faisant mine de se retirer discrètement.

—Non, vraiment, je ne pensais à rien, répondit Hector en le retenant.

—C'est qu'alors vous rêviez à ce que vous avez de plus cher au monde.

Hector sourit.

—Auriez-vous le don de seconde vue? reprit-il.

—Non; mais je vous rencontre seul au bord d'un bassin de marbre où pleure une cascade; Phoebé la blonde mire son front dans l'eau qui frémit comme une vierge effleurée par des lèvres invisibles; l'heure est propice au langueurs de l'esprit; vous êtes seul, vous rêvez au milieu de cette nature assoupie où passe comme un soupir l'haleine du vent; réunissez tous ces symptômes ensemble et dites-moi s'il est bien difficile de lire ce qui se passe au fond de votre coeur?

—C'est vrai, dit Hector, la nuit est belle et j'ai vingt-cinq ans; voilà mon excuse.

—Qu'en avez-vous besoin? Aimer! voilà toute la vie. C'est la seule joie qui nous console, et si tout n'est qu'illusion ici-bas, chimère pour chimère, mieux valent encore les baisers d'une sirène qui vous enivre et vous endort, que les pâles soucis d'une ambition qui vous épuise et vous corrode. Je ne sais pas d'autre sagesse que l'amour, et c'est la seule chose qui donne un peu la clef de ce voyage terrestre où l'âme, comme un voyageur pressé d'arriver au gîte, se fatigue à poursuivre des rêves! Si l'amour n'en est pas la cause, au moins en est-il le prétexte! Aimez de toutes vos forces et de tout votre coeur, aimez le plus que vous pourrez; un temps viendra où votre coeur s'éteindra comme un foyer désert, et vous n'aurez plus d'autres consolations que vos souvenirs. On ne supporte l'hiver que parce qu'on se rappelle le printemps.

—Je vous écoute, dit Hector en regardant attentivement le chevalier, et il me semble de plus en plus avoir

déjà entendu votre voix. En quels lieux et à quelle époque? c'est ce que je ne sais pas!

Le chevalier attacha ses yeux perçants sur Hector, dont la lune clairait en plein le visage et laissait le sien dans l'ombre; une certaine inquiétude y parut, et son front se plissa comme l'eau dormante d'un lac que ride un vent passager; mais leur disposition à tous deux ne permettait pas à M. de Chavailles de voir le jeu de cette physionomie froide et sévère, et après un court moment de silence, le chevalier répondit d'une voix nette et tranquille:

—Il est possible que nous nous soyons déjà rencontrés. J'ai beaucoup voyagé: la Provence, l'Italie, la Flandre, la Belgique, l'Espagne, le Languedoc, une partie de l'Allemagne m'ont vu tour-à-tour.

—C'est peut-être alors à Rome ou à Marseille, ou à Milan, ou à Venise; dans quelque régiment, si vous avez servi?

—Oui, quelquefois, dans le Palatinat, dans la Catalogne et dans le Milanez.

—C'est, sans doute, dans quelqu'une de ces provinces que le hasard m'aura fait vous parler.

—Eh bien! notre connaissance n'en restera pas là, j'espère; et si vous allez à Versailles, comme j'ai tout lieu de le croire, nous nous y retrouverons.

—M. de Riparfonds, mon cousin, s'y rend, en effet, et je l'accompagne.

—C'est un seigneur fort considéré, quoique bien jeune encore; personne mieux que lui n'est en mesure de vous produire à la cour.

—C'est un peu sur quoi je compte. Mais, vous-même, monsieur le chevalier, n'avez-vous pas le projet de vous y présenter? Ne voyez dans ma demande, peut-être indiscrète, que le désir que j'ai de cultiver une connaissance si heureusement commencée.

—Votre politesse me charme, et je vous répondrai franchement que c'est mon dessein.

—Alors, nous ne manquerons pas de nous y rencontrer.

—Croyez que j'en ferai naître l'occasion si elle tardait à se présenter, répondit le chevalier d'un ton où il y avait plus que de la politesse.

—Si vos affaires de famille vous mettaient dans la situation de devoir recourir à des appuis, M. le duc de Riparfonds se fera un vrai plaisir de vous obliger, dit Hector, qui crut devoir répondre par cette courtoisie à la courtoisie du chevalier.

—Je vous remercie de cette offre obligeante; mais j'ai une lettre, et j'espère qu'elle me suffira pour ce que je prétends faire.

Hector ne répondit pas, ne sachant pas s'il plairait au chevalier de pousser sa confidence plus loin.

—Elle est pour le père Tellier, ajouta le chevalier, et d'un de ses meilleurs amis.

Bien que cette phrase fut très simple, elle avait dans la bouche du chevalier un si singulier accent, et le nom du père Tellier y sonnait d'une manière si bizarre, que M. de Chavailles tressaillit. Il regarda son interlocuteur.

—Le père Tellier! le confesseur du roi? dit-il.

—Oui.

—On le dit tout-puissant.

—C'est un prêtre, monsieur.

Cette réponse laconique arriva comme une énigme aux oreilles du marquis, et le ton du chevalier ne la rendait pas plus claire. Elle pouvait se prendre pour une affirmation aussi bien que pour une négation. Dans la pensée du chevalier, un prêtre était-ce tout? n'était-ce rien? Voyait-il dans le père Tellier l'humble serviteur de Dieu ou le confesseur de Louis XIV? C'est ce que M. de Chavailles ne put pas comprendre, et sur quoi il n'osa pas interroger le chevalier. La conversation prit un autre tour, et on arriva à parler tout naturellement de la désastreuse campagne de l'armée française en Italie, ce

qui amena Hector à raconter une bonne partie de ses aventures depuis son départ du Château-des-Dames. Le chevalier ne le questionnait pas, mais il avait un art si merveilleux d'arranger ses discours, que M. de Chavailles répondait, sans y prendre garde, par le récit des points les plus saillants de son existence. Ils allaient et venaient ensemble le long du bassin de marbre, et, soit hasard, soit préméditation, le chevalier gardait toujours le côté de l'ombre. Quant à lui, il exposait avec une apparente naïveté l'histoire de sa vie, mais il savait s'y prendre avec tant d'habileté que les parties qu'on désirait le plus éclaircir restaient obscures, et que la narration se noyait dans un flot de détails charmants, mais inutiles, qui plaisaient et n'instruisaient pas. On croyait tout savoir, mais lorsqu'on analysait ses réponses, on voyait clairement qu'on ne savait rien. En somme, il parut à Hector que le chevalier était un fils de famille qui courait le monde, et qui se rendait, las de tout, à Paris, pour réparer une fortune en ruine et relever une maison frappée par l'adversité. Quant à M. de Chavailles, il s'ouvrit sur tout à peu près, si ce n'est sur l'histoire de son duel avec l'abbé Hernandez et sur le nom de la personne qu'il aimait. L'entretien les avait menés fort loin, et ils songeaient à rentrer au château, lorsqu'une vive lueur attira leurs regards du côté d'un grand pavillon qui fermait un des coins de la grille d'honneur. Tout à coup des flammes sortirent violemment des fenêtres calcinées et rampèrent le long de la façade.

—C'est un incendie ! s'écria Hector ; et il courut vers le château pour sonner l'alarme.

Le chevalier le suivit de loin et tranquillement, le coude du bras droit dans la main gauche et le menton dans son autre main, comme un poète qui cherche une rime.